JOURNAL HISTORIQUE DU VOYAGE *FAIT AU CAP* DE BONNE-ESPÉRANCE,

Par Feu

M. l'Abbé DE LA CAILLE,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES;

Précédé d'un Discours sur la Vie de l'Auteur; + *suivi de remarques & de réflexions sur les Coutumes des Hottentots & des Habitans du Cap.*

+ par l'abbé Carlier.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

Chez GUILLYN, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, au Lys d'or.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES PRINCIPALES PARTIES

de ce Récueil.

AVANT-PROPOS,

Où l'on annonce & où l'on explique le plan de ce Recueil.

LE Recueil qu'on préſente au Public contient, 1°. Un Diſcours Hiſtorique ſur la Vie & ſur les Ecrits de feu M. l'Abbé de la Caille. 2°. Le Journal Hiſtorique de ſon Voyage au Cap de Bonne-Eſpérance. 3°. Des Remarques ſur le territoire du Cap & ſur les mœurs des Hottentots. 4°. Une Réfutation des principales erreurs contenues dans le Livre composé ſous le nom de Kolbes, ſur les Hottentots & ſur

le Cap. Le Journal & le Difcours font accompagnés de Notes.

1°. Le Difcours qui précéde le Journal, eft un hommage qu'un des amis de feu M. l'Abbé de la Caille a cru devoir rendre à fa mémoire; il en conçut le projet auffi-tot après la mort de l'Académicien. Pour l'exécuter, cet ami a raffemblé tous les faits que fa mémoire a pu lui préfenter. Il a confulté ceux qui avoient eu la même part que lui à l'intimité de M. de la Caille, & c'eft d'après les détails que lui ont fourni fes recherches qu'il a compofé ce Difcours. Il n'a rien négligé pour faire connoître au Public un Sçavant du premier ordre, qui s'eft efforcé pendant toute fa vie de cacher fes grands

talens ſous le voile de la modeſtie.

L'ordre de ce Diſcours eſt chronologique. On prend l'Abbé de la Caille dès le moment de ſa naiſſance, & on le ſuit dans le cours de ſes études. La premiere époque de ſa vie Académique eſt le moment où il commence à être initié dans la Science des Aſtres. Placé dans ſon centre, il donne l'eſſor à ſes talens, & le grand homme ſe forme. L'Académie le reçoit au nombre de ſes Membres; & notre Sçavant juſtifie ce choix par des Ouvrages qui réuniſſent tous les ſuffrages. Il enrichit les Regiſtres de l'Académie d'excellens Mémoires, & il conſacre tous les momens de ſa vie à l'utilité publique.

Le voyage du Cap lui fournit l'occasion de porter à son comble son mérite & sa réputation. Un retour heureux, & des succès complets, couronnent les travaux d'un séjour de trois ans, sous un Ciel étranger. L'Académicien présente au Monde sçavant la Carte exacte d'un Hémisphère céleste peu connu jusqu'alors ; des raretés d'Histoire Naturelle, des mesures de degrés, des regles pratiques pour l'avancement de la Navigation & de la Marine : en un mot il étonne autant par le nombre & par l'étendue des nouvelles connoissances qu'il rapporte, & des découvertes qu'il a faites, qu'il satisfait par leur importance & leur utilité, & par le grand jour que ses

travaux répandent ſur différentes parties des Mathématiques.

De retour dans ſa patrie, au lieu d'un repos néceſſaire, il reprend cette vie occupée qu'il menoit avant ſon voyage d'Afrique; non content d'enrichir continuellement la République des Lettres par de nouveaux Ouvrages, il forme des projets plus vaſtes encore que ceux qu'il a déja exécutés. Il n'entreprend pas moins que de donner à la Science de l'Aſtronomie, toute la perfection dont elle eſt humainement ſuſceptible. C'eſt au milieu de l'exécution d'un deſſein ſi immenſe, qu'il a été enlevé; malgré tous les dehors & l'apparence d'un tempérament robuſte qui ſembloient lui promettre une

longue vie, la mort a coupé le fil de ſes jours, lorſqu'il étoit encore dans la force de l'âge; & elle a privé par-là le monde, d'une de ſes plus grandes lumieres.

L'on n'a pas eu recours, en compoſant ce Diſcours, aux ornemens que l'art oratoire a coutume de prêter, lorſqu'on cherche à embellir un ſujet: l'éloge d'un vrai Sçavant n'a pas beſoin de ces reſſources. On s'eſt uniquement attaché à la vérité & à l'exactitude des faits. Pour rendre intéreſſant le portrait d'un grand homme, il ſuffit de le peindre tel qu'il eſt.

Le Diſcours eſt ſuivi de Remarques. On les y auroit inſérées pour la plûpart, ſi on les avoit reçues à tems. Le Diſcours étoit

imprimé lorſqu'on les a communiquées. Elles ſont, à l'exception de deux ou trois, d'un Académicien bien connu, qui avoit part à l'amitié de feu M. l'Abbé de la Caille, & qui l'a pluſieurs fois ſecondé dans ſes travaux.

Les Numéros qui précédent les Remarques, indiquent la page à laquelle elles correſpondent. Elles ont été compoſées pour ſervir d'explication & de développement à quelques endroits du Diſcours, qui pouvoient paroître un peu trop concis. La Note ſur les correſpondances, placée à la page 103, auroit été plus étendue, ſi on avoit eu le tems de raſſembler, à ce ſujet, des enſeignemens plus nombreux. M. de la Caille étoit, de tous les

Sçavans connus, celui dont on s'empressoit le plus à rechercher le commerce, parce qu'il étoit vrai, obligeant, & qu'il réunissoit un grand nombre de connoissances, indépendamment de la partie dans laquelle il excelloit.

2°. La réputation qu'il a si justement acquise, donne tout lieu de présumer que le Journal Historique de son voyage au Cap de Bonne-Espérance sera favorablement reçu. Les Relations de voyages piquent naturellement la curiosité. Elles ont le double avantage d'instruire & de plaire. Elles présentent un tableau varié par des situations sans nombre; source d'une infinité de réfléxions.

Quelle ſatisfaction pour un lecteur de franchir par degré, des eſpaces de trois à quatre mille lieues, à travers les dangers de la mer, ſans courir aucun riſque? D'habiter en idée une température différente de la ſienne, relativement aux ſaiſons, à la ſociété, aux productions, ſans renoncer aux commodités de la vie, & ſans ſortir du centre des occupations qui partagent ſes momens? Quel plaiſir on goûte de ſe voir tranſporté au milieu d'un peuple ſans culture, qui n'a, pour ſe conduire, que la voix de la ſimple nature; dont les mœurs & les coutumes ne reſſemblent, en aucune ſorte, à celles de la Nation dont on eſt membre?

Combien ces avantages deviennent-ils plus vifs & plus ſenſibles, lorſqu'on eſt aſſuré que les Hiſtoires de voyages que l'on a ſous les yeux, ont pour auteur des témoins oculaires, véridiques, ſans préjugés comme ſans prétentions, verſés dans la connoiſſance des hommes, dans l'Hiſtoire Naturelle, & dans toutes les parties qui diſtinguent le vrai Sçavant de l'homme vulgaire.

On oſe aſſurer que tous ces caractères qu'on trouve rarement réunis dans un voyageur, & qui ſont cependant néceſſaires pour inſpirer de la confiance, ſont propres au Journal Hiſtorique de M. l'Abbé de la Caille.

Ce Sçavant avoit fait une étude approfondie des hommes; il ex-

celloit dans bien des genres, & ſur-tout dans ceux où doit être initié un Obſervateur qui voyage. Il étoit ennemi déclaré de tout ce qui pouvoit bleſſer l'exacte vérité; auſſi n'aſſure-t-il rien qu'il n'ait vû par lui même. Il avoit entre les mains un prétendu voyage au Cap, rempli de fautes, & qui au lieu de faits certains & avérés, contenoit des merveilles deſtituées de tout fondement. Cette circonſtance le rendit plus circonſpect encore. Il examina tout en critique. Les faits dont il rend compte dans ſon Journal, ſont expoſés avec une bonne foi ſcrupuleuſe & une ſimplicité de récit, qui en mettent la vérité à l'abri de tout ſoupçon.

Il ne faut pas confondre avec le texte du Journal quelques additions qu'on y a jointes, pour remplir des vuides, ou pour ſervir d'explication. On a eu ſoin de diſtinguer ces additions par des guillemets.

La diction du Journal eſt ſimple & ſans tranſitions, ſans aucun de ces tours étudiés que les voyageurs ont coutume d'employer, pour expoſer, ſouvent pour exagérer leurs fatigues & les dangers qu'ils ont courus. On reconnoît par-tout la marche uniforme d'un Sçavant conſommé dans ſa partie, à-peu-près comme un vieux Militaire, qui entreprendroit la Relation d'une Campagne à laquelle il auroit eu part.

L'auteur ſuit l'ordre chronologique. Il quitte Paris & s'embarque à l'Orient. Chaque jour eſt marqué par une ou pluſieurs Obſervations ſur les latitudes & ſur les longitudes en mer, ou par quelque découverte aſtronomique. Les relâches & les ſéjours ſont remplis de remarques & de réfléxions ſur toute ſorte d'objets importans; rien d'intéreſſant n'échappe à la ſagacité du ſçavant voyageur.

On a ſupprimé dans l'édition du Journal, le détail des longitudes & des latitudes, comme pouvant être ennuyeux & déſagréable au commun des Lecteurs. On l'auroit cependant rapporté à cauſe de ſon utilité, ſi l'illuſtre Académicien ne l'eût point placé

ailleurs. On a conſervé tout ce qui regarde les marées, les tems, les calmes, la vraie & fauſſe eſtime des hauteurs, les vues de promontoires, d'Iſles, de Caps, & en général tout ce qui eſt capable de fixer l'attention dans une route en pleine mer.

La route de M. l'Abbé de la Caille fut interrompue par une relâche qui ſemble avoir été ménagée pour notre inſtruction. Le Gouvernement de Rio-Janeïro nous étoit peu connu. Les habitans eux-mêmes ignoroient une infinité de choſes qui pouvoient tourner à l'avantage du commerce, & à leur propre ſatisfaction. Pendant qu'on eſt occupé à caréner un petit bâtiment qui étoit le ſujet de la relâche, notre

Sçavant parcourt l'Isle avec des yeux connoisseurs, auxquels rien n'échappe de ce qui peut être utile à la société. Les mœurs, les usages, la nature du Gouvernement, les productions naturelles, les oiseaux, le bétail, les météores & jusques aux crépuscules, occupent un loisir que tout autre auroit employé à se remettre des fatigues d'un voyage pénible. La partie de cette description, qui concerne le Gouvernement de l'Isle, pique singulièrement la curiosité, par le contraste des regles de ce Gouvernement avec nos Mœurs.

Le Cap de Bonne-Espérance avoit été le principal & même le seul objet de la mission de l'illustre Astronome. Il devoit y ob-

ſerver des étoiles inconnues en Europe ; tâche auſſi pénible qu'importante. M. l'Abbé de la Caille en fit ſon principal objet. Il régla même ſon ſéjour au Cap ſur la durée de ſes obſervations. Mais ſon Journal nous apprend qu'il porta ſon attention ſur toute ſorte d'objets, & qu'il ne lui eſt échappé rien d'intéreſſant ſur tout ce qui avoit rapport au Gouvernement de la Colonie du Cap, aux mœurs des Hottentots, aux productions naturelles, &c. Il employoit à ces recherches ſes loiſirs de la journée, qui auroient à peine ſuffi à tout autre tempérament que le ſien, pour ſe remettre des fatigues de la nuit. On a retranché du Journal qu'on rend public, les calculs &

les découvertes astronomiques, parce que ces matières ne peuvent être entendues que par un petit nombre de gens de Lettres, Astronomes de profession.

On a répandu dans le Journal plusieurs Notes pour expliquer quelques termes qui ne sont pas à la portée du commun des Lecteurs. On renvoie aux Dictionnaires, pour avoir l'explication du surplus de ces termes.

Toutes les précautions qu'un Editeur peut prendre, pour rendre exactement l'orthographe des noms propres, on les a employées ici. Les fautes qui seront échappées à cet égard, ne doivent être rejettées sur personne.

On a joint au Journal Historique une Carte réduite de celle

que M. de la Caille a fait graver de ſon vivant. On a ajouté à celle-ci quelques poſitions, avec une vue du Cap & de la Montagne de la Table, que le ſieur Dupin, Graveur, a très-bien exécutée, ſur les inſtructions qui ont été trouvées dans les Mémoires de M. de la Caille. Cette vue qui n'eſt qu'une miniature, peut ſervir à réformer celles qu'on trouve dans l'Extrait de Kolbes, & dans l'Hiſtoire générale des Voyages. Le ſieur Dupin a gravé cette même Carte en un format plus grand, qu'on trouvera chez lui, (petite rue d'Enfer en la Cité.)

Le voyage de M. l'Abbé de la Caille au Cap de Bonne-Eſpérance, avoit été interrompu par

ſon ſéjour à Rio-Janeïro. Son retour du Cap en France fut beaucoup retardé par un ordre imprévu qu'il reçut, de ſe transporter aux Iſles de France & de Bourbon.

Le ſujet de ſon voyage à l'Iſle de France étoit de lever une Carte exacte de cette Iſle, travail pénible & rempli de difficultés, qui demandoit toute ſon expérience & tout ſon zéle : des forêts impénétrables, des marais, des vallées profondes, des ruiſſeaux, des rivieres, des bras de mer, & l'irrégularité d'un terrein ſouvent impraticable, avoient été comme autant d'écueils pour pluſieurs Ingénieurs, dont les uns avoient abandonné le travail ; d'autres plus patiens qu'é-

clairés, avoient conduit leur opération à ſa fin, mais ſans en remplir toutes les parties avec exactitude.

Les détails du Journal qui concernent l'Iſle de France, ſont diviſés en deux parties. La premiere commençant à la page 197, eſt l'expoſé des opérations exécutées dans cette Iſle par l'illuſtre Aſtronome. La ſeconde eſt une deſcription de cette même Iſle.

La premiere partie nous a paru un morceau de la plus grande utilité pour tous ceux qui ont des objets de ce genre à remplir. Les particularités qu'elle contient, apprennent qu'il eſt des rencontres, où le travail & la patience doivent venir au ſecours des lumieres

mières ; que souvent les grands talens ne suffisent pas pour arriver à un certain degré de perfection, s'ils ne sont soutenus par un tempérament robuste, & par les forces du corps, pour surmonter des obstacles & des dangers qui ne sont pas moindres que ceux dont se plaignent les personnes qui exercent les fonctions les plus pénibles.

Quoique la description de l'Isle de France ait été insérée dans les Mémoires de l'Académie, nous n'avons pas cru devoir la retrancher du Journal. Elle en fait partie, & ne peut que plaire au plus grand nombre des lecteurs, auxquels il n'est pas ordinaire d'avoir sous la main les Mémoires de l'Académie des Sciences.

Le Journal contient peu de chofes fur l'Ifle de Bourbon. Les Obfervations que M. de la Caille y a faites, font rapportées dans les Mémoires de l'Académie, année 1754. On a cru devoir fuppléer une courte defcription de cette Ifle, afin de rendre le Journal plus complet.

Le Sçavant Voyageur s'eft un peu plus étendu fur l'Ifle de l'Afcenfion, dont la fituation étoit importante à déterminer, pour l'utilité de la navigation.

3°. La mort prématurée de M. l'Abbé de la Caille a privé le Public d'un Traité Hiftorique, qui auroit paru, touchant les ufages & les mœurs des Hottentots, & des habitans du Cap, fi ce trifte événement avoit été différé de

quelques années. Il en avoit couté à quelques-uns de ſes amis beaucoup de ſollicitations & d'importunités pour l'y déterminer.

L'illuſtre Abbé apportoit pour raiſon de ſon refus, qu'il n'avoit pour cette opération, ni le ſtyle ni les matériaux qui conviennent aux Relations; que ce qu'on lui demandoit étoit un objet de pure curioſité, plus amuſant que ſolide; qu'il n'étoit pas un homme à relations; qu'il avoit voyagé comme Aſtronome, & que ce qu'on lui demandoit, étoit abſolument étranger à l'objet de ſa miſſion.

Ces raiſons jointes à un enchaînement d'occupations, qui ſuivirent les premieres années de ſon retour, & qui le fixerent ſur un travail qui tenoit plus particuliè-

rement au ſujet de ſon voyage, lui furent, pendant pluſieurs années, des prétextes très-plauſibles de ne rien accorder aux empreſſemens de ceux qui le ſollicitoient.

On vint à bout de l'abattre dans les derniers tems, en lui repréſentant qu'il n'en eſt point des Relations de voyages, lorſqu'elles ſont véridiques, comme de ces Romans, deſtinés à remplir les loiſirs d'une vie voluptueuſe ou déſœuvrée, ſans laiſſer dans l'eſprit aucune trace d'inſtruction : que rien n'eſt plus propre à inſtruire que le tableau des mœurs étrangeres ; de celles ſurtout où la vertu & le vice paroiſſent à découvert ſous différens rapports, ſans déguiſement, ſans

fard, ſans apprêts, ſans ces fauſſes nuances qui en impoſent aux yeux, & qui ne ſervent qu'à colorer & à flatter les défauts; que la vertu enviſagée ſous de nouveaux points de vue, & enſeignée par des exemples, inculque de plus en plus ſes maximes dans l'eſprit de ceux qui la conſiderent : que le vice préſenté à nud, inſpire plus d'averſion & occaſionne ſouvent des retours ſalutaires qui portent à reformer des abus, ou qu'on ſe diſſimuloit, ou qu'on ne connoiſſoit pas : que les obſervations des Aſtres n'excluent pas celles des coutumes & des mœurs ; que ce qui a été découvert par occaſion & comme par cas fortuit, n'eſt ſouvent pas moins utile que les connoiſſances

qui ont été acquiſes par des recherches & par des combinaiſons : enfin qu'à l'égard du ſtyle, plus il eſt ſimple, plus il convient aux Relations.

Avant ſon départ du Cap, M. l'Abbé de la Caille avoit mis par écrit ſur les lieux, un certain nombre de Remarques ſur les coutumes & ſur les mœurs des Habitans du Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur celles des Hottentots. Ces Remarques euſſent ſervi comme de baſe au Traité Hiſtorique qu'il devoit commencer à la fin de l'été, qui a ſuivi la ſaiſon où il eſt mort.

On donne ici ces Remarques à la page 275, telles qu'on les a trouvées parmi ſes écrits. On n'y a rien ajouté : on a mieux aimé

les faire précéder d'Obſervations préliminaires ſur les coutumes des Hottentots ; matiere qui n'eſt preſque pas traitée dans les Remarques. L'on n'avance aucun fait, dans ces Obſervations, qui n'ait été pluſieurs fois raconté par l'auteur des Remarques.

Le ſtyle des Remarques eſt ſimple : elles ſont expoſées ſans art, nettes & conciſes. Elles auroient pu être, dans d'autres mains, la matiere d'un Volume raiſonnable, en y ajoûtant quelques détails pris du fond des choſes ; comme elles ſont détachées, on a cru devoir les diviſer par articles. Telles qu'on les donne, elles ne peuvent manquer de plaire, parce qu'elles préſentent le récit fidéle d'un témoin

oculaire, qui rend compte lui-même des particularités qui l'ont frappé, lorſqu'il étoit ſur les lieux ; qui ne cherche ni à ſéduire par les agrémens de la diction, ni par l'éclat du merveilleux, comme il arrive ſouvent aux auteurs des Relations de voyages.

4°. M. l'Abbé de la Caille avoit pour maxime, de ne bleſſer la réputation de qui que ce ſoit dans ſes écrits. S'il a attaqué Kolbes & s'il l'a réfuté par des Notes Critiques, c'eſt qu'ayant à courir la même carriere que celui-ci avoit entrepriſe, il avoit trouvé un grand nombre de faits, dont la vérité & l'exactitude le mettoient continuellement en contradiction avec le tiſſu des

fables qui composent les trois Volumes extraits des Mémoires dressés sous le nom de cet Allemand. Kolbes d'ailleurs avoit blessé la probité, en ne remplissant pas lui-même aucune des parties qui avoient formé l'objet de sa mission.

Au reste, les Notes & les Réfléxions n'attaquent que l'ouvrage, & point du tout la personne de Kolbes. Les Remarques préliminaires qui regardent la conduite de cet Allemand pendant son séjour au Cap, ont été communiquées par une personne très-instruite, à laquelle M. l'Abbé de la Caille en avoit fait part, deux mois avant sa mort.

L'édition de Kolbes sur laquelle l'auteur des Notes s'est ré-

glé, eſt celle qui a été publiée en trois Volumes in-douze à Amſterdam, ſous l'adreſſe de Jean Catuffe, en 1743.

Dans ſes Notes, l'Aſtronome François ſuit pas à pas le voyageur Allemand, depuis la Préface de ſa Deſcription juſqu'à la fin du troiſiéme Tome. Il indique les endroits qui ſont repréhenſibles, & expoſe les raiſons qui l'autoriſent à condamner l'auteur de l'Extrait. Ses raiſons diſſipent l'illuſion, ſubſtituent la lumiere de la vérité à l'éclat trompeur de la fable, & font diſparoître les idées romaneſques & ſéduiſantes, que l'éloignement des lieux n'avoit pas encore permis de réduire à leur juſte valeur.

Non content de renverſer de

proche en proche toutes les parties de l'édifice de Kolbes, M. l'Abbé de la Caille établit plusieurs points importans, & expose des faits qu'on peut regarder comme un Supplément aux Remarques sur les Hottentots & sur le territoire du Cap.

Les matieres contenues dans ce Volume ont couté beaucoup de peine à rassembler, malgré les complaisances & les facilités que l'on a trouvées de la part du Sçavant, que M. l'Abbé de la Caille a rendu dépositaire de ses Mémoires, par Testament. On est suffisamment dédommagé de ces peines, par le plaisir d'avoir publié des écrits, qui, sans les soins qu'on a pris, n'auroient peut-être jamais vu le jour.

Il eſt honorable de contribuer à recueillir les dépouilles des grands hommes, après leur mort. C'eſt une ſatisfaction des plus flatteuſes d'être l'inſtrument des trophées qu'on érige à leur mémoire, pour leur aſſurer de plus en plus l'immortalité dans l'eſtime de la Poſtérité.

DISCOURS

DISCOURS HISTORIQUE

Sur la Vie & ſur les Ecrits de feu M. l'Abbé DE LA CAILLE, *de l'Académie Royale des Sciences.*

LOUER, après leur mort, les hommes rares qui ont caché, pendant leur vie, de grands talens ſous le voile de la modeſtie, c'eſt payer à leur mémoire un tribut légitime : c'eſt même une reſtitution plutôt qu'un tribut.

Les témoignages de l'eſtime publique ne leur ſervent de rien à la vérité dans le ſéjour des morts; mais des amis héritiers de leurs ſentimens recueillent ces témoignages comme une ſucceſſion

en dédommagement de la perte qu'ils ont faite.

A des connoiſſances vaſtes & ſublimes, le Sçavant que nous regrettons, joignoit toutes les qualités d'une belle ame. Doublement utile à la ſociété, il l'a ſervie par ſes travaux immenſes, & l'a inſtruite par des rares exemples de généroſité & de droiture.

Son mérite littéraire eſt généralement reconnu. Le François qui le vante n'apprend rien à l'Etranger. Les Grands & les Miniſtres qui brillent de l'éclat du Trône, uniſſent leurs ſuffrages à ceux d'un public éclairé ſur la juſtice qui lui eſt dûe; mais les amis qui le cultivoient dans le commerce d'une vie privée, ont été les témoins d'une conduite ſoutenue par des ſentimens ſupérieurs à toutes les louanges.

Tel il a vêcu, tel il eſt mort. Nous nous propoſons de faire une eſquiſſe de ſa vie, en attendant qu'une main plus habile publie un éloge digne de lui.

Nicolas-Louis de la Caille nâquit le 15 Mars 1713, à Rumigni, Bourgade du Diocèse de Rheims, située à deux lieues de Rosoy en Thiérache, de N. Louis de la Caille & de Barbe Rebuy. Il tenoit par des alliances à plusieurs familles anciennes & distinguées du Laonois. Comme il avoit un éloignement décidé pour toutes les distinctions, il n'a jamais permis qu'on recherchât son origine. Il disoit que la vraie noblesse se déclare par les sentimens; qu'on ne doit jamais remonter à la connoissance de ses ayeux par l'amour d'un vain titre, mais seulement pour se soutenir dans le chemin de l'honneur par des exemples de probité & de vertu.

Son pere qui avoit servi dans le Corps des Gendarmes & dans l'Artillerie, jouissoit en 1713 d'un revenu honnête, & menoit une vie retirée, qu'il varioit par l'étude des hautes Sciences. Il cultivoit la Méchanique avec succès. Il inventoit des machines très-ingénieuses,

qu'il exécutoit pour employer ses momens de loisir; homme d'esprit & d'une grande probité.

Si les circonstances qui accompagnent la naissance des enfans pouvoient servir de présage, il eût été naturel de présumer qu'un Sujet né au sein des Arts & des belles connoissances, devoit un jour tenir un rang distingué dans la République des Lettres.

Dès l'âge le plus tendre, M. l'Abbé de la Caille fit pressentir ce qu'il seroit & ce qu'on pouvoit attendre de lui pour l'honneur de la Littérature & pour l'utilité de la patrie; car il en est des génies comme des fleurs, qui presqu'en naissant, & long-tems avant de développer aux yeux tout leur éclat, marquent si elles seront de prix, ou d'une espece commune.

Son pere, attentif au moment où la raison commence à percer dans les Sujets précoces, saisit en homme intelligent le point convenable pour commen-

cer ſon éducation : il jugeoit que l'âge tendre eſt le plus propre à recevoir les impreſſions de la vertu & les ſemences des perfections qui concilient l'eſtime publique. Il eut la ſatisfaction de voir éclore en ſon fils des talens naturels qui ſe fortifioient avec l'âge.

Un projet exécuté avec perte, penſa détruire le plan d'éducation que le ſieur de la Caille avoit préparé à ſon fils. Voulant travailler à l'avancement de ſa fortune, il entreprit la conſtruction d'un Moulin à Papier, qu'il conduiſit à ſa fin avec beaucoup de goût & d'intelligence. Des contre-tems, des infidélités d'Entrepreneurs & d'Ouvriers, le jetterent dans des dépenſes énormes, qui abſorberent en peu d'années tout le fonds de ſes revenus.

Il ſemble que la fortune prenne plaiſir à traverſer les Sçavans qui viſent à l'accroiſſement de leurs biens : elle les favoriſe plus volontiers lorſqu'ils ont en vûe des intérêts qui leur ſont étrangers.

Feu M. le Duc honoroit le ſieur de la Caille de ſa protection. Il le mit à la tête d'un Etabliſſement qu'on alloit former dans une Iſle de l'Amérique. Celui-ci ſe rendit à Nantes en 1725, par ordre du Prince, dans le deſſein de s'embarquer. Tout changea ; le Chef de la Colonie ſe trouva une ſeconde fois ſans état. Feue Madame la Ducheſſe du Maine le reçut à Anet, à la perſuaſion de M. le Duc. Le ſieur de la Caille tint chez elle la conduite que le devoir & la reconnoiſſance demandoient. Il fit des améliorations conſidérables aux dépendances de la Terre d'Anet, en tirant parti d'une infinité de moyens qu'on avoit négligés juſques-là. Il reprit l'éducation de ſon fils, & le confia enſuite au Principal du College de Mantes-ſur-Seine, ſon ami ; ce fut-là que l'Abbé de la Caille fit ſes Claſſes d'Humanités juſqu'à la Rhétorique.

Il quitta Mantes en 1729, & vint à Paris au Collége de Liſieux, où ſon pere

le plaça en qualité de Penſionnaire. Il y fit deux années de Rhétorique avec l'eſprit & le jugement d'un âge plus avancé, malgré les incommodités d'une ſanté foible & d'un eſtomach dérangé, qui lui permettoient à peine de digérer les alimens néceſſaires à la vie.

C'eſt dans cette Claſſe de Rhétorique qu'il contracta l'habitude de lire en tout tems & toute ſorte de ſujets. Il plaçoit avec ordre dans ſon eſprit les fruits de ſes lectures; chaque genre avoit, pour ainſi dire, une caſe dans ſa mémoire, où il diſtribuoit les notions qu'il acquéroit. L'Hiſtoire, les Antiquités, la Mythologie, l'Eloquence Latine & la Poëſie partageoient ſon tems : il contracta par une lecture réfléchie des Œuvres de Cicéron un ſtyle de Latinité très-pur. La Préface de ſon Ouvrage, intitulé, *Aſtronomiæ fundamenta*, eſt une preuve de ſon goût.

Il chériſſoit Horace parmi les Poëtes. Il en avoit ſouvent les paſſages à la bou-

che. Horace est le Poëte du bon sens. Il donne aux caractères des nuances de vérité qui ravissent. Saisir ses pensées, épouser son génie, c'est partager la gloire qu'il s'est acquise dans l'empire de la raison. Au sortir de la Rhétorique, l'Abbé de la Caille fit son Cours de Philosophie au Collége de Lisieux, & après sa Philosophie, il étudia trois ans en Théologie au Collége de Navarre.

Son goût pour les Mathématiques ne s'étoit pas encore déclaré faute d'occasion; tout portoit à croire que ses inclinations tourneroient du côté des Belles-Lettres. Un pur hazard lui mit la main sur les Elémens d'Euclides. Il les comprit sans Maître, & une premiere lecture captiva sa raison. L'évidence qui semble couler des Elémens de cet Ancien, fit briller à ses yeux une vive lumiere, qui ne lui permit plus de se livrer à d'autre étude qu'à celle des Mathématiques. De toutes les conquêtes qu'a faites Euclides, celle-ci est une des plus ho-

norables à sa mémoire. Il a formé un Disciple qui l'a égalé. Dans la carriere des Lettres, il est honorable aux Maîtres d'être atteints & mêmes surpassés par les Disciples qu'ils ont instruits.

A la fin de sa Théologie, l'Abbé de la Caille se disposa à prendre les deux degrés de Maître-ès-Arts & de Bachelier en Théologie. C'étoit l'intention de son pere. Il résolut de s'y conformer, quoique décidé pour un genre d'étude tout différent.

Son premier examen de Maître-ès-Arts eut une issue très favorable; à la fin du second, les Examinateurs le comblerent d'éloges. Il falloit pour couronner l'œuvre, le suffrage du sous-Chancelier, qui, en l'absence du Chancelier, fait la cérémonie de donner le Bonnet.

C'étoit un Docteur attaché par goût à l'ancienne Philosophie. Une question qu'il proposa sur des matieres surannées & proscrites depuis long-tems des Ecoles, lui attira une réponse vraie qui l'ir-

rita. Il refusa de donner le Bonnet de Maître-ès-Arts au Candidat; cependant les Examinateurs l'y contraignirent. Vaincu sans céder, le Docteur obligea le Récipiendaire à recevoir le Bonnet avec des distinctions humiliantes, qu'il accompagna de marques extérieures de répugnance & de contrainte : combat singulier des qualités occultes & de l'évidence : spectacle intéressant d'un Sage en Scholastique, qui craint de profaner son Bonnet, marque de sa dignité, en le passant d'une tête garnie des distinctions de Scot & de Lombard, sur une tête ornée des connoissances d'Euclides & d'Archimède.

Sensible au procédé, l'Abbé de la Caille se fortifia dans la résolution de se livrer sans réserve à l'étude des Mathématiques. Il dit un adieu éternel à la Théologie & aux Bancs, voua aux Scholastiques & aux Sectateurs de l'ancienne Philosophie, une antipathie de laquelle il n'est jamais revenu. Son pere

lui avoit envoyé une ſomme pour paſſer Bachelier : il employa cette ſomme à des Livres de Mathématiques qui lui manquoient.

Cette ſcene a tourné ſans difficulté au profit des Lettres ; elle fait cependant connoître combien il eſt eſſentiel de choiſir des perſonnes éclairées & circonſpectes pour remplir les places auxquelles eſt attaché le privilege de décider du ſort & de la capacité des ſujets. Ces choſes ſe paſſoient à la fin de l'année 1736.

Un Eccléſiaſtique reſpectable (*a*), qui avoit des liaiſons avec le pere de M. de la Caille, & avec feu M. Caſſini, propoſa à celui-ci l'Abbé de la Caille comme un Eleve digne de ſon choix, qui avoit du talent pour le calcul, & beaucoup de diſpoſitions à exceller dans la connoiſſance des Aſtres. M. Caſſini voulut connoître le ſujet, il le fit opé-

(*a*) M. Léger, préſentement Curé de Saint André des Arts.

rer en sa présence sur divers objets. Il fut frappé du goût & de la méthode avec lesquels le jeune Abbé procédoit. Il remarqua dans ses idées & dans sa maniere d'opérer une netteté, une justesse & une précision qui lui causerent un plaisir sensible. Demeurez avec moi, lui dit ce Sçavant respectable, nous calculerons tant & plus. Je vous offre ma maison & toute mon amitié. L'Abbé répondit comme il devoit à cette effusion de cœur. Il se fixa à l'Observatoire, remplit & surpassa l'attente du célébre Astronome, & mérita son estime, moins encore par ses talens & par ses progrès, que par ses sentimens & par sa reconnoissance.

L'art du Calcul n'a jamais été porté au point de perfection où il est parvenu. L'Abbé de la Caille excelloit dans cette partie. Il opéroit avec autant de sureté que de facilité. Il arrivoit à son terme par le chemin le plus court. Ses méthodes & ses formules avoient le double

avantage de la clarté & de la précision. Le Calcul est la base de l'Astronomie; avec son secours nous connoissons le mouvement & la distance des Astres. On est redevable au calcul du bel ordre que les Astronomes ont mis dans l'Empire des Cieux, & de l'exactitude de leurs opérations.

Les premieres observations de M. l'Abbé de la Caille sont du mois de Mai 1737. C'est en ce mois qu'il prit possession d'un empire dont il devoit étendre les bornes & embellir les domaines.

Un premier coup d'œil lui dévoila la dignité & l'utilité d'une Science aussi ancienne & aussi étendue que le monde. Les Astres annoncent la majesté & la puissance d'un Créateur : ils instruisent les hommes à révérer leur auteur. On a trouvé des peuples insensibles aux attraits du luxe, & même aux commodités de la vie : on n'en a pas encore vû qui n'ayent été frappés de l'éclat des astres, & qui n'ayent observé les Corps célestes pour régler leurs actions.

L'entrée de M. l'Abbé de la Caille à l'Obſervatoire a été le commencement d'une vie active qui affermit ſa ſanté. M. Caſſini s'applaudiſſant de l'acquiſition qu'il avoit faite, la publioit partout. M. Maraldi, témoin des progrès & de la capacité du nouvel Aſtronome, en conçut une grande eſtime, & rechercha ſon amitié. Il lui procura toutes les facilités qui dépendoient de lui. Aidé de ces deux Sçavans, l'Abbé de la Caille fournit ſa carriere à pas de géant. Il conçut pour ces deux Maîtres les ſentimens qu'ils méritoient. Il perdit le premier par un accident imprévu, & cette perte excita en lui une douleur vive & ſincere. L'autre lui ſurvit : il l'a laiſſé dépoſitaire de ſes Manuſcrits, comme pour rapporter à leurs ſources les connoiſſances qu'il avoit puiſées dans ſes conſeils.

En 1738 au mois de Mai, l'Abbé de la Caille partit avec M. Maraldi pour lever les côtes de la mer depuis Nantes juſqu'à Bayonne : opération très-utile à

la navigation. Notre ſçavant donna en cette rencontre de nouvelles preuves de ſes talens.

M. Dominique Caſſini, M. de la Hyre & M. Maraldi, oncle de l'Académicien d'aujourd'hui, avoient entrepris en 1690 de tracer une Méridienne du Midi au Septentrion de la France, L'opération avoit été terminée en 1718 par M. Caſſini & par M. Maraldi. Comme on avoit alors des Inſtrumens moins parfaits que ceux dont on ſe ſert préſentement, il ſe gliſſa quelque erreur dans l'opération. Vingt-huit ans s'écoulerent ſans qu'on entreprît de la vérifier. M. Caſſini en conçut le deſſein : il en chargea M. l'Abbé de la Caille, conjointement avec M. de Thury ſon fils. L'entrepriſe bien conduite devoit auſſi faciliter l'exécution d'une deſcription géométrique de toute la France, dont M. Caſſini avoit été chargé en 1733, par M. Orry, Contrôleur Général des Finances ; cette deſcription devoit commencer par la parallele de

Paris, à laquelle M. Caſſini avoit déjà travaillé.

Quand on conſidere, ſans être initié dans les connoiſſances aſtronomiques, la diſtance immenſe des cieux à la terre, on a peine à trouver quelque rapport entre l'Aſtronomie d'une part, la Géographie & l'Hiſtoire de l'autre. Une premiere réflexion n'y découvre qu'oppoſition.

La vaſte étendue des Cieux, le cours conſtant & uniforme des Aſtres principes de la lumiere, ſont le principal objet de l'Aſtronomie, tandis que les autres Sciences cherchent ſur la ſurface de la terre des points fixes, & tirent de l'obſcurité des dépôts, les monumens propres à inſtruire. L'éclat perſévérant des globes lumineux qui roulent ſans ceſſe au-deſſus de nos têtes, ſymboles de la puiſſance immuable du Créateur; les édifices périſſables, les tombeaux, les ruines mêmes, ſymboles de la fragilité humaine & du néant de la Créa-

ture, ſemblent être les caractères diſtinctifs de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire : celle-ci tire la lumiere des ténébres, l'autre attend les ténébres & l'obſcurité des nuits pour obſerver les Aſtres qui répandent la lumiere. L'une explique le paſſé à l'aide des monumens & de la critique : l'autre perce dans l'avenir avec le ſecours du calcul.

Cependant la Géographie emprunte toute ſa certitude de l'Aſtronomie, à cauſe du rapport immuable des points du Ciel avec ceux de la terre ; & l'Hiſtoire ſans l'Aſtronomie ne pourroit fixer ſurement l'époque des grands événemens. L'ouvrage de la Méridienne a été comme la baſe de la belle Carte générale de la France, dont on donne tous les ans pluſieurs feuilles au public.

La nouvelle Méridienne devoit être tracée depuis Perpignan juſqu'à Dunkerque. M. l'Abbé de la Caille partit pour Perpignan avec M. de Thury au mois de Juillet 1739. Il fut à peine ar-

rivé, qu'il commença la partie des opérations dont il s'étoit chargé. Un accident pensa l'enlever à l'exécution de ses vûes.

Il côtoyoit à cheval une petite riviere profonde, grossie par la chûte de plusieurs torrens qui se précipitoient des Pyrénées. Le cheval qui marchoit par un chemin fort étroit, fit un faux-pas, tomba dans la riviere, & entraîna son cavalier dans sa chûte. L'effroi saisit ceux qui accompagnoient notre Sçavant. Cependant le cheval reparut seul beaucoup plus bas que l'endroit de sa chûte. On regardoit la perte du cavalier comme assurée, lorsque tout-à-coup l'Abbé reparut au bord opposé avec un grand sang-froid. Il changea d'habit, & reprit le fil de ses opérations jusqu'à la fin d'Octobre.

Au mois de Novembre, il fut rappellé à Paris pour prendre possession de la Chaire de Mathématiques du Collége Mazarin, à laquelle il avoit été nom-

mé. Il repartit enſuite pour Perpignan. Le froid qui devint exceſſif à la fin de Novembre, & dans le courant du mois ſuivant, la neige & toutes les intempéries d'une ſaiſon rigoureuſe, ne ralentirent pas ſon ardeur. Il paſſa du Rouſſillon au Languedoc, & du Languedoc en Auvergne, où il continua ſon travail au milieu des neiges. Il arriva à Paris à la fin du rude hyver de 1740. Tout autre auroit ſuccombé ſous le poids des fatigues; ces contre-tems affermirent de plus en plus ſa ſanté, & acheverent de lui former le tempérament robuſte qu'il a conſervé juſqu'à la mort.

Arrivé à Paris, il travailla avec M. Caſſini à vérifier la baſe de M. Picard, & la direction de la Méridienne de Paris à Perpignan. Au mois de Juillet il fit la route de Dunkerque, & eſſuya de nouvelles fatigues. Occupé pendant le jour à préparer ſes inſtrumens, à dreſſer ſes machines ſur les ſommets des montagnes, il obſervoit pendant la nuit,

exposé aux injures de l'air, sans gîte, & quelquefois sans provisions de bouche, dans des cantons inhabités. La satisfaction d'avoir conduit son travail à sa fin, & d'avoir trouvé le point qui avoit échappé aux recherches de plusieurs grands Astronomes, lui firent oublier à son retour ce qu'il avoit souffert pendant deux ans.

En 1741, M. de Lisle, Associé ordinaire de l'Académie Royale des Sciences pour l'Astronomie, demanda la Vétérance, & M. de Fouchy passa de la place d'Adjoint à celle d'Associé. L'Académie choisit M. de la Caille pour remplacer M. de Fouchy. M. de la Caille fut reçu au mois de Mai. Il débuta en Maître dans cette illustre Compagnie. Il lut d'abord un Mémoire sur le calcul des différences dans la Trigonométrie Sphérique. Il accompagna ce Mémoire de Formules & de Problêmes avec leurs solutions, ouvrage profond qui réunit les suffrages.

Il fit aussi son rapport à l'Académie d'une Eclipse de Lune qu'il avoit observée à l'Hermitage sur la montagne de Sainte-Victoire, à trois lieues d'Aix en Provence, le 13 Janvier 1740. Ce rapport fut reçu avec d'autant plus de plaisir, que cette Eclipse n'avoit pas été observée à Paris à cause des nuages.

Les Académies sont les Ordres de Chevalerie de la République des Lettres. On y amasse ordinairement plus d'honneur que de fortune. Il y a cependant des pensions attachées à l'ancienneté & au mérite. Dans les Ordres Militaires la pension suit l'honneur. Dans les Académies l'honneur suit la réception, & l'on ne voit la pension qu'en perspective. Il faut quelquefois des vingt années pour y parvenir. L'entrée de M. l'Abbé de la Caille à l'Académie a été la récompense de ses travaux de la Méridienne : il n'a obtenu une gratification annuelle qu'après son retour du Cap.

Avant la fin de 1741, M. l'Abbé de

la Caille rendit publiques ſes Leçons Elémentaires de Mathématiques pour l'uſage de ceux qui venoient l'entendre. Il les avoit compoſées en François, parce que cette Langue eſt beaucoup plus propre que le Latin, par ſa clarté à expliquer les principes d'une Science qui appartient plus particuliérement à l'évidence.

Un Moderne a judicieuſement obſervé, en parlant du langage de la Philoſophie ſcholaſtique, qu'il y a des propoſitions vraies en Latin, qui ſont fauſſes en François. Les vérités Mathématiques ſont bien aſſurément les mêmes en Latin qu'en François; mais elles s'enſeignent & ſe conçoivent plus aiſément dans une Langue que dans l'autre. La coutume de dicter des Cahiers Latins eſt préſentement abandonnée, comme une méthode antique qui enleve aux jeunes gens un tems précieux, & qui ſouvent obſcurcit les matieres au lieu de les éclaircir.

Ces Leçons de Mathématiques passent pour un chef-d'œuvre de précision dans le monde sçavant. Il en a paru cinq éditions : elles ont été traduites en Latin, & imprimées à Vienne in-4°. traduites & imprimées en Espagnol, traduites & imprimées en Anglois. On en a donné, ou l'on en prépare une traduction Italienne. Ces traductions dans plusieurs Langues sçavantes sont un éloge complet de l'ouvrage.

En 1742 il parut une Comete pendant les mois de Mars, Avril & Mai; M. de la Caille l'observa, & composa un Mémoire sur son apparition & sur sa route. Il fit un autre Mémoire en cette année, contenant une méthode de trouver le lieu de l'apogée du Soleil.

En quittant son appartement de l'Observatoire, il s'étoit comme expatrié. Afin de suppléer à l'éloignement, il fit construire un Observatoire au Collége Mazarin. Il l'augmenta, le changea, & l'accompagna de toutes les commo-

dités que peut desirer un Astronome qui veut observer surement. Il le plaça de maniere à pouvoir, pour ainsi dire, aller au Ciel comme de plein-pied. Cette facilité donna un nouvel essor à ses talens. Sa vie depuis ce tems n'a presque plus été qu'une seule observation. Il acquit en peu d'années l'expérience consommée des plus grands Maîtres.

Il fit deux sortes d'observations; les unes pour son utilité particuliere, pour satisfaire son goût, pour s'affermir de plus en plus dans la pratique : les autres pour l'instruction du public. On doit rapporter à la seconde classe celles qu'il publia en 1743 sur une Comete du mois de Février, sur la conjonction de Mars & de Saturne, sur le passage du Soleil par le parallele d'Arcturus, sur la conjonction de Mars & de Jupiter, sur le Soleil dans son Apogée, sur le passage du Soleil par le parallele de Procyon, sur la hauteur du bord supérieur du Soleil dans le Tropique du Capricorne,

corne, ſur la Planette de Mercure dans le Soleil, ſur le Soleil dans ſon périgée, avec des recherches ſur le lieu de l'apogée de ce même aſtre.

Il publia en cette année tout le travail de la Méridienne : il ne voulut jamais permettre que ſon nom parût ſur le frontiſpice de l'ouvrage. Il en abandonna tout l'honneur à ſon Confrere, qui a eu ſoin de faire mention dans la Préface des peines que M. de la Caille s'étoit données pour mettre cet ouvrage dans l'état où on le préſentoit au public en 1744.

Tant de ſuccès, tant de pratiques acquirent à M. l'Abbé de la Caille la réputation d'un Aſtronome conſommé dans ſon art. Après s'être inſtruit lui-même par des travaux immenſes, il mit par écrit des préceptes ſur la maniere d'étudier l'Aſtronomie. Il compoſa ſes Elémens d'Aſtronomie, & les publia in-8°. ſous le même format que ſes Leçons Elémentaires, avec des Figures ; quoi-

que ce Traité ne regarde que les Maîtres, il a été traduit en Latin, en Anglois, en Eſpagnol, & l'on en a épuiſé quatre éditions Françoiſes. Il méditoit la derniere année de ſa vie, un Traité pratique d'Aſtronomie, contenant une méthode ſûre & facile d'obſerver exactement, avec la deſcription & l'uſage des inſtrumens conſacrés à ſon art. Cette matiere peut être traitée par une main habile, & exécutée avec ſuccès, ſur-tout ſi l'on apporte dans la compoſition la préciſion qu'il y auroit miſe.

M. l'Abbé de la Caille a auſſi compoſé des Leçons Elémentaires de Méchanique, & des Elémens d'Optique & de Perſpective. Ces deux ouvrages décèlent, comme les précédens, un Sçavant méthodique & profond. Nous ne ferons pas un jugement détaillé de ſes quatre Volumes de Leçons Elémentaires. Les matieres qu'ils contiennent paſſent notre portée. Nous nous contentons de recueillir les ſuffrages des per-

ſonnes inſtruites dans chaque genre, d'obſerver que la France en a épuiſé pluſieurs éditions, & que ces quatre Traités ont été traduits dans pluſieurs Langues ſçavantes.

Les ouvrages réduits n'en impoſent pas autant que les ouvrages plus amples. Ils ſont cependant le ſigne des génies vaſtes, parce que pour bien réduire une matiere, il faut en comprendre ſupérieurement toutes les parties.

Notre Sçavant inſtruiſoit & pratiquoit. Le ſoin de compoſer, les occupations de ſon état, ſes affaires perſonnelles, & même les attentions qu'on doit à ſa ſanté, ne le détournoient pas du cours de ſes obſervations. Celles qu'il a rendues publiques pendant l'année 1744, regardent l'occultation de Vénus par la Lune, & la hauteur ſolſticiale du Soleil au mois de Juin de cette même année.

On trouve encore dans les Mémoires de l'Académie d'autres obſervations

qu'il a faites ſur le Soleil apogée, ſur Arcturus, ſur l'occultation de pluſieurs Etoiles du Verſeau par la Lune, ſur le paſſage du Soleil par le parallele de la premiere & de la troiſiéme Etoile du Baudrier d'Orion, ſur Procyon & ſur le Soleil dans ſes moyennes diſtances, enfin ſur la hauteur du bord ſupérieur du Soleil dans le Tropique du Capricorne.

Il publia l'année ſuivante d'autres obſervations, d'où il tira des inductions pour déterminer la conjonction de Saturne & de Mars, & leur oppoſition au Soleil; il rechercha les diſtances moyennes du Soleil pour en déduire la plus grande équation, & détermina la hauteur ſolſticiale du bord ſupérieur de cet aſtre. Il compoſa un Mémoire ſur l'occultation de l'Epi de la Vierge par la Lune.

On ne doit pas conſidérer ces obſervations comme de ſimples ſpéculations propres à ſatisfaire une ſçavante curio-

ſité. Toutes celles dont M. de la Caille a fait part à l'Académie, avoient pour objet, ou de correſpondre à quelque opération des anciens Aſtronomes, ou de ſervir à l'inſtruction de la poſtérité.

Le plus beau privilege de l'Aſtronomie eſt de pénétrer dans l'avenir avec le ſecours du calcul. Les Anciens regardoient ce ſecret comme une émanation de la ſcience divine : c'eſt une ambition commune à tous les hommes de lire dans les tems à venir, ce qui doit s'y paſſer. Cette ambition a été le principe de la réputation que les Aſtrologues ſe ſont acquiſe pendant les ſiécles d'ignorance, aux dépens de la crédulité du peuple. Cependant ceux-ci établiſſoient ſur des régles arbitraires leurs prédictions. L'on aimoit à ſe faire illuſion, & l'on prenoit plaiſir à les croire.

L'Aſtronomie moderne, plus ſçavante & plus éclairée, diſtingue ce qui appartient aux décrets du Créateur, d'avec ce qui regarde le cours des Aſtres, la

ſucceſſion des ſaiſons, des jours, des années; elle prédit les Eclipſes, les phaſes, les conjonctions, le retour des Cometes; mais elle admire la ſageſſe de l'Etre ſuprême, ſans entreprendre de la ſonder ſur les événemens de la vie. M. l'Abbé de la Caille avoit une connoiſſance de l'état du Ciel, qui embraſſoit le paſſé & l'avenir,

En 1746 il publia la premiere partie de ſes Ephémérides, qui comprend dix années. Il les a continuées depuis, juſqu'en 1757. Il ignoroit que cet intervalle comprenoit un jour qui devoit être celui de ſa mort. Quand il l'eût connu, il n'en auroit conçu ni joie, ni déplaiſir. La vie qu'il menoit ne le lui faiſoit ni deſirer, ni craindre. Le public prenoit plus de part à ſa conſervation que lui-même; ſa mort nous a privé de la ſuite de ces Ephémérides qu'il auroit continuées. On en a une eſpece de ſupplément dans la Table Chronologique qu'on a placée à la tête

de l'Art de vérifier les Dates. Cette Table finit en 1800. Il en a composé la partie des Eclipses, qui est la plus importante. Voici ce qui lui fit entreprendre cette pénible opération.

Les sçavans Auteurs de l'Art de vérifier les Dates avoient compilé une suite Chronologique de 1800 ans d'Eclipses dans divers Ecrits anciens & modernes : travail immense, qu'ils firent passer à M. de la Caille. Celui-ci reconnoissant les sources où ils avoient puisé, conçut que ces sources pouvoient contenir bien des erreurs, parce que les Auteurs des compilations n'étant pas Astronomes, ils n'avoient pû vérifier les observations qu'ils rapportoient.

L'utilité que devoit procurer une pareille collection, si elle étoit exacte, détermina M. l'Abbé de la Caille à vérifier par le calcul la suite des observations d'Eclipses depuis l'an 1. de l'Ere Chrétienne jusqu'en 1800. Il sacrifia cinq semaines entieres de son

teins à cette pénible opération, à quinze heures de travail par jour.

Les Auteurs qui avoient ſoumis leurs compilations à ſes lumieres, ne ſoupçonnerent pas ce qui étoit arrivé. Lorſque le travail de l'Académicien leur fut rendu, ils ſuppoſerent que le célébre Aſtronome tenoit ſes Tables toutes prêtes depuis pluſieurs années, & qu'il avoit employé les cinq ſemaines à les revoir.

On peut ſe former une idée de ce travail en ſe figurant qu'il étoit queſtion de calculer toutes les Eclipſes de Soleil & de Lune, totales & partiales, qui avoient été vûes en Europe, depuis l'année de la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'en 1746, & de prédire les autres Eclipſes qui devoient arriver juſqu'à l'an 1800. Que de difficultés à revenir ſur des ſiécles d'obſcurité & d'ignorance, où des Sçavans du premier ordre s'étoient égarés! L'Abbé de la Caille n'a pas ſeulement donné le dénombrement de ces

Eclipſes, il a marqué l'heure & le méridien de chacune par le méridien de Paris.

Il remit ſes calculs, ſans penſer qu'on lui en auroit obligation, & il trouva mauvais, quand l'ouvrage parut, qu'on l'eût nommé à la ſeconde page de la Préface. On doit regarder le calcul des Eclipſes, comme un des plus importans ſervices qu'on ait rendus à l'étude de la Chronologie. Il offre un moyen ſûr de fixer les époques des grands événemens.

A meſure que M. l'Abbé de la Caille enrichiſſoit la République des Lettres par ſes obſervations & par ſes écrits, ſa réputation prenoit de nouveaux accroiſſemens. Les Sçavans le conſidéroient comme un ſujet doué de talens ſupérieurs dans ſa partie : mais le public, toujours extrême dans ſes jugemens, le regardoit comme un génie unique, à qui rien n'étoit caché de tout ce qui avoit la

miondre connexion avec la ſcience qu'il profeſſoit.

Il m'a raconté que des perſonnes diſtinguées, peu éclairées ſur le véritable objet de l'Aſtronomie, l'avoient conſulté pluſieurs fois avec toute la bonne foi poſſible, les unes ſur l'iſſue d'un procès conſidérable, les autres touchant le tems de leur mort, ſur la vie que leurs enfans devoient mener, s'ils ſeroient malheureux ou favoriſés des dons de la fortune; eſpece d'injure faite à ſa probité, à ſa candeur & à ſon profond ſçavoir.

Quoique vif de caractere & peu patient, ſur-tout lorſqu'on lui propoſoit des queſtions oppoſées au bon ſens, il écoutoit tranquillement les doutes & les ſujets d'inquiétude qu'on lui expoſoit. Il varioit ſes réponſes ſuivant les circonſtances, & ſe faiſoit un principe de charité de calmer les inquiétudes, & de tranquilliſer les eſprits, à proportion qu'ils s'écartoient de la droite

raiſon. Le nombre de ceux qui ne ſçavent pas diſtinguer l'Aſtronomie de l'Aſtrologie, eſt encore plus grand qu'on ne penſe.

Non-ſeulement on le conſultoit ſur l'Aſtrologie, ſa vie a été un objet de recherches pour cette ſcience. Pendant ſon ſéjour au Cap, un Italien expert en Aſtrologie, s'informa du tems de ſa naiſſance, conſulta ſes Ephémérides, & fit ſon horoſcope, dans le deſſein de calmer les inquiétudes d'un de ſes amis qui craignoit pour ſa ſanté & pour ſa vie. Le jugement de cet Aſtrologue portoit, que la vie de notre Sçavant ſeroit expoſée à de grands dangers, qu'il en échapperoit, & qu'il reviendroit victorieux en France, après avoir fait la conquête d'une partie du Ciel. Cette prédiction, qui ne lui a été d'aucune utilité pendant ſon abſence, l'a beaucoup réjoui depuis ſon retour du Cap.

M. de la Caille n'avoit pas l'ambition, ou la fauſſe délicateſſe de la plû-

part des Auteurs qui veulent passer pour créateurs dans tout ce qu'ils exécutent. Par-tout où il voyoit une apparence d'utilité pour la société, ou pour les Lettres, il y portoit ses soins, soit que le sujet eût été ébauché, ou traité imparfaitement, soit qu'il fût question d'extraire des vérités importantes d'un écrit diffus, ou de tirer de l'oubli des faits contenus dans des ouvrages ignorés.

Le Pere Feuillée, Minime, avoit fait en 1724 un voyage aux Isles Canaries, afin de déterminer la vraie position du premier méridien. La relation de ce voyage contenoit des particularités remarquables qui n'avoient pas été publiées. M. de la Caille donna cette relation par extrait en 1746. Il mit au jour toutes les circonstances utiles de cet écrit, relativement à l'Astronomie, à la Géographie & à l'Histoire Naturelle. Si ce travail ne lui a pas inspiré le dessein de son voyage au Cap, il paroît au moins y avoir contribué. La re-

lation de ce dernier voyage eſt ſur le même plan que ſon extrait du Pere Feuillée. La juſteſſe qui caractériſe ſes autres ouvrages, paroît dans cet extrait : on y trouve des inductions que le Pere Feuillée avoit oubliées.

En 1593, on avoit obſervé à Zerbſt, dans la Principauté d'Anhalt, une Comete dont l'apparition pouvoit être d'un grand ſecours à l'Aſtronomie. M. de la Caille en ayant connu le prix, en donna la théorie à l'Académie en 1747, avec la même exactitude que s'il l'eût lui-même obſervée.

Waltherus avoit fait, ſur la fin du quinziéme ſiécle, des obſervations à Nuremberg. M. de la Caille examina à fond les obſervations de ce Sçavant, parce qu'il y trouvoit d'excellentes choſes touchant la théorie du Soleil. Il ne ſe contenta pas d'une ſimple notice des opérations de cet Ancien : il compoſa un Mémoire dans lequel il tira tout le parti poſſible du travail de Waltherus, relativement à la théorie du Soleil dont

il donne les élémens. Il y détermine la hauteur du pôle à Nuremberg, & l'obliquité de l'Ecliptique, relativement au tems des obſervations de Waltherus; il fixe le lieu du Soleil, en détermine les mouvemens, & donne l'époque du moyen mouvement du Soleil au commencement de l'an 1500. Il y joignit des recherches de la plus grande équation du Soleil, & par conſéquent de la plus grande excentricité de ſon orbite. Ce qu'il a fait ſur Waltherus, il auroit pû l'exécuter ſur les opérations connues de tous les Anciens, à l'appui d'une érudition immenſe, qu'il avoit acquiſe par une lecture continuelle. Il fit part en 1749 à l'Académie de ſon Mémoire ſur Waltherus.

Ses obſervations de l'année 1746 roulent ſur l'occultation d'Alcyone, l'une des ſept Pléïades, arrivée le 3 Janvier : ſur l'oppoſition de Saturne au Soleil : ſur la hauteur ſolſticiale du bord ſupérieur du Soleil dans le Tropique du Cancer.

Les Cometes ſont des aſtres errans, diſtingués des Planetes & des Etoiles fixes. Une queue de feu ſemblable à une chevelure enflammée, en eſt la marque, & comme le caractere. Ces corps lumineux ont long-tems effrayé le monde par leur apparition. Ils paſſoient pour des préſages ſiniſtres, & pour les avant-coureurs des calamités publiques. Préſentement la Phyſique a tranquilliſé les eſprits; mais l'Aſtronomie ne les a pas encore tout-à-fait éclairés.

En 1746, M. de la Caille compoſa un écrit ſur la théorie des Cometes, dans lequel il préſente une méthode facile d'en calculer les élémens ſur le choix des obſervations. Il détermine ce choix & le degré de certitude qui réſulte de ſa théorie. Il donne des régles pour calculer l'orbite des Cometes. Il fait l'application de ces régles à une Comete qui avoit paru en 1744, & qu'il avoit attentivement obſervée.

Les Tables de M. Halley ſur les Cometes, ſont une production qui fait beaucoup d'honneur à ce célébre Aſtronome. M. de la Caille, après un examen ſérieux de cette Table, y trouva des inconvéniens. Il en dreſſa une autre plus ſimple & plus certaine, qui rend les opérations ſur les Cometes bien plus faciles.

Les Mémoires de l'Académie contiennent les détails d'un grand nombre d'obſervations, que notre ſçavant a faites pendant les années 1747, 1748 & 1749, ſur la conjonction de Mars & de Saturne, ſur l'inclinaiſon de l'orbite de Saturne, ſur pluſieurs Eclipſes de Lune, ſur l'aſcenſion droite de pluſieurs aſtres, ſur Procyon, ſur Régulus, ſur diverſes Etoiles des Pléiades & du ſigne de la Balance, ſur les hauteurs ſolſticiales du Soleil, ſur l'oppoſition de diverſes Planetes, &c.

Nous renvoyons aux Mémoires de l'Académie, même pour les titres de

la plûpart de ſes obſervations : je les omets, tant elles ſont nombreuſes. Dans les éloges des grands hommes, on eſt obligé de ſupprimer beaucoup de traits qui brilleroient dans le récit de la vie d'un homme ordinaire. Dans une plaine étendue, la vûe ne peut pas tout fixer ; tel objet arrête les regards dans un tableau de païſage, qu'on néglige dans le plan viſuel d'une grande ville. Le détail des obſervations de M. de la Caille nous le dépeignent comme un Argus qui voyoit tout dans le Ciel. Dans la foule des Corps céleſtes, il s'attachoit à ceux dont l'obſervation devoit inſtruire ſes Contemporains, ou ſervir d'explication à divers points obſcurs de l'ancienne Aſtronomie. La moindre découverte qu'il a publiée, eſt un fait important dans les annales du Ciel.

Les Géographes partagent le globe de la terre en deux hémiſpheres ; l'un repréſente le monde ancien, l'autre eſt la Carte du Nouveau-Monde, qui a été

découvert par Chriſtophe Colomb. Les Aſtronomes conſidérent l'immenſe étendue des Cieux comme un globe concave, qu'ils diviſent en deux hémiſpheres. Ils nomment l'un, hémiſphere ſeptentrional, & l'autre hémiſphere auſtral. L'hémiſphere ſeptentrional eſt l'ancien monde céleſte; l'hémiſphere auſtral eſt un nouveau monde dont on doit la Carte à M. l'Abbé de la Caille.

Il y a cette différence entre les découvertes de Colomb & celles de M. de la Caille, que le premier n'a fait qu'appercevoir un Continent oublié depuis une ſuite de ſiécles; effet du hazard: au lieu que notre Sçavant a donné une deſcription exacte de l'hémiſphere auſtral. Il y a créé des Conſtellations, & a renouvellé celles qu'on y avoit introduites.

La miſſion de M. de la Caille au Cap de Bonne-Eſpérance, s'exécuta ainſi. Il avoit conçu depuis pluſieurs années le deſſein de donner des principes ſur l'Aſ-

tronomie, qui demandoient une connoiſſance complette des deux hémiſpheres céleſtes. Après avoir fait en Europe les obſervations relatives à ſon objet ſur l'hémiſphere ſeptentrional, il chercha les moyens d'acquérir ſur l'hémiſphere auſtral, les connoiſſances qui lui manquoient, & à tous les Aſtronomes du monde ſçavant.

Le Cap de Bonne-Eſpérance, eſtimé l'endroit le plus auſtral de notre hémiſphere, lui parut le plus propre à l'accompliſſement de ſes vûes. Le Méridien du Cap paſſe par le milieu de l'Europe; l'air y eſt plus pur & plus ſerein que dans aucun des établiſſemens que les Européens ont formés au-delà de la Ligne. Il jugea qu'outre l'avantage de déterminer les poſitions des plus belles Etoiles auſtrales, un Aſtronome pouvoit faire au Cap d'autres obſervations intéreſſantes, celles, par exemple, de la parallaxe de la Lune & des Planetes, celles de la longueur du Pen-

dule ſimple à ſecondes, celles de la longitude & de la latitude, & de quelques points importans, pour perfectionner la Géographie & les Cartes Marines.

Il propoſa ſes vûes à l'Académie qui en ſaiſit toute l'utilité. Le Gouvernement fit offre à notre Sçavant de tous les ſecours qui lui ſeroient néceſſaires. Il ne lui reſtoit plus de difficultés à vaincre que celle de s'expatrier, jointe au danger des mers, à la longueur de la route; le riſque de ne pouvoir pas ſupporter les influences d'une nouvelle température, l'incertitude même de remplir ſon objet, par le concours des obſtacles qui pouvoient ſurvenir.

Les Lettres ornent l'eſprit & inſpirent des ſentimens : elles donnent rarement cette intrépidité qui fait affronter les dangers. Elles enſeignent à peindre, ou à raconter les naufrages & les combats; il eſt bien rare qu'elles faſſent naître la réſolution de s'y expoſer.

M. l'Abbé de la Caille ſacrifia au bien public les conſidérations qui pouvoient déranger ſon plan. Il comprit que l'entrepriſe demandoit ſon expérience, ſa probité & ſa ſanté. Le moment où il prit ſon parti, eſt le ſeul de ſa vie où il ſe ſoit ſondé pour connoître les forces de ſon génie, & où il ait fait un retour ſur ſes talens. Il arrêta ſon voyage, & combattit les importunités de ſes amis, qui le preſſoient de remettre une commiſſion ſi périlleuſe.

Dans ſes préparatifs, M. de la Caille n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ſon travail : il n'oublia que le ſoin de lui-même. Il établit diverſes correſpondances, & donna avis dans les Journaux, de la maniere dont il devoit opérer, afin de procurer à tous les Aſtronomes la facilité de faire des obſervations correſpondantes aux ſiennes. Il ſe munit des inſtrumens les plus parfaits, & prit avec lui un habile ouvrier, afin de les mon-

ter & de les rectifier lorfqu'il en feroit befoin.

Le 21 Octobre 1750, il partit de Paris pour l'Orient où il devoit s'embarquer. Les fouhaits les plus heureux lui furent offerts, & par l'Académie, & par tous ceux qui fçavoient eftimer le mérite. Il arriva à l'Orient le premier Novembre, il y demeura jufques au 21 du même mois, qu'il partit du port à fept heures & demie du matin, fur le Vaiffeau le *Glorieux*, commandé par M. d'Après. Le mal de mer le prit à dix heures, & lui dura trois femaines. Ce mal le tourmenta avec tout l'excès des rigueurs qu'il peut exercer : fituation cruelle qu'on ne plaint pas affez, quoiqu'elle provoque un dégoût général, & comme une agonie continuelle dans ceux qu'elle affecte.

Trois femaines de navigation conduifirent le Vaiffeau le *Glorieux* aux Ifles du Cap Verd. Ce Vaiffeau avoit à fa fuite un petit Bâtiment qui le re-

tarda dans ſa route. Arrivés près de la Ligne, les deux Vaiſſeaux eſſuyerent un calme de dix-huit jours, & par un ſurcroît de diſgrace, le petit Bâtiment faiſoit une voie d'eau conſidérable, étant mal carené. Cette derniere circonſtance mit nos Navigateurs dans la néceſſité de relâcher à Rio-Janéiro, ſur les côtes du Bréſil. Ils entrerent dans la Baye de cette Ville le 25 Janvier 1751; le radoub du petit Bâtiment dura un mois.

M. de la Caille ne fut pas oiſif pendant ce ſéjour. Il fit des obſervations de toute eſpece, ſur la hauteur du Pôle, ſur la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, ſur la longitude, ſur la longueur du Pendule, &c. On leva l'ancre le 25 Février, & l'on arriva le 30 Mars à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance. On n'entra cependant à la rade que le 19 Avril.

Notre Aſtronome fut reçu au Cap comme un Député de la République des Lettres. Il employa ſix ſemaines à

conſtruire un Obſervatoire ſolide & commode. La fin de cet établiſſement a été le ſignal de ſes travaux.

Jamais miſſion n'a été remplie avec autant de ſcrupule que la ſienne. Il ſe croyoit reſponſable au public, à l'Académie & au Gouvernement de tous ſes momens. Un travail pénible & aſſidu n'a pas ceſſé de l'occuper pendant le tems de ſon ſéjour au Cap.

En partant de Paris, il s'étoit propoſé trois objets principaux. 1°. De déterminer les poſitions des plus belles Etoiles auſtrales, & de toutes celles de la 1, 2, 3 & 4e grandeur, qui ſont voiſines de l'Ecliptique. 2°. D'obſerver la parallaxe de la Lune, de Mars périgée, & de Venus en conjonction inférieure. 3°. D'établir la poſition du Cap de Bonne-Eſpérance, qui eſt un des points les plus importans de la Géographie. Il comptoit à ſon départ qu'une année révolue lui ſuffiroit. Le ſéjour de Rio-Janéiro, & les ſix ſemaines qu'il mit

noit à construire son Observatoire, dérangerent ce plan.

Il commença ses observations le 10 Mai 1751, par la parallaxe de la Lune, & les continua jusqu'au 26 Février 1752. Il observa Vénus, depuis le 25 Octobre 1751, jusqu'au 25 Novembre suivant, & la Planete de Mars, depuis le 31 Août 1751, jusqu'au 9 Octobre. Il reprit ses opérations sur la parallaxe de la Lune au mois de Mars, & les conduisit jusqu'au mois d'Octobre suivant. Dans l'intervalle de ses observations, il donnoit ses attentions à tous les objets qui méritoient d'être examinés, à ceux surtout d'où la Géographie & la Physique pouvoient tirer quelqu'avantage. Il envoya les détails de ses premieres opérations à l'Académie, avant son retour.

La connoissance complette de l'hémisphere austral, & des Etoiles qui le composent, étoit le grand œuvre auquel M. de la Caille devoit consacrer ses

veilles : champ fertile dont on avoit à peine défriché quelques portions.

Ptolémée qui vivoit en Egypte, avoit donné un Catalogue d'Etoiles auſtrales; mais ce Catalogue eſt incomplet.

Des Navigateurs Portugais avoient tracé le plan de pluſieurs Conſtellations, mais ſi groſſiérement, que l'Aſtronomie n'en retiroit aucun profit.

En 1677, M. Halley, célébre Aſtronome Anglois, étoit paſſé dans l'Iſle de Sainte-Hélene, pour y dreſſer une Carte céleſte de l'hémiſphere auſtral. Il n'obſerva que 350 Etoiles dans un monde preſque nouveau. Il créa une Conſtellation; mais il déroba pour la former, de brillantes Etoiles de la premiere grandeur, à des Conſtellations anciennes. Il donna à la nouvelle Conſtellation le nom du Roi ſon Souverain. Les Lettres qui ne condamnent pas l'hommage qu'on rend aux Grands, improuvent la conduite de ceux qui ſe parent des dépouilles d'autrui pour acquérir des diſtinctions.

Au commencement de ce ſiécle, M. le Baron de Kroſick avoit chargé le Pruſſien Pierre Kolbe d'une commiſſion pareille à celle de M. de la Caille. Kolbe n'avoit pas rempli les vûes du Seigneur Allemand qui l'avoit employé.

Ainſi l'on n'avoit que des Deſcriptions ébauchées de l'hémiſphere auſtral, lorſque M. de la Caille partit pour le Cap. Ces deſcriptions laiſſoient tout le mérite de la découverte au premier Aſtronome, qui entreprendroit de donner en grand le tableau de cet hémiſphere.

M. de la Caille commença à obſerver les Etoiles auſtrales le 6 Août 1751. Il continua juſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante 1752. Dix-ſept nuits pleines, & cent dix ſéances, à huit heures de nuit chacune, lui dévoilerent un ſpectacle charmant. Il reconnut & vit dans tout leur éclat, de grandes Etoiles, que les Aſtronomes d'Europe ne con-

noiſſoient que par leurs figures nébuleuſes. Il en vit briller de nouvelles, parées de toutes les graces de l'éclat le plus intéreſſant. Placées aux deux côtés du Zénith, ces Etoiles impoſoient par leur ſituation, une tâche pénible à ceux qui deſiroient les obſerver. Il falloit être debout, la tête renverſée, ſans quitter le tuyau de la Lunette, pour les conſidérer.

Notre Sçavant prit à ce ſujet une réſolution héroïque ; il ſe détermina à ſoutenir cette eſpece de torture ; & afin d'en tirer tout le parti poſſible, il dreſſa ſes inſtrumens de maniere à s'aſſurer de la route de toutes les Etoiles qu'il avoit deſſein d'obſerver.

Reſſerrées dans le paſſage, comme dans un défilé, l'Obſervateur ne devoit manquer aucune de ces Etoiles. M. de la Caille n'avoit porté ſes premieres vûes que ſur les Etoiles des quatre premieres grandeurs. Trouvant l'occaſion favorable, il réſolut d'aſſujettir à ſon cal-

cul celles de la cinquiéme, de la ſixiéme & ſeptiéme grandeurs.

Ce travail lui coûta des peines infinies : il eut d'abord le ſommeil à combattre dans des circonſtances qui ſembloient le provoquer (*a*). A l'iſſue de chaque ſéance, il lui falloit comparer toutes les Etoiles obſervées, à deux Etoiles des plus remarquables, dont il devoit déterminer la poſition par de nouvelles obſervations. Après quelques heures de repos, il rédigeoit pendant le jour les opérations de la nuit.

Le 17 Février il s'éleva au Cap un brouillard épais & mal-ſain. Ce brouillard fut ſuivi d'une épidémie générale qui cauſa des rhumes, des fiévres, des courbatures, des rhumatiſmes, des maux de tête, & toutes les eſpeces d'incommodités qui ont coutume d'annoncer les maladies d'humeur. L'Abbé de

(*a*) Voyez la note ſixiéme à la fin du Diſcours.

la Caille éprouva toutes les ſuites de cette intempérie.

Il ſuivit un régime rigoureux, & revint en ſanté au même mois de l'année 1752, que celui de l'année 1762, où il eſt mort. Nous remarquerons bientôt que la cauſe des deux maladies étoit la même. Il eut d'autres incommodités moins conſidérables, qui ne le détournerent point de ſes obſervations, quoiqu'elles fuſſent ſérieuſes.

Dans une Lettre qu'il écrivit du Cap à M. Maraldi, il parle de deux ſaignées qu'on lui avoit faites, & qui cependant n'avoient pas interrompu le cours de ſes obſervations. Le 23 Septembre 1753, il fut attaqué d'une dyſſenterie violente, qui n'interrompit pas le cours de ſes travaux ; il trouva ſa ſanté dans une diette, ſans manger ni boire l'eſpace de cinquante heures.

Dès que M. de la Caille eut achevé ſon Catalogue des Etoiles auſtrales, il compara ce Catalogue avec le Plani-

sphere dressé par M. Halley en 1677. Il trouva que son fond surpassoit de 9450 Etoiles celui de l'Astronome Anglois ; richesses immenses, bien propres à réparer l'extrême appauvrissement qui sembloit dégrader l'hémisphere austral sur les globes.

Les Astronomes subdivisent chaque hémisphere céleste en un certain nombre de Constellations qui sont comme les Provinces d'un grand empire. Chaque Constellation contient plusieurs ordres ou classes d'Etoiles qu'ils nomment premiere, seconde.... sixiéme grandeur. Les Etoiles, trop petites pour être observées, perdent l'avantage de figurer sur nos globes, & d'occuper une place dans l'esprit des Astronomes : empire immense dont la vaste étendue effraye l'entendement, lorsque la réflexion nous fait connoître que chaque Citoyen de cet empire est comme un monde, même plus qu'un monde, si chaque Etoile fixe est un Soleil, comme il est vraisemblable.

Après avoir examiné le Planiſphere dreſſé par M. Halley, de même que les obſervations de Ptolémée & celles des Pilotes Portugais, M. de la Caille trouva place pour quatorze nouvelles Conſtellations mieux fournies & plus exactes que les anciennes. Il falloit déſigner ces Conſtellations par de nouveaux noms.

C'étoit pour l'Aſtronome une occaſion unique & légitime de faire des progrès rapides dans le chemin de la fortune, en appliquant à chaque Conſtellation le nom d'un Monarque, ou d'un Grand du premier ordre. Il avoit dans l'Antiquité des exemples d'une telle conduite. Celui de M. Halley, qui avoit nommé Arbre ou Chêne de Charles, *Robur Carolinum*, ſa nouvelle Conſtellation pour faire ſa cour au Roi d'Angleterre, étoit récent.

Il auroit pû conſacrer au Roi ſon Maître la plus belle des quatorze Conſtellations, & choiſir treize autres noms

parmi ceux des Souverains, ou des Grands de l'Europe qui accordent aux Sciences une protection marquée. Ce plan eût été trop recherché pour un homme aussi simple. Il en conçut un tout différent, auquel l'intérêt & la flatterie n'avoient aucune part. Il jugea à propos de consacrer aux Arts ses nouvelles Constellations.

Il nomma la premiere l'*Attelier du Sculpteur ;* la seconde, le *Fourneau Chimique ;* l'*Horloge à Pendule*, la troisiéme ; *Réticule Romboïde*, la quatriéme ; *le Burin du Graveur*, la cinquiéme. Il désigna la sixiéme sous la figure du *Chevalet du Peintre*, avec sa palette. Il appella *Boussole* ou Compas de mer la septiéme ; il représenta la huitiéme sous la figure de la *Machine Pneumatique*, accompagnée de son récipient. Il plaça au centre de l'hémisphere une neuviéme Constellation qu'il nomma l'*Octans* ou Compas de réflexion. Le *Compas* du Géometre, l'*Equerre* de

l'Architecte, le *Téleſcope* de l'Aſtronome & le *Microſcope*, ſervirent de ſignes aux 10e, 11e, 12e & 13e Conſtellations. Il nomma enfin *Montagne de la Table*, la quatorziéme Conſtellation.

Ce choix d'emblêmes étoit ſans difficulté le plus convenable. L'Architecture, la Sculpture, la Gravure & la Peinture ſont des Arts d'une utilité journaliere dans la ſociété. La Chimie & la Phyſique expérimentale offrent des reſſources intariſſables pour les commodités de la vie & pour la ſanté. La Géométrie, l'Aſtronomie & la Navigation exigeoient les égards d'un Sçavant qui cultivoit ces Sciences avec tant de ſuccès. Le Réticule Romboïde eſt un petit inſtrument aſtronomique, conſtruit par l'interſection de quatre droites, tirées de chaque angle du quarré, au milieu de deux côtés oppoſés. M. de la Caille en fit un ſigne, en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit été d'un grand ſecours à dreſſer le Catalogue de ſes

Etoiles. La montagne de la Table eſt l'une des plus conſidérables de celles du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle eſt remarquable par l'applatiſſement de ſon ſommet, & par un nuage blanc qui vient la couvrir comme une nappe.

Si nous comparons cette belle ordonnance des nouveaux ſignes avec les noms & la diſpoſition de ceux des anciens Planiſpheres, on reconnoîtra d'un côté la raiſon, le déſintéreſſement, la nobleſſe des ſentimens : de l'autre, les écarts d'une imagination excitée par des vûes d'intérêt, des rêveries, des ſonges d'enfans, des idées fauſſes ou obſcurcies par les traits de la Fable.

Les anciennes Conſtellations de l'hémiſphere auſtral avoient beſoin d'une réforme générale. L'ordre que Bayer y avoit établi, ne ſe rapportoit plus aux nouvelles obſervations. Bayer n'avoit pas pris la peine d'obſerver, avant de diſtribuer ſes Etoiles. Il avoit dreſſé ſon Planiſphere ſur le Catalogue de Ptolé-

mée, & ſur les remarques des premiers Pilotes Portugais. M. de la Caille refondit l'ouvrage de Bayer, & rétablit les Conſtellations de l'Eridan, du grand Chien, de l'Hydre femelle & du Sagittaire. Il diviſa en trois parties la belle Conſtellation du Navire, compoſée de plus de 160 Etoiles, toutes faciles à diſtinguer. Il nomma *Pouppe*, la premiere partie du Navire, *Corps* la ſeconde, & *Voilure* la troiſiéme. Il fit une claſſe particuliere des Etoiles nébuleuſes.

A l'égard de la Conſtellation imaginée ſans néceſſité par le Philoſophe Halley, M. de la Caille fit main-baſſe ſur toutes ſes parties. M. Halley avoit ôté neuf Etoiles à la Conſtellation du Navire, pour compoſer ſon arbre; il avoit choiſi les plus brillantes, & avoit pris ailleurs trois autres Etoiles d'un bel éclat. M. de la Caille rendit au Navire ſes neuf Etoiles, & rétablit les trois autres dans la place qui convenoit à

chacune. Ainſi le *Robur Carolinum* fut anéanti, comme un nûage que le Soleil diſſipe, ſans que l'emphaſe de ſon nom ait pû l'en préſerver.

C'eſt ainſi que M. l'Abbé de la Caille renouvella l'hémiſphere auſtral, & qu'il exerça des prétentions que l'Aſtronomie avoit formées depuis pluſieurs ſiécles, & qu'elle avoit différées, à cauſe des difficultés de l'entrepriſe : eſpece de conquête qui étendit les bornes de l'empire de l'Aſtronomie, & qui mit le comble à la répatation de notre Sçavant.

Quelqu'immenſes que fuſſent les occupations qui faiſoient l'objet principal de ſa miſſion, il trouvoit le tems de les entre-mêler & de les varier par d'autres opérations. On a de lui un grand nombre d'obſervations faites au Cap ſur les réfractions áſtronomiques, ſur la hauteur méridienne du Soleil & des Etoiles, ſur l'oppoſition de Saturne & de Mars au Soleil, ſur les Eclipſes de Lune, & ſur les Eclipſes des Etoiles

par la Lune. Il a meſuré avec beaucoup de fatigue un degré du Méridien, à travers des plaines de ſable où il enfonçoit ſouvent juſques aux genoux. La meſure qu'il a priſe du 34e degré de latitude auſtrale, a été d'un grand ſecours aux Géographes, pour déterminer la figure de la terre. Elle ſemble prouver que cette figure eſt irréguliérement applatie. Il a fait auſſi des recherches ſur la direction de la Méridienne, ſur les vents, ſur les ſaiſons, ſur la température, ſur les orages, ſur les tonnerres, & ſur les pluyes, ſur le Barometre ſur la hauteur du Mercure dans le Barometre, ſur les crépuſcules & ſur l'Aimant, ſur l'heure & ſur la hauteur de la marée, &c. Il en a préſenté ſon rapport à l'Académie, avec une Carte des environs du Cap qu'il a levée. Cette Carte manquoit à la Géographie, celle de Kolbe étant entiérement fauſſe. Le rapport & la Carte ont été inſérés par l'Académie, dans ſes Mémoires de 1751.

M. de la Caille n'a pas négligé l'Hiſtoire naturelle pendant ſon ſéjour au Cap. En parcourant le pays, il avoit ſoin d'examiner les plantes, les arbres, les fleurs, les ſimples, les oiſeaux même, les reptiles, les inſectes, & toutes les eſpeces d'animaux. Ses obſervations ont tourné au profit de ſa patrie.

Il a envoyé au Jardin du Roi un grand nombre d'oignons, de plantes, de graines, de racines inconnues en Europe. Feu M. de Juſſieu lui a pluſieurs fois rendu publiquement la juſtice d'avoir enrichi le Jardin du Roi de tréſors précieux. Il a auſſi pris la peine de faire deſſécher des oiſeaux rares & ſinguliers par leur figure & par leur plumage, & en a rempli un coffre qu'il a fait partir du Cap, à l'adreſſe de M. de Réaumur. Cette caiſſe a été perdue dans le trajet du Cap en Hollande. Il a rapporté du Cap un grand nombre de Coquillages & de Pierres ſingulieres, & une peau d'âne ſauvage, qu'on voit au Cabinet du Jardin du Roi.

Sur la fin de ſon ſéjour au Cap, M. de la Caille reçut des ordres de la Cour, qui l'obligeoient de paſſer aux Iſles de France & de Bourbon, afin de lever la Carte des lieux. Cette opération prolongea ſon abſence. Le tems de ſon départ ayant été fixé, il s'appliqua à vérifier tous les points de diviſion de ſes inſtrumens, & diſpoſa ce qu'il devoit raſſembler.

Il avoit la permiſſion de faire paſſer en France toutes ſes malles, ſans être ſujettes au droit de viſite. Il pouvoit ſe procurer un gain immenſe, à la faveur de cette permiſſion. L'on crut à ſon départ qu'il ne manqueroit pas de profiter de l'occaſion. L'on fut très-ſurpris, lorſqu'au lieu de marchandiſe, on lui vit remplir de paille une valiſe fort large, dans laquelle il plaça quelques inſtrumens. Un Particulier lui offrit cent mille livres comptant, s'il vouloit lui tranſmettre ſon privilege, & lui prêter ſon nom. Il s'engagea au ſecret, & lui dé-

montra presque que la permission qui lui avoit été accordée, supposoit qu'il commerceroit par un canal étranger. L'Abbé répondit qu'il ne pouvoit accepter son offre, ni en qualité d'Ecclésiastique, ni en qualité d'honnête homme : qu'il s'en retourneroit comme il étoit venu.

Le 8 Mars 1753, M. l'Abbé de la Caille s'embarqua à bord du Vaisseau François *le Puisieulx*, destiné pour la Chine. Ce Vaisseau devoit relâcher aux Isles de France & de Bourbon. Pendant sa traversée du Cap à l'Isle de France, il fit l'expérience d'une méthode à l'usage des Marins, pour trouver sans embarras la longitude en mer. Cette méthode qu'il a insérée dans ses Ephémérides & dans un autre ouvrage, est l'un des plus importans services qu'il ait rendus à l'humanité. Avant cette découverte, il falloit, pour trouver la longitude, des calculs immenses qui passoient la portée de tout Marin d'une capacité ordinaire, de façon que dans un équi-

page, à peine trouvoit-on deux perſonnes en état d'opérer. Avec l'inſtruction de M. de la Caille, tout Marin initié dans le calcul, a la facilité de trouver promptement les longitudes en mer. Le Vaiſſeau le *Puiſieulx* arriva à l'Iſle de France le 18 Avril, quarante jours après ſon départ du Cap.

Les opérations de M. de la Caille à l'Iſle de France, ſont rapportées dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1754, & dans ſon Journal hiſtorique. Il ſéjourna neuf mois dans cette Iſle. Il en partit le 16 Janvier 1754, & arriva le lendemain à Saint-Denis de l'Iſle de Bourbon. Après avoir rempli l'objet de ſa miſſion, il partit de cette Iſle le 27 Février 1754, ſur le Vaiſſeau l'*Achille*, qui revenoit en France.

Le 15 Avril ſuivant, ce Vaiſſeau mouilla à l'Iſle de l'Aſcenſion, eſpece de butte en pleine mer, compoſée de pluſieurs montagnes, & formée par un Volcan. Elle eſt couverte d'une terre

rouge ſemblable à de la brique pilée. Sa capacité eſt un gouffre qui retentit d'un bruit ſourd & confus, lorſqu'on frappe le ſol auprès des bords du Volcan. M. de la Caille ne demeura que cinq jours dans cette Iſle. Il y fit ſes obſervations, & en détermina la poſition; point important aux Vaiſſeaux qui retournent de l'Inde en Europe. Le 20 Avril, il ſe rembarqua ſur l'*Achille*, & arriva au Port de l'Orient le 4 Juin, à deux heures & demie du ſoir, après une heureuſe navigation.

Il demeura à l'Orient juſqu'au 17, en repartit, & arriva à Paris le 28, après une abſence de trois ans huit mois.

Il entra dans la Capitale avec cette modeſtie qui accompagne ordinairement le rare mérite. Tout autre Sçavant auroit paru en triomphe pour recueillir des ſuffrages juſtement mérités. L'Abbé de la Caille ſe cacha dans le ſein de ſes amis, & ne ſe montra que

par degrés, fuyant les éloges comme on évite le blâme.

Le Public l'attendoit à la rentrée de l'Académie d'après la Saint Martin, comme on attend un aſtre à ſon paſſage. Il y parut, embarraſſé de ſon maintien & de toute ſa perſonne. Cette ſimplicité de mœurs piquoit de plus en plus la curioſité & les ſentimens de ceux qui venoient pour jouir de ſa préſence. La modeſtie des Sçavans du premier ordre eſt pareille à la vertu d'une jeune beauté, qui rougit des hommages qu'on lui rend, & des empreſſemens qu'on lui témoigne.

Il étoit agréable à ſes amis, confondus dans une foule ſçavante, d'entendre les éloges qu'on lui prodiguoit. Les uns les comparoient à un aſtre qui revient ſur l'horiſon; les autres conſidéroient ſes découvertes comme une conquête qui avoit étendu la ſphere des connoiſſances humaines. Ceux-ci préféroient ſon expédition à celles des Conquérans qui verſent

le ſang ; ayant enrichi la Littérature d'une infinité de connoiſſances qui tournoient au profit de l'humanité, & qui raſſuroient la navigation contre les dangers des mers. Enfin l'on établiſſoit des comparaiſons exagérées, pour marquer le cas infini qu'on faiſoit de ſes talens, de ſon amour du bien public, & de ſes découvertes.

M. de la Caille ignoroit ces propos, qui auroient mis ſa modeſtie dans un état violent, s'il les avoit entendus.

Tant de travaux méritoient bien à notre Sçavant les diſtinctions de l'Etat militaire. Il accepta une gratification annuelle de 500 livres, que l'Académie lui offrit, & négligea cent moyens d'avancer ſa fortune. Les bienfaits, même les plus modiques d'une Société ſçavante, flattent bien plus l'amour-propre, que les tréſors prodigués par des mains qui récompenſent le mérite ſans le connoître.

La réſolution que M. l'Abbé de la

Caille avoit prise de consacrer à l'avancement de l'Astronomie tous les momens de sa vie, ne lui permit aucun repos. Semblable à ces anciens Missionnaires qui se confinoient dans des Deserts, après avoir travaillé à la propagation de la foi au péril de leur vie, il forma le dessein d'aller s'établir dans le Languedoc, ou dans la Provence.

On jouit dans ces Provinces d'un Ciel bien plus serein que dans la Capitale de la France. Ces nuages & ces tems nébuleux qui font le désespoir des Astronomes, lorsqu'ils leur dérobent la vûe des Astres au moment le plus favorable, paroissent rarement à l'extrêmité méridionale de la France. Il devoit profiter de ce beau Ciel, pour compléter le Catalogue des Etoiles septentrionales, loin du tumulte & des importunités. Ses amis le détournerent de ce dessein. Les Lettres n'y ont rien perdu. Son application au travail s'est toujours soutenue dans des genres très-utiles à la société.

Depuis ſon retour du Cap, notre Sçavant employa ſes premiers ſoins à rédiger ſes obſervations, & leur compara celles de ſes correſpondances, afin de mettre la derniere main au grand œuvre de ſa miſſion. Il détacha d'abord 1936 Etoiles de ſon Catalogue général, que l'Académie plaça dans ſes Mémoires. Il différa d'en donner les obſervations juſques à l'année 1760, afin qu'il n'y manquât rien de ce qui pouvoit concourir à leur perfection. Cet important ouvrage eſt imprimé en grande partie aux frais de l'Auteur, qui n'a pas eu la conſolation de le voir achevé.

Outre les deux parties de la Relation de ſes Voyages, M. de la Caille a enrichi les Mémoires de l'Académie de pluſieurs Pieces importantes. Ce Recueil contient un Mémoire ſur les Etoiles nébuleuſes auſtrales, ſur la préciſion de la meſure de M. Picard, diverſes obſervations aſtronomiques faites à Paris en 1759, des remarques ſur quel-

ques articles touchant la théorie du Soleil, des recherches ſur les réfractions aſtronomiques, & ſur la hauteur du Pôle de Paris, avec une nouvelle Table de réfractions, & une addition à cette Table, un Mémoire ſur la baſe de Ville-Juive, & une autre enfin ſur la théorie du Soleil, qu'il lut le 20 Décembre 1757.

En 1757, M. l'Abbé de la Caille rendit public ſon ouvrage intitulé, *Aſtronomiæ fundamenta*, l'un des plus importans qui ayent paru en faveur de l'Aſtronomie. Cet ouvrage ſuppoſe dans ſon Auteur une connoiſſance ſûre & complette des deux hémiſpheres céleſtes.

L'Avertiſſement eſt un chef-d'œuvre de diction & de préciſion. Il nomme ce Livre à juſte titre le fruit de ſes veilles, & comme le réſultat de ſes obſervations d'Europe & d'Afrique. Ce Livre contient deux parties. La premiere comprend des Tables qu'il a calculées avec beaucoup

beaucoup de ſoin. Ces Tables ont pour objet de réduire ou d'accorder la poſition vraie des Etoiles fixes avec leur poſition apparente. La ſeconde eſt deſtinée à marquer les poſitions de 400 Etoiles, les plus grandes & les plus brillantes. Cette double opération conduit à une connoiſſance de l'état du Ciel, la plus parfaite qu'on puiſſe acquérir.

Cet ouvrage qui forme un Volume in-4°. eſt ſuivi d'obſervations ſur les réfractions des Aſtres, & des Tables ſolaires du même Auteur qui parurent en 1758.

L'Académie a coutume de charger un de ſes Membres de la continuation du Livre de la connoiſſance des Temps. Cette tâche ayant vaqué en 1758, M. de la Caille auroit eu l'agrément de l'Académie pour la remplir; mais il la refuſa, probablement parce qu'il pouvoit employer ſon temps à des opérations plus importantes en ſuivant ſon travail. L'on récompenſa ce refus d'une gra-

tification annuelle de quatre cent livres.

En 1759, M. de la Caille présenta plusieurs Mémoires à l'Académie, sur la recherche des longitudes en mer par les observations de la Lune, sur le calcul de la route de la Comete qui parut cette année, & sur la maniere d'en déterminer les élémens.

Il forma en 1760 le dessein de déterminer un certain nombre d'Etoiles Zodiacales; & afin d'exécuter plus sûrement l'entreprise, il fit faire un instrument exprès. Il observa 600 Etoiles Zodiacales pendant les deux années 1760 & 1761. Il comptoit en donner le Catalogue dans le quatriéme Tome de ses Ephémérides qui doit bien-tôt paroître. Le Sçavant qu'il a chargé par Testament de la continuation de ses ouvrages, se propose de remplir ses vûes à cet égard.

Pendant son séjour au Cap, le public avoit presqu'épuisé les éditions de ses Leçons Elémentaires de Mathématique, d'Astronomie, de Méchanique

& d'Optique. Il revit ces ouvrages auxquels il fit des changemens & des augmentations, qui contribuerent à leur donner un nouveau degré de perfection. Il lut en 1760 plusieurs Mémoires, des observations sur la théorie de la Comete de 1759, sur les Elémens de la Comete d'Orion en 1760, & un autre Mémoire contenant des observations, & la théorie de la Comete de Lion en 1760. Il lut aussi un écrit sur la parallaxe du Soleil, par la comparaison des observations de Mars & de Vénus faites au Cap & en Europe.

Au mois de Juillet de la même année 1760, M. de la Caille avoit commencé un grand ouvrage auquel il travailloit encore lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il est mort. C'étoit un cours suivi d'observations de toutes les parties du Ciel, relativement les unes aux autres. Il devoit en résulter une vérification exacte de toutes les anciennes observations, & une certitude pour opé-

rer, très-utile aux Astronomes. Ses correspondances avec les premiers Astronomes de toutes les parties du monde (a), lui donnoient une grande facilité de conduire à sa perfection ce travail qui n'avoit encore été que mal-ébauché. La continuation de cette entreprise mériteroit d'occuper un Sçavant du premier ordre.

M. Bouguer avoit mis au jour en 1756 un bon Traité sur le Pilotage, en un volume in-4°. Une maladie mortelle attaqua ce Sçavant au moment qu'il devoit publier un Traité d'Optique. M. Bouguer pria M. de la Caille de revoir son Traité du Pilotage, & le chargea par Testament du soin de reviser & de mettre au jour le Traité d'Optique. M. de la Caille répondit à ces marques de confiance. Le Traité d'Optique de M. Bouguer parut en 1760. Quant au Traité du Pilotage, l'Abbé de la Caille jugea à propos de le refon-

(a) Voyez la douziéme note à la fin du Discours.

dre ; ce qu'il exécuta de maniere qu'en l'abrégeant, il l'augmenta. Il composa sous le titre d'abrégé un nouvel ouvrage in-8°. clair & précis, contenant presque le double des matieres de l'in-4°. qu'il avoit extrait. Ce Traité a paru en 1706, avec des Tables de Logarithmes, dont l'ordre & l'exactitude ne laissent rien à desirer.

Le soin de retoucher les ouvrages d'autrui, est ordinairement un sacrifice qui coûte beaucoup à l'amour-propre des Sçavans du premier ordre. Nés avec les talens d'un esprit créateur, ils dédaignent de reprendre les brisées des autres. Ils aiment mieux tenter des voies qui n'ont pas encore été frayées, afin de ne partager avec personne la gloire à laquelle ils aspirent. M. de la Caille n'a jamais eu ce foible : la vûe de l'utilité publique a toujours été le mobile qui l'a mis en action.

Outre l'art du Pilotage, il possédoit les parties principales de la Navigation.

Il avoit des connoiſſances profondes ſur les loix de la mer, ſur la manœuvre, & même ſur la conſtruction. Il devoit compoſer des Leçons élémentaires de Navigation, lorſque la mort l'a enlevé. Ces Elémens auroient paru ſous la même forme & dans le même ordre que ſes autres Leçons élémentaires.

Il devoit auſſi concourir à la compoſition d'un Traité hiſtorique ſur l'ancienne navigation des François. Les connoiſſances qu'il avoit acquiſes ſur ce ſujet, l'avoient convaincu qu'il devoit réſulter, dans les circonſtances préſentes, un très-grand avantage de la comparaiſon des anciennes pratiques avec celles de nos jours. Les eſpérances que notre Marine avoit fondées ſur ſes talens, ſont perdues ſans retour. Ce qui doit nous rendre encore plus ſenſibles les regrets de cette perte, c'eſt que ces divers projets auroient été exécutés promptement. Il avoit l'avantage de joindre la pratique à la théorie : ſes Voyages au

Cap & aux Isles lui avoient acquis une grande expérience.

Semblable à ces Astres qui paroissent plus grands sur leur déclin qu'au milieu de leur course, M. de la Caille commença de grandes entreprises la derniere année de sa vie. Il paya son tribut Académique de l'année 1761 par cinq Mémoires importans : le premier, contenant ses observations de l'année 1760 : le second, sur la parallaxe de la Lune : le troisiéme est une notice des Manuscrits du Landgrave Guillaume de Hesse. Le quatriéme contient ses observations du passage de Vénus sur le Soleil : le cinquiéme est un extrait des observations de M. de Chazelles, avec une notice des ouvrages de ce Sçavant, que l'Académie conserve dans son dépôt.

Il lut aussi dans une séance publique, un discours sur les progrès de l'Astronomie depuis trente ans. Ce discours est imprimé à la tête du quatriéme To-

me de ses Ephémérides qui va paroître.

Ses amis le sollicitoient depuis longtems de donner à la Littérature une Histoire complette de l'Astronomie, depuis son origine jusqu'à nos jours ; & il s'étoit constamment refusé à leurs instances. L'accueil que le public fit à son discours sur l'état moderne de l'Astronomie, l'obligea de céder. La mort qui prévient l'exécution des meilleurs projets, ou qui les étouffe en naissant, fit échouer l'entreprise. L'ouvrage auroit contenu des recherches curieuses & profondes sur les premiers commencemens de l'Astronomie, & des éclaircissemens judicieux de certaines fables de la Mythologie, qui sont les seuls monumens qu'on ait pour servir à l'Histoire de l'Astronomie, pendant les tems héroïques. L'Ecole Caldéenne eût paru avec la distinction qui lui est dûe. On eût trouvé dans l'Histoire de l'Ecole Egyptienne le dénouement d'un grand nombre de difficultés qui se rencon-

tent dans les ouvrages que Ptolomée a composés sur la science des Astres. L'Auteur eût suivi l'Astronomie chez les Grecs & chez les Romains des deux Empires ; chez les Arabes, & dans toutes les contrées où elle a été en honneur, en Italie, en Allemagne, en France, &c. Il avoit des notions intéressantes sur les personnes & sur les écrits d'un grand nombre d'Astronomes qu'on ne connoît point.

Comme il étoit familier avec ces matieres, au point de mettre la main dans le moment sur les Livres qui les contenoient, il n'a rien laissé par écrit; de sorte que le projet qu'il avoit formé est à pure perte.

Je ne citerai point d'autres ouvrages qu'il auroit indubitablement donnés, s'il eût vécu. Ce que je pourrois en dire, ne serviroit qu'à augmenter nos regrets, & la douleur que les Sçavans ont conçue de sa perte.

Il semble que la mort s'attache à en-

lever les grands hommes à la fleur de l'âge, comme pour se venger, en abrégeant leurs jours, du privilege qu'ils ont acquis, de vivre à jamais dans l'estime de la postérité. M. de la Caille achevoit sa 49e année, lorsque son tempérament céda aux accès d'une maladie violente.

A la fin du mois de Février 1762, il ressentit les symptômes de la maladie qu'il avoit essuyée au Cap à la fin du mois de Février 1752 ; une courbature, une plénitude, un rhumatisme dans les reins, un saignement de nez, & des marques d'indigestion. Il continua ses exercices ordinaires jusqu'au neuviéme jour du mois de Mars. Une premiere saignée du pied fit déclarer une fluxion de poitrine, accompagnée d'un étouffement & d'un point de côté. Il ne put se dissimuler le danger de sa situation, & se disposa à faire une fin Chrétienne. Epuisé par des saignées révulsives, tant du bras que du pied, il reconnut ; mais

trop tard, le genre de ſa maladie. Hélas ! diſoit-il, ſi l'on me traitoit comme au Cap, j'aurois eſpérance d'en revenir.

Il vit la mort doubler le pas ſans s'effrayer. Il s'y diſpoſa en Chrétien, & donna à ces cœurs endurcis par les maximes d'une incrédulité aveugle, l'exemple d'une réſignation ſincere aux ordres du Créateur. On lui adminiſtra le Sacrement de Pénitence. Il fit ſon Teſtament : il demanda le Viatique ; mais comme on avoit des eſpérances de guériſon, l'on crut devoir différer : le danger n'étoit plus que dans l'épuiſement.

La nuit du 19 au 20 Mars, il eut l'accès de fiévre périodique, un peu plus fort que les précédens. Les Médecins, après une combinaiſon ſcrupuleuſe des régles de leur art, crurent qu'une nouvelle ſaignée du pied couperoit racine au mal. On la lui fit le 20 Mars à ſix heures du matin. Il tomba dans un

assoupissement de vingt-quatre heures, & mourut le 21, au même âge que son pere, & dans le mois de sa naissance : triste anniversaire qui fut célébré par les larmes de ses amis.

L'évacuation qui avoit terminé sa maladie au Cap, dix ans auparavant, se déclara une demi-heure après sa mort ; mais ses yeux étoient fermés à la lumiere ; les effets de l'art avoient été plus prompts que ceux de la nature.

Enséveli dans un sommeil qui ne finira point, nos regrets ne peuvent le rappeller à la vie : cependant, comment ne pas regretter une tête si précieuse ? Les Sciences & la vertu, l'honneur & la bonne-foi, la modestie & la candeur, trouveront-elles encore des mortels qui lui ressemblent ?

Que lui sert-il d'avoir mesuré la terre & les eaux, d'avoir compris dans des calculs infinis l'immense étendue de l'Univers ? d'avoir tracé la route des Etoiles ? & d'avoir pris l'essor jusqu'aux

Cieux, pour y établir de nouvelles puissances, lui que la mort devoit couvrir de ses ombres ? Les écueils, les naufrages, & tous les dangers des mers l'avoient respecté, & une mort précipitée l'enleve dans le sein du repos, & dans la force de l'âge.

Laborieux par habitude & par goût, M. de la Caille comptoit perdus les momens qu'il n'employoit pas au service du public ou des particuliers. L'intérêt n'a jamais eu de part à ses actions. Il a conservé pendant toute sa vie, une insensibilité constante aux attraits de la fortune. Simple par caractere, il a été modeste par réflexion : obligeant envers tous ; zélé pour ceux avec lesquels il étoit uni par les liens de la probité ou de l'amitié.

Le travail a été son élément. Ses fatigues de la Méridienne & son Voyage au Cap lui avoient formé un tempérament robuste, à l'épreuve de toutes sortes d'infirmités, à l'exception d'une

pituite qui l'incommodoit pendant les hyvers. On le voyoit levé à cinq heures du matin, travailler jusqu'à midi sans relâche, dîner en lisant, sortir une heure, reprendre son travail jusqu'à huit heures du soir, souper en lisant ses Lettres, & monter à son Observatoire, où il passoit une partie de la nuit. Il nommoit *jours de repos*, le tems qu'il employoit ainsi, par opposition à celui qu'il passoit en visites actives & passives, même pour ses propres affaires.

Il soutenoit ce train de vie par une sobriété sans exemple. Il prenoit ses repas par habitude & par raison, jamais par besoin. Cependant il ne regrettoit pas les momens qu'il passoit à table avec ses amis, dans une joye honnête.

Une fois absorbé dans ses calculs, on le voyoit plus difficilement que Mercure ou Vénus, lorsque ces Planetes se rencontrent dans le disque du Soleil. Livré à son objet, il regardoit d'un mauvais œil tout ce qui pouvoit le dé-

tourner. Trois choses lui causoient de l'humeur ; les louanges, les propos inutiles, & la présence de gens qu'il soupçonnoit d'avoir manqué à la probité & à l'honneur. Hors ces rencontres, on lui trouvoit toutes les qualités d'un homme aimable & amusant dans la société.

Que le public est injuste dans ses procédés ! Il mesure l'estime qu'il accorde aux Sçavans sur l'importance & sur l'assiduité de leurs travaux, & il prend plaisir à leur faire perdre dans des entretiens inutiles un tems précieux, que l'on consacre à son utilité ou à son agrément. M. de la Caille essuyoit un grand nombre de visites importunes, jusqu'à être quelquefois excédé. Le desir de s'y soustraire, l'avoit déterminé, comme on l'a déja dit, à se retirer en Provence, après son retour du Cap. Le Roi lui ayant accordé un appartement au Château de Vincennes, trois mois avant sa mort, il avoit résolu de s'y fixer, afin d'avoir

une entiere liberté de se livrer au travail.

Il comparoit l'accueil d'un public importun à l'affection de ces animaux qui étouffent leurs petits à force de caresses. L'ambition de l'homme, disoit-il, a trois objets principaux : l'autorité, la fortune & la réputation. Il est bon d'user de ces trois choses; les porter chacune à son comble, c'est un fardeau, & souvent un fléau.

Il avoit une aversion décidée pour les louanges. Horace disoit d'Auguste, que si on le flattoit, *il regimboit* (a). M. de la Caille ne vouloit point qu'on le flattât en aucune façon. Il ne goûtoit pas dans la vie de plaisir plus vif que celui de connoître qu'il avoit rendu service : il ne vouloit aucune espece de remercimens ; mais il étoit flatté d'apprendre par des voyes indirectes, qu'on avoit été sensible à ses soins.

(a) *Cui malè si palpêre, recalcitrat undique tutus*, Hor. Satyr. Lib. 2, Sat. I. vers. 20.

Ses ſentimens touchant la fortune ſont ſinguliers. Il la fuyoit. On lui dit un jour qu'il mourroit avec 20000 livres de rente : Bon pour mourir, repliqua-t'il, car pour vivre cela m'embarraſſeroit très-fort.

On s'employa, à ſon retour du Cap, à lui obtenir un Bénéfice ou une Penſion de la Cour ; il ſe refuſa à toute eſpece de démarches. Une perſonne en crédit fit à ce ſujet des avances auxquelles la bienſéance l'eût obligé lui-même ; on ne put jamais le déterminer à y répondre. Le Prélat, dépoſitaire de la Feuille, qui deſiroit le récompenſer, mourut dans ces entrefaites.

Il poſſédoit à Anet un Prieuré ſimple, & il le réſigna.

Feu M. le Cardinal de la Rochefoucault lui fit des propoſitions avantageuſes, auxquelles il ſe prêta comme malgré lui. Le Prélat ne vécut pas aſſez long-tems pour effectuer ſes deſſeins.

Son pere avoit laiſſé des dettes. Ces

dettes ne le regardoient en aucune ſorte, parce qu'il n'avoit pas profité de ſa ſucceſſion : cependant il les acquitta ſcrupuleuſement avant ſon départ pour le Cap. Il ne parut chez aucun Miniſtre, & ne demanda rien pour ſa dépenſe, & celle d'un ouvrier pendant trois ans. Il fut dans ſon pays vendre ce qui lui reſtoit de bien pour ſervir aux frais de ſon voyage. Il fallut que le Miniſtre le mandât quelques jours avant ſon départ, & qu'il le forçât de recevoir 200 Louis pour ſubvenir aux frais de ſa route.

L'Abbé de la Caille employa ſur le champ cette ſomme à l'acquiſition d'un magnifique quart de cercle dont il avoit conduit le travail. Ce quart de cercle, avec quelques autres inſtrumens, avoit été commandé par le Préſident de l'Académie de Pétersbourg, dont le décès avoit réduit l'Artiſte à la néceſſité de garder l'inſtrument. Notre Sçavant le paya comptant, & déclara par un écrit

ſigné de ſa main, qu'il appartenoit à l'Académie.

A la vente des Livres d'un Sçavant qui avoit été ſon intime ami, il ſignala ſon déſintéreſſement & ſa probité par un trait de générosité, qui eſt peut-être ſans exemple. On expoſa un volume mal-conditionné, mais d'une grande rareté. Il en connoiſſoit le prix. Ce Livre alloit être adjugé pour une livre; il y mit un ſol d'enchere, & l'eut pour vingt-un ſols. Il défendit à l'Huiſſier d'écrire l'adjudication, lui ordonna de garder le Livre, & de l'expoſer en vente une ſeconde fois à la ſéance prochaine. Il raſſembla des connoiſſeurs du jour au lendemain, & le Livre de 21 ſols fut vendu 300 livres.

Il a fait imprimer à ſes frais tous ſes Traités élémentaires, afin de les vendre à ceux qui prenoient ſes leçons, la moitié du prix coûtant. L'excellent ouvrage qui a pour titre, *Aſtronomiæ fundamenta*, lui a coûté 1100 livres de

frais. Ses Tables Solaires, & le Catalogue des Etoiles du Cap, ont été exécutés de même, & tirés à 120 Exemplaires ſeulement, pour être diſtribués aux grandes Bibliotheques, & aux principaux Aſtronomes de l'Europe. Ce commerce l'auroit ruiné indubitablement, ſans les ſoins & le déſintéreſſement de l'Imprimeur ſon ami, qui ne s'eſt jamais permis aucun gain ſur ſes ouvrages.

Nous ne pouvons diſconvenir que ce portrait d'un Sçavant déſintéreſſé ne ſoit un peu chargé. Il eſt beau de manquer par un excès de vertu. On doit comparer la nobleſſe de ſentimens dont M. de la Caille faiſoit profeſſion, aux actions héroïques de ces preux Chevaliers, dont la bravoure tenoit un peu de la témerité. On ne peut refuſer toute ſon admiration à leurs faits d'armes, & à leur intrépidité. Voici le portrait de notre Académicien en racourci.

Sous les dehors d'une complexion robuſte, exiſtoit une belle ame, & un

esprit délicat, orné de connoissances sublimes. Pénétrant par la pensée, l'Abbé de la Caille étoit solide dans ses jugemens. Il fixoit la vérité d'un premier coup d'œil, la dégageoit des nuages de l'erreur, la rendoit palpable dans ses discours & dans ses écrits, avec un choix d'expressions, qui sous peu de mots, renfermoient un grand sens. La bienfaisance & le désintéressement se disputoient l'empire de son cœur. Un long commerce avec toutes les Nations du monde, avec toutes les conditions & tous les états, lui avoit acquis une connoissance approfondie des ressorts du cœur humain. Il respectoit l'honneur & la probité par-tout où il les trouvoit, & découvroit à coup sûr où elles n'étoient pas.

Sçavant dans presque tous les genres, excellent dans plusieurs, unique dans sa partie, il se dissimuloit l'étendue de ses connoissances. L'érudition couloit de sa bouche sans qu'il s'en apperçût. Il

ignoroit tout, à l'entendre. Pour tirer de lui ce qu'on desiroit, il falloit bien se garder de l'aborder de front; l'on n'obtenoit rien. En le prenant en flanc, on faisoit couler de sa bouche une source de science intarissable.

Sa modestie n'étoit pas une de ces ruses que les hommes ordinaires employent, afin d'exciter les sentimens de ceux dont ils briguent l'estime ou la protection. Il eût desiré pouvoir arrêter sa réputation, à mesure qu'elle prenoit des accroissemens : content d'instruire sans se montrer, il ne se trouvoit jamais mieux placé qu'au niveau du reste des hommes.

Sobre par tempérament, simple par caractere, il a vêcu sans ambition & sans fortune, en Philosophe Chrétien, plus intérieur qu'affectueux : profond sans obscurité, sçavant sans orgueil. Sa mort a causé un regret général, fondé sur l'assemblage de ses connoissances & de ses vertus.

Fin du Discours.

REMARQUES
SUR
LE DISCOURS.

Page 19. La Base de M. Picard fut trouvée défectueuse d'une toise sur mille. Cette correction ne fut pas d'abord adoptée par tous les Astronomes ; mais l'Académie ayant nommé huit Commissaires pour examiner de nouveau cette matiere, on mesura deux fois la même base, & l'on trouva le même résultat que M. de la Caille : preuve bien authentique de son exactitude & de son habileté.

Page 23. Son Observatioire au Collége Mazarin étoit le plus solide & le plus commode qu'il y eût dans Paris ; il y avoit fait construire un toît tournant pour observer les hauteurs correspondantes des Etoiles, opération longue & difficile que personne avant lui n'avoit employée aussi souvent & avec tant de succès ; il y avoit établi sur un bloc de

pierre un inſtrument des paſſages, auquel il ne manquoit pas une ſeconde ſur les 90 degrés de ſa hauteur, pour être exactement dans le Méridien; un des maſſifs de l'Egliſe du Collége Mazarin qui monte de fond en comble, & ſur lequel ſes inſtrumens étoient aſſis, leur procuroit une immobilité dont on ne peut ſe paſſer pour faire de bonnes obſervations.

Page 26. Un Aſtronome de l'Académie (*a*) a entrepris de remplir l'objet que M. de la Caille s'étoit propoſé, dans un grand ouvrage d'Aſtronomie qui eſt actuellement ſous preſſe, où l'on trouvera la figure, la conſtruction & l'uſage des plus grands & des meilleurs inſtrumens d'Aſtronomie, la maniere de s'en ſervir dans l'obſervation, de les vérifier, & d'en tirer des conſéquences pour le progrès de cette ſcience.

Page 43. La deſcription des Etoiles fixes, & le Catalogue général qu'il vouloit en dreſſer, eſt le fondement eſſentiel & néceſſaire de toute l'Aſtronomie. M. de la Caille a rempli ce projet dans toute ſon étendue pour l'hémiſphere

(*a*) M. de la Lande.

auſtral;

auſtral ; on imprime actuellement le Recueil des principales obſervations qu'il en a faites, avec le Catalogue de près de 2000 Etoiles, les plus remarquables entre plus de dix mille qu'il obſerva au Cap de Bonne-Eſpérance.

Page 48. Les obſervations ſur la parallaxe de la Lune furent faites à Berlin dans le même tems par M. de la Lande, qui alla par ordre du Miniſtere, & par l'avis de l'Académie, pour y travailler ſur le même plan : le réſultat de ce travail ſe trouve dans les Mémoires de l'Académie pour 1751, 1752, 1755 & 1761.

Page 53. On aura peine à croire qu'un jeune Chien ait été pour notre Sçavant un délaſſement pendant les nuits pénibles qu'il paſſoit dans la contrainte. M. de la Caille trouva dans une rue de l'Orient, un Chien nouveau né, aveugle encore, qu'on avoit jetté au coin d'une borne. Il le prit pour s'en amuſer dans ſa traverſe. Il le dreſſa de maniere, que ce jeune animal diſſipoit ſon ennui, & ſembloit le ſoulager de ſes fatigues, dans ſes momens de ſolitude, qui ſont le fléau des perſonnes expatriées. Il le nomma *Grisgris*, de la couleur de ſon poil.

Il l'accoutuma tellement aux coups & aux niches, que cet animal, après un long repos, cherchoit à être frappé ; c'étoit la façon de le flatter. Sur quoi quelques personnes ont souvent remarqué en plaisantant, que le Chien enchérissoit sur son Maître, qui fuyoit les applaudissemens & les caresses : Grisgris alloit au-devant des coups.

Débarqué à Rio-Janéïro, l'animal, âgé pour lors de deux mois & demi, présenta à tout l'équipage un spectacle amusant. Les maisons & tous les objets lui paroissoient des monstres, après lesquels il aboyoit : il trébuchoit & tomboit, parce qu'ayant été embarqué aveugle & sans force, il avoit été élevé dans un Vaisseau. Il n'avoit que le pied marin, & n'avoit jamais vu la terre.

Arrivé au Cap, il fit preuve d'une complaisance singuliere qui le faisoit aller au-devant de tout ce qui pouvoit amuser son Maître, & cette complaisance étoit jointe à la fidélité du plus parfait des Chiens. On le tenoit renfermé pendant le jour ; son Maître le laissoit rarement sortir, sur-tout lorsque ses affaires l'appelloient loin de la ville du Cap, à cause de la morsure des

Serpens des ſables, qui eſt mortelle aux chiens comme aux hommes.

La nuit étoit pour *Grisgris* un tems de récréation & de travail. Son Maître n'en paſſoit aucune ſans l'avoir à ſes côtés, parce que dans les intervalles de ſes obſervations, il s'en amuſoit au point, qu'un moment paſſé avec ſon Chien, lui faiſoit oublier les peines d'une attitude des plus fatigantes, à laquelle il étoit aſtreint pour obſerver au Zénith.

Qu'on juge, par ces traits, ſi notre *Grisgris* n'a pas acquis au Cap, une préférence bien décidée ſur le Chien *Syrius*, & s'il ne mériteroit pas bien mieux que ce dernier, de donner ſon nom à quelque Conſtellation, ou au moins à quelque Etoile remarquable de l'hémiſphere auſtral.

Page 62. Le travail de M. l'Abbé de la Caille ſur la figure de la terre, c'eſt-à-dire, la meſure du degré qu'il fit au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans autre ſecours que celui des Négres, eſt une des choſes incroyables de cet habile Aſtronome ; on y voit une diſtance de 69669 toiſes, c'eſt-à-dire, de près de 35 lieues, meſurée géométriquement,

& avec le dernier ſcrupule, depuis Klipfonteyn juſqu'au Cap, en ligne droite au travers des montagnes ; une baſe de 6467 toiſes, meſurée immédiatement deux fois avec les toiſes, ſans qu'il y eût un pied de différence entre les deux meſures, & révérifiée encore une troiſiéme fois au cordeau (Mém. Ac. 1751, page 436) : tout cela dans un déſert inhabité & brûlant. On y voit un Obſervateur obligé de ſe faire ſaigner plus d'une fois pour prévenir l'inflammation, paſſant les jours au Soleil, & ſouvent les nuits à la pluye. L'humanité frémit d'une ſituation pareille : les hommes les plus laborieux admirent cette conſtance, & les Aſtronomes les plus exercés s'étonnent de voir tant de choſes exécutées en ſi peu de tems par un ſeul homme, & avec une ſi grande préciſion. Les obſervations aſtronomiques furent faites ſur ſeize Etoiles différentes, & la plus grande erreur de toutes ces comparaiſons n'alloit qu'à quatre ſecondes. Les quatre triangles qu'il forma eurent tous leurs angles meſurés, quoiqu'il y eût des côtés de 41 mille toiſes, c'eſt-à-dire, quoiqu'il fût à vingt lieues des ſignaux qu'il obſer-

voit. Enfin il acheva dans l'eſpace de quelques mois un ouvrage preſque auſſi conſidérable que celui que pluſieurs Académiciens enſemble n'ont pû faire au Pérou que dans l'eſpace de pluſieurs années, & il trouva que le degré de la terre etoit de 57037 toiſes vers 33 degrés un tiers de latitude auſtrale.

Pag. 65. La méthode qu'il a trouvée pour calculer les longitudes en mer, lorſqu'on a obſervé la diſtance de la Lune à une Etoile, eſt ſi abrégée & ſi commode, qu'un Pilote peut par ſon moyen faire en demi-heure avec la Régle & le Compas, ſans ſçavoir même la Régle de Trois, ce qu'un Calculateur auroit peine à faire en cinq heures de tems avec des Tables de logarithmes & des Régles de trigonométrie ſphérique. Elle a été jugée par l'Académie ſi intéreſſante pour la navigation, qu'elle a été réimprimée quatre fois; ſçavoir dans la connoiſſance des tems de 1761, dans celle de 1762, dans l'expoſition du calcul aſtronomique par M. de la Lande, & dans les élémens de navigation de M. Bouguer, dont M. de la Caille fit faire à Paris une nouvelle édition.

Pag. 71. Le Mémoire que M. de la

Caille donna dans un volume des Mémoires de l'Académie de Berlin ſur la préciſion des meſures du degré de la terre faites entre Paris & Amiens, fut fait à l'occaſion d'un écrit de M. Euler, qui avoit été imprimé, dans lequel on voyoit que cet illuſtre Géomètre doutoit de l'exactitude du degré qui réſultoit du Livre de la Méridienne vérifiée. M. de la Caille avoit vû ſans la plus légere inquiétude attaquer & déprécier ſon travail dans des ouvrages imprimés à Paris. Les diviſions & la haine qui les avoient enfantés, lui faiſoient excuſer ces injuſtices, & ſon ame douce & tranquille ne lui permettoit pas même de les repouſſer par écrit; mais voyant que ces doutes avoient percé juſques dans les Académies étrangeres, & qu'on ne ſçavoit encore à quoi s'en tenir ſur une queſtion qui cependant étoit véritablement décidée depuis plus de quinze ans, il envoya à Berlin le Mémoire dont il s'agit; il y démontre qu'il faudroit être ſtupide ou ignorant, mal-adroit ou imbécille pour avoir commis dans cette meſure du degré de Paris, l'erreur qu'on avoit oſé y ſoupçonner, & certainement perſonne n'a douté depuis cet

écrit de l'exactitude de cette opération, & de l'erreur qu'il avoit démontrée dans celle de M. Picard.

Pag. 73. Les Tables du Soleil données par M. de la Caille en 1758, sont les premieres qu'on eût calculées en décimales de secondes, où l'on eût employé les inégalités causées par l'attraction de Vénus, de Jupiter & de la Lune sur le mouvement de la terre; où l'on eût donné les grandes équations de dix en dix minutes de degré; enfin les premieres dont on ait donné la justification par près de 150 observations faites avec le plus grand soin, & comparées avec les Tables. On verra dans l'Histoire de l'Académie pour 1758, ce qu'il faut penser d'un travail aussi neuf & aussi prodigieux. Ces Tables dont il n'avoit fait imprimer qu'un très-petit nombre d'exemplaires pour ses amis & à ses frais, ont été réimprimées dans l'*Exposition du Calcul Astronomique*, dont nous avons déja parlé.

Pag. 76. M. l'Abbé de la Caille entretenoit des correspondances habituelles dans presque toutes les parties du monde. Nous ne les avons pas toutes présentes à l'esprit. Il nous suffit de

nommer MM. Morthon, Bevis & Bradley de Londres, M. Zanotti de Boulogne en Italie, le P. Boſcowitch de Rome, M. Wargentin de Stoékolm, M. Ferner d'Upſal, le P. Carcani de Naples, M. Mayer de Gottingen, le Pere Hell à Vienne, le Pere Ximenès à Florence, le Pere Pezenas à Marſeille, le P. Beraud à Lyon, pour ſe former une idée du mérite des Sçavans avec leſquels il étoit en relation. Son ſéjour du Cap lui avoit procuré pluſieurs connoiſſances aux Indes. Il étoit en commerce de Lettres avec les perſonnes les plus diſtinguées de la Ville du Cap, qui lui avoient voué un attachement ſans réſerve. Il pouvoit diſpoſer de leurs ſervices pour toutes les contrées où abordent les Vaiſſeaux qui doublent le Cap.

Il avoit pour Correſpondant à la Chine, le P. Benoît ſon éleve, réſident à Pekin dans le Palais de l'Empereur. M. de la Caille, après lui avoir donné pendant ſix mois entiers, des leçons d'Aſtronomie pratique, lui avoit conſacré un grand nombre de nuits pour le perfectionner. L'hiſtoire de ce Pere ſeroit curieuſe à raconter, ſi elle n'étoit

pas ici un hors d'œuvre. Nous nous permettons seulement de remarquer, qu'étant parti pour Pekin en qualité d'Astronome, le présent qu'il fit à l'Empereur, d'une Estampe qui représentoit des eaux jaillissantes, fut la cause d'une captivité rigoureuse, à laquelle il est encore assujetti.

L'Empereur demanda au Pere l'explication des Figures. L'explication lui parut un prodige, dont l'exécution devoit surpasser toutes les ressources de l'art humain. Informé que le P. Benoît avoit assez de talent pour exécuter ce qu'il avoit expliqué, il le chargea du soin d'orner ses Jardins de jets d'eau & de cascades. L'exécution du premier jet d'eau inspira à l'Empereur une espece d'enthousiasme : il fit garder le Pere, & l'obligea de changer son état d'Astronome en celui de Fontenier.

Le Pere Benoît, qui n'avoit rien plus à cœur que de concourir aux progrès de la science du Ciel, & d'être utile au Maître de qui il tenoit ses connoissances astronomiques, procura à M. de la Caille la connoissance du Pere Gaubil, célébre Astronome établi à la Chine. Le Pere Gaubil envoyoit tous les ans à

M. de la Caille le détail de ſes obſervations.

Pag 79. Les obſervations du fameux Landgrave Guillaume étoient encore conſervées en manuſcrit à Caſſel. M. de la Caille, qui n'employoit jamais le crédit de perſonne pour les affaires qui l'intéreſſoient le plus, en eut aſſez pour mettre dans ſes intérêts M. le Duc de Broglie, qui commandoit l'armée Françoiſe à Caſſel. On fit copier toutes les obſervations qui étoient dans les Archives; on les envoya à M. de la Caille, qui les dépoſa dans la Bibliotheque de l'Académie des Sciences, où elles ſont actuellement.

Pag. 86. L'adreſſe de M. de la Caille étoit auſſi ſinguliere que ſa force & ſon ardeur dans les obſervations; il s'étoit fait une habitude incroyable de s'éveiller toujours à point nommé à toute heure de la nuit quand il avoit quelque obſervation à faire; il s'étoit accoutumé à regarder alternativement de l'œil droit & de l'œil gauche; l'un ſervoit dans la lumiere, & l'autre dans l'obſcurité; ce qui le diſpenſoit d'éclairer les fils de la Lunette, & lui faiſoit obſerver avec facilité les plus petites

Etoiles. L'Obſervatoire dans lequel il a fait pendant vingt ans un ſi grand nombre d'obſervations précieuſes, eſt devenu l'Obſervatoire le plus célébre de l'Europe. Ceux d'Uranibourg, de Caſſel, de Greenwich, de Boulogne, de Copenhague, de Berlin, ne produiſirent jamais une moiſſon ſi abondante & ſi belle de travaux aſtronomiques; le Collége Mazarin, dans l'Hiſtoire de l'Aſtronomie, aura la gloire de lui avoir ſervi d'aſyle pendant vingt ans, & d'avoir été, comme autrefois le Portique d'Aléxandrie, conſacré par les ouvrages les plus fameux. La mort de M. l'Abbé de la Caille a été ſuivie de circonſtances qui ont occaſionné la dégradation totale de cet Obſervatoire.

Pag. 90. La préciſion de ſes inſtrumens d'Aſtronomie étoit une choſe auſſi ſinguliere que le reſte de ſes travaux; il faiſoit faire ſes inſtrumens ſous ſes yeux, il en vérifioit tous les points par les opérations les plus pénibles, il les connoiſſoit juſques dans les moindres parties; mais auſſi perſonne n'en approchoit. Il vouloit être en état d'en répondre, & il faiſoit faire des inſtrumens de moindre conſéquence pour les per-

ſonnes qu'il avoit la complaiſance d'inſtruire & de diriger dans cette carriere. Un des plus diſtingués de ſes éleves, eſt M. Bailli, qui a donné un éloge hiſtorique de M. de la Caille dans *l'Année Littéraire* de M. Fréron, & qui s'occupe actuellement à rédiger les obſervations des Etoiles Zodiacales que notre illuſtre Abbé avoit laiſſées imparfaites.

Fin des Remarques.

Fautes à corriger dans le Diſcours.

Page 33, *ligne premiere.* Il a marqué l'heure & le méridien de chacune par le méridien de Paris, *liſez* il a marqué l'heure du milieu de chacune pour le méridien de Paris.

JOURNAL
HISTORIQUE

Du Voyage de M. l'Abbé DE LA CAILLE *au Cap de Bonne-Espérance, écrit par lui-même, accompagné de notes & d'additions.*

JOURNAL
HISTORIQUE

De mon Voyage au Cap de Bonne-Eſpérance, avec les remarques & les réflexions que j'ai faites dans l'occaſion.

1750, 21 OCTOBRE.

JE ſuis parti de Paris le 21 Octobre 1750, à ſept heures du ſoir; je ſuis arrivé à l'Orient le premier Novembre au ſoir. Je me ſuis embarqué ſur le Vaiſſeau le Glorieux, commandé par M. Daprès. Nous partîmes du Port de l'Orient le 21 Novembre, à ſept heures & demie du

matin. Le mal de mer me prend à dix heures, & me dure pendant trois ſemaines.

27 NOVEMBRE.

Le 27 vent contraire.

« Il eſt à remarquer que depuis le jour de ſon départ juſqu'au jour de ſon arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance, M. l'Abbé de la Caille a obſervé jour par jour les latitudes & longitudes en mer, & les a inſérées dans ſon Journal. Nous avons crû devoir en ſupprimer ici le détail, parce qu'elles ſe retrouvent ailleurs. Nous rapporterons jour par jour les autres faits. Il a obſervé les mêmes latitudes & longitudes depuis ſon départ du Cap juſqu'à ſon retour à l'Orient. »

2 DÉCEMBRE.

Pendant la nuit du 1 au 2,

nous reſtons à la cape, (*a*) de peur de tomber ſur le Porto-Santo.

« Porto-Santo eſt une Iſle » d'Afrique dans l'Océan occi- » dental. Cette Iſle eſt à trois » lieues de Madere, & en a huit » ou neuf de circuit. On n'y trou- » ve que quelques Bourgs & quel- » ques Villages qui relevent de » la Couronne de Portugal. Elle » fut découverte l'an 1418, par » Jean Gonzalve Zarlo, & par » Jean Triſtan Vaz, Portugais. »

4.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous avons remis à la cape, de peur de tomber ſur les Salvages.

« Les Salvages ſont deux pe- » tites Iſles, dont l'une étoit an-

(*a*) *Mettre à la cape*, c'eſt réduire le Vaiſſeau à ſes baſſes voiles, & plier toutes les autres. On met quelquefois à la cape avec la grande voile ſeule, ou avec le timon ſeul.

» ciennement appellée *Heras*,
» & l'autre *Antolola*. Elles sont
» entre l'Isle de Madere & les
» Canaries. Elles n'ont point
» d'habitans ; mais elles nourrif-
» sent une si grande quantité de
» ces petits oiseaux, qu'on nom-
» me Serins ou Canaries, que
» ceux qui vont y en prendre,
» peuvent à peine marcher sans
» écraser quelques-uns de leurs
» œufs. *Salvages* se dit pour Sau-
» vages. »

Pendant une partie de la nuit du 4 au 5, nous restons encore à la cape, de crainte des Isles Canaries. Nous n'en avons vû aucune, & la longitude estimée paroît trop petite, en sorte qu'il faut que nous ayons passé à l'Ouest.

12.

Nous allons à l'Ouest pour reconnoître Saint Yago.

« Saint Yago, ou Saint Jac-

» ques, eſt l'Iſle principale & la » plus habitée de toutes celles du » Cap-Verd, quoiqu'elle ſoit » montueuſe & ſtérile en divers » endroits. A l'Orient de cette » Iſle, dont le Gouverneur eſt le » chef de toutes les autres, il y a » un bon Port où les Vaiſſeaux » ont accoutumé de relâcher » pour prendre de l'eau & des » rafraîchiſſemens, ſur-tout les » François, Anglois & Hollan-» dois: les Anglois pour la Gui-» née, les Hollandois pour Suri-» nam, & les Portugais pour le » Bréſil, ce qui ſe fait d'ordinaire » au mois de Septembre; mais il » y en a peu qui paſſent par-là » en revenant en Europe. Quand » il y a des Vaiſſeaux au Port, » les gens de la campagne appor-» tent leurs Marchandiſes pour » les vendre aux Matelots & aux » Paſſagers. Ces Marchandiſes » ſont des Cochons, des Ché-

» vres, de jeunes Taureaux ;
» de la Volaille, des œufs, des
» Plantains & des Noix de Ca-
» cao qu'ils troquent pour des
» chemiſes, des caleçons, des
» mouchoirs, des chapeaux, des
» chemiſettes, des hauts-de-
» chauſſes, & autres habillemens
» de toile, principalement de fil,
» car la laine y eſt fort peu eſti-
» mée. Les habitans de Saint Ya-
» go ſont de grands larrons, &
» s'ils trouvent l'occaſion de met-
» tre la main ſur quelque choſe,
» ils s'en ſaiſiſſent & prennent la
» fuite. Il y a deux grandes Vil-
» les dans cette Iſle, quelques pe-
» tits Villages, & grand nombre
» d'habitans, & il s'y fait quan-
» tité de vins de la qualité de ce-
» lui de l'Iſle Saint Nicolas. »

13.

Pendant la nuit le tems fut aſſez beau ; nous nous diſposâ-

mes à obſerver l'Eclipſe de Lune. M. Daprès obſerva avec ſon Quartier Anglois les diſtances de l'horiſon de la mer à Syrius aux momens marqués à ma montre à ſecondes.

1751, 5 JANVIER.

Les calmes nous quittent enfin, le vent fraîchit un peu à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt.

6.

Nous paſſons la Ligne ſur les huit heures du matin.

« Suivent diverſes obſervations » aſtronomiques des longitudes, » &c. ſur l'inclinaiſon de l'Aiguil- » le aimantée, inſérée dans les » Mémoires de l'Académie 1754, » page 97.) »

Il paroît par ces longitudes & par celles de Rio-Janéiro, que nous nous eſtimions moins à l'Oueſt que nous n'étions réellement. De même étant vers les

Isles du Cap-Verd, nous nous estimions beaucoup moins à l'Ouest que nous n'étions. Il faut que nous ayons été portés à l'Ouest plus de six degrés au-delà de notre estime.

« Le Cap-Verd est situé vers » le 14e degré 43 minut. latitud. » Nord, longitude 1 degré 30 » minutes environ. Ce Cap fut » ainsi nommé par les Portugais, » parce qu'ils y trouverent de la » verdure. »

23.

Nous avons vûe des deux montagnes qui forment l'Isle qui est à la pointe du Cap-Friou, à sept heures du matin. Nous étions Nord & Sud de la pointe la plus avancée de cette Isle, à une heure & demie. Le soir on commence à courir bord sur bord pour attendre à entrer demain. Mais le vent violent de la nuit, & la dif-

tance du Cap-Friou à Rio-Janéiro, qui nous est inconnue, font qu'au matin nous nous trouvons fort éloignés de l'entrée de Rio-Janéiro.

24.

Calme après-midi. A la faveur de la *brise de mer* (a), nous nous rapprochons de Rio-Janéiro. Nous mouillons le soir à une lieue & demie.

25.

Le 25 à quatre heures du soir, nous entrons dans la baye, & nous mouillons près de l'Isle des Couleuvres. Mais il ne nous est pas possible de mettre pied à terre qu'après que toutes les formalités ont été observées. Les Por-

(a) *Brise de mer*, petits vents alisés qui viennent de terre sur le soir, & qui ne sont guéres sensibles qu'aux Bâtimens qui rangent la côte.

tugais ſont extrêmement attentifs à fermer aux étrangers tout commerce au Bréſil. Auſſi dès le moment de notre entrée dans la baye, un Capitaine, un Sergent & huit Soldats de la garniſon, vinrent à bord de notre Vaiſſeau, & ils ne le quitterent qu'après que nous fûmes ſortis de la baye. Outre cela nous étions gardés par trois eſcouades diſperſées dans des Canots qui entouroient le Vaiſſeau.

26.

Le 26 les Officiers de Juſtice vinrent de la part du Gouverneur nous demander ce que nous venions faire : ils nous déclarerent que le Vaiſſeau ſeroit confiſqué, au cas que nos raiſons ne fuſſent pas valables. Nous dîmes que nous venions pour faire caréner un petit Bâtiment qui étoit ſous notre convoi, & qui n'avoit pu entrer avec nous.

27.

M. Loidor, qui eſt comme le Fiſcal ou le Procureur du Roi de la Ville, vint examiner nos raiſons; il étoit accompagné d'un Médecin pour viſiter les malades.

Enfin le 28 M. le Général permit aux Officiers & aux Paſſagers de deſcendre à terre; mais nous ne pûmes rien emporter du Vaiſſeau qu'avec des billets par écrit pour chaque choſe dont nous avions beſoin; & l'on empêchoit abſolument toutes ſortes de perſonnes d'approcher de notre Vaiſſeau. Heureuſement pour nous, M. Godin ſe trouva à Rio-Janéiro; il nous fut d'un grand ſecours auprès du Gouverneur; il nous venoit voir, & reſtoit avec nous preſque tout le jour, & il obtenoit les permiſſions & billets dont nous avions beſoin.

Le premier Février 1751, nous transportâmes à terre nos instrumens. Nous fûmes nous loger dans la rue du Rozaire, qui va de l'ancienne Cathédrale, présentement l'Eglise des Noirs, jusqu'à la mer; nous étions vers le milieu de la rue.

DESCRIPTION
DE RIO-JANÉIRO.

RIO-JANÉIRO est une Ville à présent fort considérable. Le nombre de ses habitans, y compris les Négres, est d'environ cinquante mille. Les ruës y sont assez belles, presque toutes tirées au cordeau, la plûpart des maisons assez bien bâties, avec de la pierre de taille & de la brique. Les portes & les fenêtres sont couvertes de jalousies. Les mai-

ſons ont communément deux étages, pluſieurs en ont trois ; elles ſont toutes couvertes de tuiles.

Les Egliſes y ſont aſſez belles, quoique vaſtes & peu élevées : preſque tout l'intérieur eſt en ſculpture de friſes dorées d'or moulu ; mais ces friſes ſont ſi multipliées, qu'on n'y apperçoit preſqu'aucun deſſein : elles ne ſont la plûpart éclairées que par une large fenêtre qui eſt au-deſſus de la porte, c'eſt pourquoi elles ſont obſcures. Les murs des côtés intérieurs ſont garnis d'autels d'eſpace en eſpace, fermés en devant par une ſimple baluſtrade. Les principales Egliſes ſont la Cathédrale, qui n'eſt pas encore achevée, celles des Jéſuites, des Carmes, des Bénédictins, de Saint Antoine & de la Paroiſſe.

Preſque tous les carreſours ſont

ornés d'une niche où eſt renfermée une ſtatue de la Sainte Vierge, devant laquelle une lanterne eſt allumée pendant toute la nuit. Cette niche eſt dorée, fermée de glaces & d'un beau rideau, le tout couvert par un Dais d'aſſez bon goût, & entouré de petit *ex voto.* C'eſt-là que le peuple ſe raſſemble tous les ſoirs pour chanter le Rozaire.

La Ville eſt ornée d'une fort belle place en face du Port, au milieu de laquelle on conſtruiſoit une belle Fontaine, dont l'eau devoit être fournie par un bel Aqueduc, ſoutenu ſur des arcades que l'on découvre avant d'arriver à la Ville.

Le Port & la Ville ſont défendus par ſept Forts, ſçavoir ceux de Sainte Croix & de Saint Jean, à l'entrée de la Baye; ceux de Villegagnon & de Saint Dominique vers le milieu; celui de

l'Isle aux Couleuvres, qui couvre le milieu du Port & de la Ville ; enfin ceux des Bénédictins & de Saint Jacques, qui sont à chaque extrêmité de la Ville & du Port.

La Baye est d'une vaste étendue, & d'un fond excellent : elle est toute entourée de très hautes montagnes couvertes de bois. L'on trouve un grand nombre d'habitations tout autour de cette Baye, aussi-bien que dans les vallées de ces montagnes, & dans le grand nombre d'Isles dont la Baye est remplie.

Le terrein, quoique sablonneux, est extrêmement fertile, à cause des pluyes presque journalieres, & de la chaleur du climat. Les Orangers & Citroniers y sont fort communs, & leurs fruits s'y donnent presque pour rien. Il y a aussi beaucoup de Bananiers, Gouyaviers, Acajous, Manguiers, Cocotiers, &c.

La nourriture de la plûpart des habitans eſt la farine de Manioc & le Poiſſon. Le commerce eſt l'or & les pierreries.

Les Blancs ſont habillés de drap. Le commun des habitans porte une veſte & un ample manteau, dont ils ſe couvrent tout le corps, & même le viſage; il y en a qui ont un chaperon de la même étoffe pour ſe couvrir la tête, de ſorte qu'on ne peut ſouvent reconnoître la perſonne qui paſſe, ſi ce n'eſt à ſa démarche & à la couleur, ou à la façon de ſon manteau.

Les Officiers de Juſtice ſe font diſtinguer par une canne, ou par un cerceau de rotin que les principaux portent à leur bras gauche au-deſſus du coude: les Officiers ſubalternes le portent attaché à la boutonniere de la poche gauche de leur habit.

Les Officiers Militaires qui

ſont en deuil portent ſeulement une écharpe de crêpe noir liée à leur bras gauche.

Les Docteurs en Théologie, Droit & Médecine, portent ordinairement des lunettes ſur le nez, pour ſe faire reſpecter des paſſans.

Les eſclaves ſont la plûpart galleux. Les hommes vont nuds, à l'exception d'une culotte, & quelquefois d'un ſimple pagne, ſur-tout lorſqu'ils ſont employés à ramer dans la rade. Quelques-uns ont cependant une chemiſe & une veſte. Lorſqu'ils ſont devenus libres, ils portent l'habit & le manteau de drap comme les Blancs.

Les femmes ſont habillées d'une jupe & d'une chemiſe, dont le haut eſt ouvert pardevant, mais lié par le collet, à peu près comme ſont nos chemiſes d'homme. Elles n'oſent paroître de jour

dans les rues. Elles vont à la Messe dès trois ou quatre heures du matin, les Dimanches & les Fêtes seulement. Quelques-unes ont la liberté d'aller le soir au chant du Rozaire. Quand elles sortent, elles mettent un grand pagne. C'est une espece d'étoffe de laine d'environ deux aunes de long sur une de large. On l'ajuste de maniere que la diagonale se trouve au milieu du dos; un des angles pend à peu près comme le coqueluchon des Carmes & des Augustins; l'angle opposé sert à affubler la tête, & les deux autres couvrent les épaules & les bras, & viennent se croiser sur la poitrine. Cet habit est fort incommode; il faut à tout moment le rajuster, tantôt sur la tête, tantôt sur les bras. Il y en a pourtant qui ont la tête entourée d'une piece de toile fine, ou d'un mouchoir des Indes. Les

Négresses portent un chapeau noir pour se garantir du Soleil dans les rues & à la campagne.

Un mari ne va jamais avec sa femme dans la rue; il la précede de quelques pas, ayant l'épée nue sous le bras ou sous son manteau. La femme peut être accompagnée de quelques parentes ou amies, & elle est suivie de plusieurs esclaves Négresses ou Messtiches, qui vont à la file les unes après les autres, & qui sont habillées en robe, & coëffées d'un mouchoir ou d'une piece de mousseline : elles se font accompagner de même lorsqu'elles vont dans une chaise à porteur, ou dans un hamac. La femme d'un Tailleur de pierre que nous avions à bord, s'étant avisée d'aller à terre pour voir la Ville, y fut poursuivie & huée par les Négres & Négresses.

Il y a très peu de société dans

cette Ville ; cela n'empêche pas que la débauche n'y ſoit fort grande. Les Eccléſiaſtiques & les Moines, admis ſans choix à leur état, donnent dans des excès de déréglement & de ſuperſtition.

Il y a une ſorte de Pénitens laïcs qui vont pendant la nuit dans les rues chargés d'une croix peſante, & traînant une groſſe chaîne qui fait un grand bruit. Leur conduite eſt auſſi ſcandaleuſe pendant le jour, qu'elle eſt édifiante pendant la nuit. Mon ſommeil a été ſouvent interrompu par le bruit de leurs chaînes, & par les cris qu'ils pouſſoient en demandant miſéricorde.

Le meurtre y eſt fort commun, & preſque toujours impuni. L'on nous dit que cela devoit changer dans la ſuite, parce que le Roi de Portugal venoit d'établir une Audience qui auroit droit de condamner à mort, au lieu qu'aupa-

ravant il falloit porter les Procès criminels à la Baye de tous les Saints, où le condamné pouvoit appeller. La flotte qui portoit les Membres de cette Audience entroit dans le Port de Rio-Janéiro lorſque nous en ſortions.

Le Gouverneur, qu'on appelle ici le Général, nous donna à dîner à M. Daprès & à moi. Le repas étoit preſque tout en poiſſon. On nous donna des ſerviettes fort petites, quarrées, & ſales, ou qui avoient déja ſervi. C'eſt cependant un Seigneur fort riche, qui ſe pique de beaucoup de ſçavoir vivre. Je dînai un autre jour avec preſque tous les Officiers & paſſagers du Vaiſſeau chez un habitant nommé M. Paul Vincent, Hollandois d'origine, qui demeure à ſix cens pas hors de la Ville. On nous donna des ſerviettes blanches. Le repas étoit magnifique. L'on nous

ſervit quantité de différens poiſſons. A la fin du repas il nous fit la galanterie d'amener ſa femme pour donner le Caffé ; elle étoit habillée d'un taffetas couleur de roſe, la tête nue & raſée. C'étoit un extraordinaire ; car les femmes dans ce pays-là ne paroiſſent jamais dans un repas où il ſe trouve quelque ami de la maiſon , à moins que ce ne ſoit un proche parent. Mais M. Vincent , qui aime beaucoup les François , paſſa par-deſſus les uſages en notre faveur ; ſa femme même nous accompagna à la promenade, portée dans un hamac.

Fin de la Deſcription.

SUITE
DU JOURNAL.

FÉVRIER 1751.

LE tems eſt pluvieux & couvert pendant les trois premiers jours de Février. (3, 4, 5, 6 Obſervations diverſes).

6.

Hier & aujourd'hui, quoique la chaleur ait été fort grande, ſelon les gens du pays, le Thermometre n'a pas monté juſqu'à 25 degrés & demi.

13.

Le tems ſe couvre, il pleut tout le ſoir & les jours ſuivans. Nous reſtons à terre avec les inſtrumens juſqu'au 21, ayant eſ-

péré pouvoir obſerver l'émerſion du premier Satellite qui devoit arriver le 20. Le mauvais tems continuant, nous allâmes tous coucher à bord le 21. M. le Général nous fait attendre le 22, afin de nous donner des Lettres pour Goa.

23 & 24.

Nous appareillons au matin pour partir ; mais comme la marée montante nous avoit rechaſſé vers le milieu de la Baye, le vent nous manqua avant que nous euſſions pû dépaſſer les Forts de l'entrée du Port. C'eſt pourquoi nous fûmes obligés de mouiller à neuf heures du matin, vis-à-vis Notre-Dame de bon Voyage.

25.

Nous appareillons à cinq heures du matin, & la marée nous

poussa hors du Port avant que d'avoir pû *abattre* (a).

12 MARS.

Tems couvert. La veille pluie & calme ; le matin pluie. A une heure après-midi nous essuyons un coup de vent après lequel les vents se rangent au Sud-Ouest.

23.

On tua un oiseau de mer qu'on appelle un *Mouton*. Il pesoit onze livres un quart. L'étendue de ses aîles, comptée depuis l'extrêmité des plumes, étoit de huit pieds quatre pouces, & depuis l'extrêmité du bec jusqu'à celle de la queue, deux pieds onze pouces. La couleur de ses plumes est grise vers le bout, & très-blanche vers le tuyau où elle est garnie d'un duvet très-fin ; ses plumes sont

(a) *Abattre*, c'est amener, ou se mettre dans la direction du vent.

fort serrées : il est blanc sous le ventre & sous les aîles ; cet oiseau étoit femelle. Nous en avons presque toujours vû depuis Rio-Janéiro.

12 AVRIL.

A huit heures & demie du matin, vûe de terre du côté de la Baye de Saldagne, qui nous reste à l'Est.

13.

Les vents contraires continuent, le froid est très-sensible depuis hier à midi jusques à ce soir : à quatre heures nous avons louvoyé sans pouvoir nous mettre au vent de l'Isle d'Assen, qui n'est que par 33 degrés 30 minutes.

16.

Ce soir nous avons un calme tout plat, le Ciel extrêmement clair & serein ; je vois Vénus se coucher & se cacher sous l'hori-

ſon de la mer. Ayant mis ma montre à cinq heures 34 minutes, lorſque le centre du Soleil étoit à l'horiſon de la mer, j'ai vû le crépuſcule finir très-diſtinctement à ſix heures 53 minutes. Il paroiſſoit terminé en arc de cercle auſſi réguliérement que la plus belle Aurore boréale, & coupé par le ſegment obſcur. Je voyois, après la fin du crépuſcule, la lumiere Zodiacale étendue ſur les Conſtellations du Taureau & des Gemeaux, & qui ſe confondoit par ſon extrêmité avec la Voye Lactée.

Pendant la nuit la roſée a été ſi abondante, qu'on eût dit le matin qu'il y auroit eu une petite pluye de plus d'une heure. Les voiles étoient entiérement mouillées, le pont couvert d'une boue très-délayée, & tous les meubles ſe reſſentoient de l'humidité.

17.

Le ſoir ayant réglé ma montre au coucher du Soleil, & obſervé de plus une hauteur de Syrius de 60 degrés 40 minutes, à ſix heures 38 minutes à ma montre, j'ai obſervé que le crépuſcule étoit fini à ſix heures 55 minutes. Mais cette obſervation n'eſt pas ſi exacte que la précédente, à cauſe d'une petite bande de nuage qui bordoit l'horiſon.

18.

Une brume épaiſſe nous cache la terre que nous ne découvrons qu'à quatre heures du ſoir, à trois lieues de diſtance; on revire de bord, & depuis ſept heures du ſoir juſqu'à neuf heures, il y a eu un gros tems, accompagné de pluye, & qui rend la mer extrêmement groſſe & houleuſe toute la nuit.

19.

Le matin très-beau tems. Etant par le travers des deux pointes qui forment l'ouverture de Hout-Baay, on a obſervé que la ligne qui les joint, déclinoit de ſix degrés à l'Eſt à midi, étant fort près de la pointe à la croupe du Lion. La latitude a été obſervée 33 degrés 57 minutes. Nous mouillons dans la rade du Cap à une heure, & au Soleil couché la variation a été trouvée de 19 degrés un quart au moins.

20.

Je deſcens à terre à dix heures du matin : nous allons, M. Daprès & moi, rendre viſite au Gouverneur, & aux autres principaux Officiers qui nous reçoivent avec beaucoup de politeſſe. M. le Gouverneur, à la vûe de mes Lettres, me dit que je puis reſter

ici en toute liberté. Nous retournons coucher à bord.

21.

Le matin nous allons voir M. le Gouverneur qui nous retient à dîner ; l'après-midi nous allons faire quelques visites. Nous logeons chez M. Bestbier, Capitaine de la Cavalerie Bourgeoise, chez qui je trouve un endroit propre pour observer, en y faisant bâtir un Observatoire pour y placer mes instrumens.

22.

Mes Caisses viennent du bord le matin. Je les ouvre, & monte tous mes instrumens pour les arranger dans une Salle de la maniere dont ils doivent l'être dans l'Observatoire. M. le Gouverneur ordonne que les ouvriers de la Compagnie Hollandoise y travailleront incessamment. Je

continue de mettre en place toutes les petites pieces de mes inſtrumens, & je commence à les faire nétoyer.

24.

Le Capitaine du Port, M. de Ruyter, qui eſt l'Inſpecteur de tous les ouvriers de la Compagnie, eſt venu voir l'emplacement & le plan de l'Obſervatoire. On y doit mettre des ouvriers Lundi. J'ai paſſé le jour à faire un Barometre, des Thermometres à marquer, & à monter une de mes Pendules.

3 MAI.

J'ai pris différentes dimenſions ſur la montagne de la Table. La montagne du Diable n'eſt pas ſéparée de celle de la Table; c'eſt abſolument la même, & il n'y a qu'un fort petit fond qui en fait la ſéparation.

Les trois montagnes ſont formées de couches de roches viſiblement horiſontales.

11.

J'ai été promener le ſoir au pied de la montagne de la Table. C'eſt un eſpace de plus de 400 toiſes de long, & 600 en large, tout couvert de pierres jettées confuſément, & qui ſont comme des débris de la partie du nord de la montagne qui ſe ſeroit écroulée. En effet, le 11 Novembre une groſſe roche, placée à l'endroit où la montagne commence à être eſcarpée, à peu près vers le milieu, s'éboula avec un grand bruit, & entraîna une quantité prodigieuſe de pierres dans la vallée. Sa trace eſt reſtée très-longtems viſible du Cap, qui en eſt à une lieue. Au-delà de ces pierres, en tirant vers la Ville, les terres ſont tellement imbibées

d'eau de ſources, qu'on ne peut paſſer à pied ſec pour parvenir à la montagne. Le ſoir le tems s'eſt couvert quelques minutes avant le paſſage de ♂ m (a) au méridien.

17.

J'ai été au Jardin de la Compagnie, qui a 996 pas de long ſur 261 de large. Aujourd'hui les Maçons ont fini à l'Obſervatoire.

31 JUILLET.

J'ai meſuré la hauteur d'un Hottentot d'environ 25 ans : elle étoit de ſix pieds ſept pouces dix lignes. Il étoit nuds pieds & nue tête ; il arrivoit de la campagne en courant devant un chariot attelé de Bœufs pour le conduire ; il étoit gros à proportion de ſa hauteur.

AOUST.

Depuis le 20 juſqu'au 30 de

(a) Ce ſigne ſignifie le delta du Scorpion.

ce mois, j'ai été obligé de garder la chambre à cauſe d'une eſpece de dureté qui m'eſt venue ſous le jarret droit; j'ai cependant obſervé quand le Ciel a été clair.

6 SEPTEMBRE.

M. Beſtbier m'a mené à une habitation qu'il occupe dans le canton appellé Groëne-Clof, à 12 lieues au nord du Cap. J'ai trouvé preſque tout le terrein propre à meſurer de longues baſes en tout ſens, depuis le Cap juſqu'à la montagne appellée Blaenberg, juſques à une autre chaîne de montagnes qui ſe dirige à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à 7 ou 8 lieues de Blaenberg. *Voyez la Carte.*

7.

J'ai été ſur une des montagnes de la premiere chaîne dont je viens de parler. Cette montagne s'appelle Kapocberg. Elle eſt unie

ſur

ſur ſon ſommet, & herbue partout, d'accès fort facile, & de-là j'ai vu toute la côte de la mer, depuis Hout-Baay juſqu'au-delà de la Baye de Saldagne ; j'ai vu des plaines immenſes, depuis le pied de cette montagne juſqu'à perte de vûe, depuis le Nord juſqu'à près de 30 degrès vers l'Oueſt : j'ai vu une montagne fort éloignée, dont une des extrêmités étoit preſque dans le Nord, & fort propre pour terminer la meſure d'un degré. Depuis cette montagne, en allant par l'Eſt vers le Sud, l'horiſon eſt bordé de hautes montagnes.

Le même jour après-midi, j'ai monté ſur une montagne plus pointue, à une lieue & demie à l'Eſt de la précédente : d'où j'ai vu toutes les mêmes choſes que deſſus la montagne où j'avois été le matin. J'y reçus la viſite de

cinq Babouins : (*a*) cette montagne s'appelle Contreberg.

8, 9 & 10.

Je me ſuis amuſé à tirer des oiſeaux, & à ramaſſer quelques fleurs du pays.

11.

Nous ſommes revenus au Cap pendant le tems du dîner ; j'ai monté ſur la montagne, dite Blaenberg occidentale, d'où j'ai vu à la fois toute la Baye de la Table, & la fauſſe Baye, avec la côte, depuis Hout-Baay juſques vers la Baye de Saldagne. Je n'ai pu découvrir la montagne au Nord, ſur laquelle je compte terminer la meſure du degré ; mais j'en ai vu une fort groſſe, qui eſt un peu plus à l'Eſt, & à peu près à même diſtance, ou un peu en deçà.

(*a*) Eſpece de gros Singe.

15.

On m'a fait voir un Poiſſon pris dans Hout-Baay ; il étoit deſſéché , ſa couleur naturelle paroît avoir été d'un bleu d'anguille ; il étoit ſans écaille ; ſa longueur depuis le bout de ſa queue juſques au bout du bec , étoit de ſept pouces & demi ; celle de ſa tête de près de deux pouces , y compris le bec : la groſſeur de la tête d'un pouce , à peu près comme le corps du Poiſſon , autant qu'on en peut juger par l'état où il eſt : en voici un deſſein le plus exact que j'aye pû faire. Sa queue ſe tient horiſontale : il n'a qu'une petite nageoire ſur le dos , & deux au haut de la poitrine.



Ce que cet animal a de plus ſingulier, c'eſt ſon col & ſa tête élevée, qui eſt une vraie tête d'oiſeau déplumée ; ſon bec eſt en forme de triangle iſoſcele, dont l'angle eſt de 36 à 40 degrés : la voici à peu près vûe en face.



La montagne de la Table, quoique fort eſcarpée, n'eſt pas difficile à monter par une grande fente qui eſt vers le milieu de la montagne, un peu plus à l'Occident. J'y ai été du Cap en moins de trois heures. Le pied juſques au tiers à peu près de ſa hauteur, eſt une terre pierreuſe couverte de plantes & d'arbriſſeaux ; le reſte n'eſt qu'un amas de pierres placées par lits exactement horiſontaux, juſques au ſommet ; la

fente eſt fort profonde, elle commence environ aux deux cinquiémes de la montagne, large de 50 à 60 pas, & va en ſe rétréciſſant à meſure que l'on approche du ſommet, en ſorte qu'elle n'eſt pas plus large que de cinq à ſix pas. Elle eſt couverte de même, de pierres, de terre & d'arbriſſeaux juſques au ſommet. On trouve ſur le ſommet pluſieurs eſpaces fort unis & herbus, bien horiſontaux, & ſemblables à des prés; ces eſpaces ſont ſéparés par des roches, dont pluſieurs ſont plates & poſées de niveau, mais la plûpart ſont en dos d'âne, placées horiſontalement; ſon bord, qui eſt vers le Cap, n'eſt pas en ligne droite, comme il paroît, mais il fait un peu l'arc, dont la concavité regarde le Cap. Sur la platte-forme qui eſt au ſommet, il y a des lits de pierres aſſez élevés, qu'on ne voit pas du

Cap, de ſorte qu'on ne voit pas duCap le ſommet de la montagne.

Quoique ce ſommet s'étende de l'Eſt à l'Oueſt, en déclinant d'environ neuf degrés vers le Nord, il y a cependant une branche qui prend vers le milieu de la montagne, & qui ſe dirige vers le Sud-Oueſt pour ſe terminer près de Hout-Baay : on trouve de l'eau dans les creux des rochers, & il y a vers la partie orientale qui regarde Falſe-Baay, une fontaine abondante d'où coule un aſſez grand ruiſſeau : la vûe s'étend au loin de tous côtés, excepté à l'Eſt où elle eſt bornée par une chaîne de montagnes éloignée de 15 à 18 lieues. On voit la mer au Sud de toutes parts, mais on ne voit ſon horiſon qu'à 22 degrés du Nord vers l'Oueſt. J'ai reconnu facilement la montagne que je deſtine à terminer la meſure du degré.

22 Octobre.

Eſt parti un Vaiſſeau pour Middelbourg ; j'y ai mis un paquet à l'adreſſe de M. le Comte de Bentinck, contenant des oiſeaux pour M. de Reaumur, des Graines & Coquilles pour M. Duhamel, & une douzaine de Lettres.

24.

Ayant examiné la Conſtellation du Navire, j'ai vu évidemment que M. Halley l'a tronquée pour faire ſon *Arbre de Charles ;* il a ſupprimé les poſitions des Etoiles qui étoient dans les anciens Catalogues, comme pour les faire paroître nouvelles ; celle du pied de l'Arbre eſt l'Etoile V. Argo de Bayer ; ces Etoiles ſont cependant celles du rocher contre lequel le Navire ſe briſe ; mais à cauſe de la grande autorité que M. Halley a juſtement

méritée, on peut concilier cette Conſtellation avec la fable, en ſuppoſant un arbre ſur le rocher dont il s'agit.

Les Conſtellations du Caméléon & du Poiſſon, dont les plus belles Etoiles ſont à peine de la quatriéme grandeur, ſont au pied du Chêne de M. Halley : eſt-il vraiſemblable que ceux qui ont formé les nouvelles Conſtellations voiſines du Pôle auſtral, n'ayent pas pris garde à des Etoiles auſſi brillantes que ſont celles de ce Chêne, qui en contient une de la premiere grandeur, deux de la ſeconde, & pluſieurs de la troiſiéme & quatriéme ; ou plutôt n'eſt-il pas évident qu'ils les ont regardées comme appartenant viſiblement au Navire ? (*a*) Auſſi M. Halley, pour accréditer ſa nouvelle Conſ-

(*a*) M. de la Caille, dans ſon plan de l'hémiſphere auſtral, a ſupprimé la Conſtellation de M. Halley.

tellation, a-t'il employé deux petites ſupercheries, l'une de terminer le Navire à quelque diſtance de ſon Arbre, & de laiſſer pluſieurs eſpaces informes entre lui & le Navire, afin qu'on ne ſentît pas tant la connéxion des Etoiles de ſon Arbre avec celles du Navire ; & l'autre d'omettre en décrivant les Etoiles de ſon Arbre, les lieux qui leur ſont aſſignés dans les anciens Catalogues, & qui les font paroître comme nouvellement découvertes.

27.

Après-midi je ſuis allé à une Maiſon ou Habitation, appellée Saxenbourg, à ſix lieues de l'Eſt du Cap.

PREMIER NOVEMBRE.

J'ai été à Stellenboſch, où l'on faiſoit la revûe des Milices des Diſtricts de Stellenboſch & de

Drakeſtein. Stellenboſch eſt un Village compoſé d'une trentaine de maiſons & d'une Egliſe. Il y a deux rues principales, bordées de gros Chênes qui font un ombrage très-épais. Il y a auſſi une riviere qui traverſe le Village.

Ce Village eſt ſitué dans un grand vallon tout entouré de très hautes montagnes, excepté du côté du Sud-Oueſt, où la vûe s'étend vers Falſe-Baay; mais comme ces montagnes ſont à une diſtance raiſonnable, la place paroît fort agréable.

3.

Au matin s'eſt élevé un vent du Sud-Eſt, qui a ſoufflé violemment au Cap le ſoir & pendant la nuit ſuivante. J'ai remarqué d'abord qu'il y avoit une ſuite de pelotons de nuages que le vent pouſſoit dans la direction des montagnes qui ſont depuis

l'entrée occidentale de Falſe-Baay, juſqu'à la Montagne de la Table où ils s'arrêtoient ; ces petits pelotons furent ſuivis de nuages un peu plus grands, mais détachés, qui vinrent s'arrêter de même ſur la Table à quatre heures du ſoir : toutes les montagnes étoient ſurmontées d'un amas de nuages blancs à quelque diſtance au-deſſus des ſommets, mais qui ſe joignoient à ceux dont l'amas couvroit le ſommet de la Table. A cinq heures ces nuages paroiſſoient s'éclaircir vers le Sud, & s'être preſque tous entaſſés ſur la Table, qui étoit alors couverte d'un amas de nuages fort blancs, mais fort épais. Alors le vent ſouffloit avec violence ſur la Ville & dans la Rade. J'ai remarqué pendant la nuit que ce gros nuage qui couvroit la Table, ſe diſſipoit petit à petit, & que le vent en portoit quelques parties

dans le Nord-Oueſt, en ſorte qu'à deux heures du matin l'épaiſſeur du nuage étoit fort diminuée, & à quatre heures il n'en reſtoit preſque aucun veſtige : alors la violence du vent ceſſa, & il ſouffla modérément le reſte de la mâtinée : le Barometre étoit toujours à vingt-huit pouces trois lignes. J'ai encore obſervé que le même amas de nuages ſe faiſoit auſſi ſur les montagnes de la Hollande Hottentote, en commençant à Hanglip ; mais ces montagnes ne reſtent pas ſi long-tems couvertes que la Table : tout le Ciel qui n'étoit pas dans la direction des montagnes étoit parfaitement ſerein.

20.

M. Grevenbrock, Secrétaire du Conſeil de Juſtice au Cap dans le commencement de ce ſiécle, homme extraordinaire, avoit

fait quelques recherches ſur les mœurs & coutumes des Hottentots : après ſa mort les papiers furent remis à Kolbe, qui les compila ſans diſcernement & ſans jugement, à ce que diſent unanimement les gens d'ici les plus ſenſés, & nommément M. le Gouverneur, M. Grand-Pré & M. Deſſin

6 DÉCEMBRE.

J'ai vu chez M. Deſſin la corne d'un Rhinoceros qui avoit 26 pouces de long, depuis ſa pointe juſqu'à ſa racine excluſivement. La racine pouvoit avoir huit à neuf pouces. La corne du Rhinoceros eſt préciſément de la même nature que celle du Bœuf. Elle eſt par fibres blanchâtres, & s'éleve facilement en copeaux ou éclats (*a*).

(*a*) Lorſque M. l'Abbé de la Caille écrivoit ces choſes, on n'avoit pas encore vu de Rhi-

A la fin de ce mois & au commencement du ſuivant, pluſieurs Eléphans fort gros ſont venus juſqu'à Bergriviere (a).

« C'eſt toujours dans le voiſi-
» nage des rivieres qu'on cher-
» che ces animaux pour leur
» donner la chaſſe : cette chaſſe
» s'exécute ainſi. Trois Cavaliers
» bien montés ſe diſpoſent à at-
» taquer la bête. Deux ſont en
» plaine, & un troiſiéme épie

noceros à Paris. Celui qu'on y a vu depuis, a paru ſi publiquement, & a été l'origine de tant d'obſervations, que nos remarques ſur cet animal ſeroient ſuperflues.

(a) M. de la Caille a rapporté du Cap une dent d'un jeune Eléphant, longue de trois pieds. La perſonne qui lui en avoit fait préſent, lui avoit raconté, touchant la chaſſe de cet animal, le récit qu'on place ici.

On lira dans une des remarques ſuivantes, qu'il y a dans pluſieurs plaines d'Afrique, des Taupes fort groſſes qui ſe frayent ſous le ſable des conduits dont on n'apperçoit pas les traces. Un cheval ou un homme de pied qui vient à marcher ſur ces conduits, eſt obligé de fléchir, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, ſouvent des deux à la fois.

» le moment où l'animal ſauva-
» ge vient ſe déſaltérer à quelque
» fleuve voiſin de la plaine. Le
» troiſiéme Cavalier, qui eſt d'in-
» telligence avec les deux autres,
» eſt l'aggreſſeur. Il attaque l'Elé-
» phant en le perçant d'un coup
» de lance, pendant qu'il boit.
» L'animal bleſſé entre en cour-
» roux, & pourſuit le Cavalier,
» qui l'attire dans la plaine. L'un
» des deux autres Cavaliers s'em-
» preſſe de délivrer ſon compa-
» gnon, en courant ſus à l'Elé-
» phant, & le perce à ſon tour
» d'un nouveau coup de lance.

» L'animal oubliant le premier
» aggreſſeur, pourſuit le ſecond,
» & le troiſiéme Cavalier, qui
» eſt encore frais, court ſur lui,
» & l'ayant atteint, lui décharge
» un troiſiéme coup de lance. Le
» ſecond Cavalier eſt pareille-
» ment oublié; l'Eléphant pour-
» ſuit le troiſiéme, dans le deſ-

» ſein de décharger ſur lui toute
» ſa fureur : cependant il perd
» une grande quantité de ſon
» ſang que ſa colere fait ruiſſeler
» avec abondance. S'il conſerve
» encore aſſez de force pour ſur-
» vivre aux attaques, le premier
» Cavalier recommence ſon ma-
» nége, & les deux autres enſuite
» juſqu'à ce que l'Eléphant tom-
» be d'épuiſement.

» C'eſt alors que ſans aucun
» riſque on s'approche de l'ani-
» mal abattu ; on lui ſcie l'ivoi-
» re, qui eſt long à proportion
» de l'âge & de la force. Cette
» chaſſe eſt dangereuſe ſur les
» terreins qui ne ſont pas bien
» applanis. En voici une preuve.
» Trois freres Hollandois, qui
» avoient gagné des ſommes im-
» menſes à ces ſortes de chaſſes,
» étoient ſur le point de s'en re-
» tourner dans leur patrie, pour
» y jouir tranquillement des biens

» qu'ils avoient amaſſés. Ils vou-
» lurent, avant de partir, exécuter
» une derniere chaſſe à l'Eléphant
» pour leur plaiſir ; malgré le ſoin
» qu'ils avoient eu de faire recher-
» cher & applanir les conduits ou
» taupinieres de la plaine où ils de-
» voient chaſſer, un de ces con-
» duits échappa aux attentions
» de ceux qui avoient été char-
» gés de les rechercher.

» La chaſſe commença avec
» beaucoup de ſuccès. Le ſecond
» aggreſſeur, après avoir donné
» ſon coup de lance, gagna la
» plaine. Son cheval poſant les
» deux pieds de devant ſur une
» taupiniere, s'abattit, & donna
» à l'Eléphant le tems de le join-
» dre.

» L'animal en fureur ſaiſit le
» Cavalier avec ſa trompe, le
» démonte de ſon cheval, & le
» couche par terre. Il prend le
» cheval avec cette même trom-

» pe, & le jette à cent pas. Il re-
» vient au Cavalier qu'il ſaiſit de
» nouveau. Il jette cet infortuné
» Chaſſeur le plus haut qu'il lui
» eſt poſſible, & lui tend un de
» ſes ivoires pour le recevoir.
» Le Cavalier tombant d'auſſi
» haut ſur cette dent, en eſt per-
» cé d'outre en outre, & comme
» empalé par le milieu du corps.
» L'animal ſauvage eut la conſ-
» tance de le tenir dans cet état
» pendant un long eſpace de
» tems, tourné vers les deux au-
» tres Cavaliers, & ſembloit
» prendre plaiſir aux cris inouis
» que ce malheureux pouſſoit ».

J'ai vû auſſi une tête d'Hippopotame d'une groſſeur prodigieuſe, & que deux hommes avoient de la peine à porter, quoiqu'elle fût ſéchée.

Thevenot fait cette deſcription de l'*Hippopotame*, dans ſes Voyages, Partie 2. Chapitre 72.

« L'Hippopotame que j'ai vu
» étoit d'une couleur quasi tan-
» née. Il avoit le derriere tirant
» fort à celui du Buffle ; toute-
» fois ses jambes étoient plus
» courtes & grosses ; sa grandeur
» étoit semblable à celle d'un
» Chameau ; son musle à celui
» d'un Bœuf. Il avoit le corps
» deux fois gros comme un Bœuf,
» la tête pareille à celle d'un Che-
» val, les yeux petits ; son encolure
» étoit fort grosse, l'oreille petite ;
» ses nazeaux fort gros, & les
» pieds très-gros & presque ronds,
» & avec quatre doigts chacun,
» comme ceux du Crocodile ;
» une petite queue comme un
» Eléphant, & un peu ou point
» de poil sur la peau, non plus
» que l'Eléphant. Il avoit en la
» mâchoire d'en-bas quatre dents,
» grosses & longues d'un demi-
» pied, dont deux étoient cro-
» chues & grosses comme des

» cornes de Bœuf, & il y en
» avoit une à chaque côté de la
» gueule : les deux autres droi-
» tes, & de même grosseur,
» étoient entre les deux crocs,
» & avançoient en long en de-
» hors. Plusieurs disoient d'abord
» que c'étoit un Buffle marin ;
» mais j'ai reconnu avec quel-
» ques autres que c'étoit un Che-
» val marin, vu la description
» qu'en font ceux qui en ont
» écrit. Il fut amené mort au
» Caire par des Janissaires qui le
» tuerent à coups de mousquet
» en terre, où il étoit venu pour
» paître. Ils lui tirerent plusieurs
» coups sans le faire tomber ; car
» à peine la balle perçoit-elle
» toute la peau, comme j'ai re-
» marqué ; mais ils lui en tire-
» rent un qui lui donna dans la
» mâchoire, & le jetta bas ». Ce
» nom signifie un Cheval de rivie-
» re. Il a le pied fourchu comme

» le Bœuf ; le dos, les crins & la » queue comme le Cheval, & hennit de même. Il a des dents & » des défenſes ſemblables à celles » du Sanglier. Le cuir de ſon dos » réſiſte à toutes ſortes d'armes » lorſqu'il n'eſt point mouillé. »

7 JANVIER 1752.

J'ai mangé du raiſin blanc de treille aſſez mûr, & la même année le 23 Décembre.

17.

J'ai mangé un œuf de Pinguin. Ils ſont plus gros à peu près du double, & plus ronds que les œufs de Poule ; le blanc même, lorſque l'œuf eſt durci, eſt d'un bleu tranſparent, & comme une gelée ; il eſt fort bon à manger, & meilleur ſans comparaiſon que celui de Poule ; mais le jaune a un goût de marécage : la coque eſt parfaitement

blanche ; quelques-unes ſont bleuâtres par eſpaces (a).

FÉVRIER.

Pendant ce mois preſque tout le monde eſt affligé ici de gros rhumes, & il y a auſſi grand nombre de fluxions de poitrine & de catharres.

22.

La chaleur eſt montée à midi & demi, à 35 degrés du Thermometre à eſprit de vin de M. de Réaumur.

8 AVRIL.

On a célébré au Cap le Jubilé, ou les cent ans révolus, depuis l'établiſſement de la Colonie Hol-

(a) Le Pinguin eſt une eſpece d'oiſeau qui eſt droit ſur ſes pieds, qui a des aîlerons ſans plumes, qui lui pendent comme des manches barrées & rayées de blanc. Il ne vole point, mais il ſe cantonne dans des coins ſans ſe mêler avec les autres oiſeaux. Il tient de l'homme, de l'oiſeau & du poiſſon.

landoiſe au Cap. Les principaux Officiers des Vaiſſeaux François, Anglois, Danois, ont été invités à un grand repas avec les principaux Bourgeois du Cap, & les Capitaines des Vaiſſeaux Hollandois. A midi les batteries de la Rade & de tous les Vaiſſeaux ont tiré le canon.

23.

J'ai trouvé ſur le bord de la mer un Poiſſon qu'on y avoit jetté; j'en avois déja vû un pareil empaillé & gardé par curioſité chez M. Reinius, Capitaine de la garniſon : celui-ci étoit plein de vers; c'eſt pourquoi je n'ai pû l'emporter. J'ai pris exactement ſa figure. Depuis la bou-



che jusques à la queue, il avoit 19 pouces & demi de long, non compris l'espece de cartillage qui forme la queue. Il avoit dix pouces & demi dans sa plus grande largeur: la largeur de sa queue étoit de sept pouces trois quarts, sa bouche est verticale, il n'a que quatre nageoires; deux aux extrêmités de la queue, & une de chaque côté, vers le lieu de l'ouïe qu'il n'a pas. Sa queue est un cartillage composé de fibres osseuses & affermies par des arrêtes d'espaces en espaces qui se terminent comme une plume: elle n'a pas un pouce de large; sa peau est très-dure, & semblable à de la peau de Réquin polie: elle est blanche vers le ventre, & dans toute la partie de ce dessein qui n'est pas ombrée, & couverte de taches grises dans le dos. L'épaisseur de ce Poisson est de deux pouces & demi. J'en ai vu d'autres

tres depuis, qui avoient des rayes noires partant des yeux, & courbées en arc vers le ventre : on les appelle ici des Soleils de mer.

19 MAI.

J'ai été à Drakeſtein. Nous avons traverſé d'abord les montagnes du Tygre par la vallée qui eſt au milieu, & qui ſe dirige du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & delà nous avons été par un terrein peu inégal, juſques à Drakeſtein. C'eſt une vallée fort étendue en long & en large, qui ſe dirige du Sud au Nord-Nord-Oueſt, renfermée entre Swarteberg, qui eſt à l'Oueſt, & la chaîne de groſſes montagnes qui va du Cap Falſe, bien loin au Nord. Cette vallée eſt bordée des deux côtés d'un grand nombre d'habitations où l'on cultive principalement des vignes. Elles ſont toutes arroſées par des ruiſſeaux qui deſ-

cendans des montagnes, vont ſe rendre à une riviere qui traverſe la vallée par le milieu, & qui ſe nomme Berg-Riviere. Elle ſuit cette chaîne de montagnes juſques au Picquet-Berg. De-là elle prend ſon cours à l'Oueſt, juſques dans la Baye Sainte Hélene. L'Egliſe eſt un peu au Sud-Oueſt du milieu de la vallée : c'eſt un Bâtiment d'aſſez peu d'apparence. Au Sud-Sud-Eſt de cette grande vallée, il y en a une autre plus petite, enfermée entre de hautes montagnes, qu'on appelle Franshoeck, c'eſt-à-dire, le coin François. C'eſt-là où les Réfugiés ſe ſont établis dans le commencement, & y ont cultivé des vignes.

A l'égard de ces Réfugiés, ils ont conſervé la Langue Françoiſe, & l'ont appriſe à leurs enfans; mais ceux-ci obligés de parler Hollandois, tant parce qu'ils

ont affaire avec les Hollandois & avec des Allemands qui parlent Hollandois, que parce qu'ils ſont mariés ou alliés avec des Allemands ou Hollandois, n'ont pas appris le François à leurs enfans, de ſorte que n'y ayant plus au Cap d'anciens Réfugiés de 1680 à 1690, il n'y a que leurs enfans qui parlent François, & qui ſont tous vieux. Je n'ai vu aucune perſonne au-deſſous de 40 ans qui parlât François, à moins qu'il ne fût arrivé de France. Je ne puis pourtant pas aſſurer que cela ſoit abſolument général, mais j'ai entendu aſſurer à ceux qui parlent François, que dans 20 ans il n'y auroit perſonne dans le Drakeſtein qui le ſçût parler.

4 JUIN.

J'ai été à la Hout-Baay pour en lever le plan, à la priere de

M. le Gouverneur. Cette Baye n'a, à proprement parler, que 600 toises de large, & 700 ou 800 de profondeur. Elle est toute entourée de roches & de montagnes, pleine de brisans & inabordable, excepté dans le fond, où il y a un banc de sable, mais c'est tout ce qu'un Bot (a) peut faire que d'y échouer. Il y a dans le vallon qui la termine, une fort bonne habitation appartenante à M. le Seur, Ministre Emérite du Cap.

21.

J'ai pesé une pierre tirée de la vessie d'un Cheval au Japon, je l'ai trouvée de 3 livres 6 onces & demie ; elle avoit plus de cinq pouces de diametre, car j'ai trouvé sa circonférence de seize pouces ; elle étoit recouverte d'une

(a) *Le Bot* est un petit Vaisseau sans pont, dont on se sert aux Indes.

eſpece d'écaille mince, lice & polie, couleur blanc-bleuâtre, & aſſez ronde. Elle appartient à M. le Comte de Rantzau.

16 AOUST.

J'allai placer un ſignal ſur une montagne voiſine, nommée Kapocberg, (ce nom lui vient d'une eſpece d'Arbuſte qui porte une fleur qui eſt une ſorte de ouate, appellée Kapoc dans les Indes; on l'y cultive pour en faire des lits, comme ſont nos lits de plumes.) La place de ce ſignal eſt une groſſe roche appuyée d'une plus petite vers le Nord. Cette roche eſt vers l'extrêmité occidentale du ſommet de cette montagne, qui eſt fort plat. Elle eſt placée en face du Cap, & en a une autre plus groſſe & moins haute à quelques pas de-là vers le Nord-Nord-Oueſt.

11.

J'allai à cheval dans la plaine, qui eſt au nord de la montagne appellée Contre-Berg, pour chercher un terrein propre à meſurer une baſe : cette plaine eſt très-étendue, & fort unie, mais un peu embarraſſée de brouſſailles : j'ai pris pour terme Sud de la meſure, une roche qui paroît être de marbre blanc, & qui eſt ſur un petit tertre, elle eſt très-remarquable : j'ai trouvé qu'en alignant la baſe au Nord, on la pouvoit prolonger autant qu'il étoit néceſſaire.

12.

M. Beſtbier m'a mené près de Ricbek-Caſtel, chez M. Claas Waltere, dont l'habitation ſe nomme Trois-Fontaines ; nous avons dîné en paſſant à une autre, ſituée ſur une montagne, en

très-belle vûe. On appelle cette habitation Keesenbosch.

13.

J'ai monté sur Riebek-Castel, accompagné de six Noirs, pour y faire un signal : cette montagne est assez haute & longue. Son sommet est accessible du côté du Couchant ; elle se dirige à peu près du Nord au Sud : sa crête est fort escarpée du côté du Levant. Cette montagne est fort herbue. On y trouve partout un grand nombre d'arbres assez gros, mais d'un bois fort spongieux. J'ai placé un signal sur la seconde pointe, en comptant depuis le Nord. J'ai fait abattre tous les arbres qui étoient aux environs. J'ai été visiter la quatriéme pointe qui est vers le milieu de la montagne, & qui est la plus haute ; mais la roche qui la forme est

comme inacceſſible : y ayant grimpé avec aſſez de peine, j'ai été très-long-tems ſans pouvoir en deſcendre, ni retrouver le chemin par où j'y étois monté. Cette montagne eſt remplie de Babouins & de Marmottes : on dit qu'il y a encore des Chevaux ſauvages, mais je n'en ai pas vu.

Quoiqu'elle ſoit aſſez aride, & qu'on n'y voye aucune ſource qui forme un ruiſſeau, cependant elle eſt environnée de neuf ou dix habitations, dont pluſieurs ſont fort bonnes pour la grande quantité de bled qu'on y recueille : on trouve des ſources d'eau, à quelque diſtance de cette montagne, qui ſervent à abreuver ces habitations.

26.

On a proclamé le Général de Batavia, élu en la place du Baron d'Imhof. La Garniſon & la

Milice Bourgeoiſe s'étant aſſemblées dans le Fort, on a fait la lecture des Lettres de nomination dans la Salle du Conſeil, en préſence des principaux Bourgeois qui ont prêté le ſerment : enſuite ſur l'eſcalier qui saille dans la place du Fort, à l'entrée du Gouvernement. La lecture achevée, & l'acclamation faite, on a fait trois décharges de mouſqueteries, accompagnées chacune d'un coup de canon ; enſuite on a tiré le canon du Fort & des batteries : à midi on a donné dans le Fort un grand repas aux Officiers & principaux Bourgeois ; j'étois le ſeul étranger qui y aſſiſtât.

9 SEPTEMBRE.

Je ſuis parti avec M. Beſtbier ſur ſon chariot pour la meſure du degré. Nous ſommes arrivés le ſoir au Groenkloof, dans l'habi-

tation de Contre-Berg, après avoir dîné dans une autre qui est à moitié chemin.

10.

J'ai monté sur Kapocberg, pour voir l'état du signal, & pour désigner un endroit propre à y faire un feu pour être vu de Picquet-Berg.

11.

Nous sommes partis de Groenkloof pour le Picquet-Berg : nous avions deux chariots, l'un attelé de six Chevaux, pour nous porter nos provisions & notre lit, & l'autre attelé de dix Bœufs pour porter les instrumens : nous avions huit Esclaves, tant pour conduire les chariots que pour porter le quart de cercle sur la montagne : nous allâmes dîner au Nyle-Kraal, & coucher à Schaffplaats Fonteyn, habita-

tion dont il a été parlé ci-devant.

12.

Nous sommes arrivés sur les dix heures & demie du matin à un passage de Berg, riviere qui est près de l'habitation appellée Rietkloof. Il n'y a qu'un petit canot de neuf à dix pieds de long, & de deux pieds & demi de large; la riviere y est fort profonde, quoique peu large, n'ayant guéres en cet endroit plus de soixante pas. Il nous a fallu tout décharger, faire passer nos caisses & nos paquets pieces à pieces, & ensuite lancer les chariots à l'eau, puis les en tirer avec des Bœufs: tout cela fut exécuté en deux heures & demie de tems, parce que nous avions assez de monde. Après avoir dîné à cette habitation, nous fûmes coucher à une grande heure au-delà, au lieu appellé Groën Fonteyn.

13.

Nous arrivâmes après trois heures de marche à l'habitation appellée Klip-Fonteyn, ſituée au pied d'une montagne ſans nom, adoſſée au Picquet-Berg: c'eſt le tems que j'ai deſtiné pour être le lieu Boréal de ma meſure.

Le pays dans toute cette route eſt abſolument ſec, & preſque par-tout inculte, couvert de brouſſailles & de hautes plantes ligneuſes; le fond eſt ſable & roche en quelques endroits. En général l'aſpect n'en a aucun agrément, & le terrein n'y eſt d'aucune valeur.

14.

Le lieu où nous couchions, M. Beſtbier, moi & Poitevin, étoit un emplacement d'une grange, long de ſix pieds & large de

ſept, ſéparé de celui où étoit le ſecteur, par une toile qui faiſoit une eſpece de cloiſon : nous y avions poſé les deux matelats de mon lit de camp, à côté l'un de l'autre, ſur des ſacs à demi remplis de paille. Au-delà de cet endroit étoit une autre petite place où couchoient les Eſclaves.

En général, cette habitation, quoique fort petite, nous fournit tout ce dont nous avions beſoin. Elle eſt ſituée dans un coin de la grande plaine de Sable, qui eſt entre Berg, riviere, & le Picquet-Berg & la mer, à l'endroit où la montagne ſans nom dont j'ai parlé, s'approche le plus du Picquet-Berg. Cette habitation paroît être en plaine, parce qu'on y monte preſque inſenſiblement; mais on voit de-là toute la chaîne de montagnes qui eſt à l'Eſt du Cap, juſques au lieu appellé Hottentot Hollands Kloof, qui

eſt à l'Eſt-Sud-Eſt du Cap. On y voit les montagnes de Groënckloof, la Table & les montagnes qui bordoient la mer. En général, on y voit preſque tout ce qu'on eût pû découvrir du ſommet du Picquet-Berg, ou de la montagne voiſine; c'eſt pour cela que je n'ai pas placé de ſignaux ſur ces montagnes pour terminer mes triangles, mais que j'ai marqué un point pris à 36 toiſes à l'Oueſt de mon Obſervatoire, afin d'y faire des feux pour former mon dernier triangle.

Le même jour on nous amena vivant un Bléreau puant; il avoit été pris par les Chiens, & traîné derriere le chariot: je ferai ici la deſcription de l'extérieur de cet animal, le plus exactement qu'il me ſera poſſible.

Il étoit mâle, & paroiſſoit vieux. Il étoit de la taille d'un Baſſet médiocre, ayant deux pieds

juſte, depuis le bout du muſeau jusques à la naiſſance de ſa queue : ſon poil long de 12 à 15 lignes, étoit noir ſous le ventre & aux pattes. Le milieu de ſon dos étoit d'un poil gris blanc, depuis les yeux juſques au milieu de ſa queue, dont le bout étoit noir : deux rayes de poil blanc ſéparoient cette bande de poil gris-blanc, d'avec le poil noir du ventre : elles avoient un pouce ou un pouce & demi de large. La tête & le muſeau de cet animal reſſembloient aſſez à ceux d'un Chien ; le muſeau étoit court, un peu pointu : cet animal n'a pas d'oreilles extérieures : il a deux trous oblongs, ou fentes perpendiculaires à l'ouverture de la gueule, dans leſquels la peau rentre. Sa queue étoit d'environ huit pouces, les pattes courtes, celles de devant armées de griffes qui ſailloient d'un pou-

ce : celles de derriere avoient des griffes fort courtes, comme celles des Chiens. Cet animal preſſé par les Chiens, fait des veſſes extrêmement puantes, mais qui s'épuiſent à la fin. Tant que je l'ai vu vivant, il ne puoit point du tout. On acheva de le tuer une heure après qu'on l'eût amené à la maiſon ; comme cela ſe fit à mon abſence, il fut trop maltraité pour en emporter la peau.

8, 9 & 10 OCTOBRE.

Je ſuis reſté ſur Riebek-Caſtel, en attendant que la pluie diſſipât les brumes. La nuit du 10 au 11 a été des plus cruelles par le vent froid violent qui tournoit toujours, par la pluie continuelle, mêlée de grêle, en ſorte que la fumée, le froid & l'eau m'ont fort incommodé, n'ayant ni tente, ni couverture, ni matelats.

11 & 12.

Ce même jour M. Beſtbier, qui étoit reſté à Drie-Fonteyn, s'en eſt retourné au Cap pour ſe préparer à l'exercice des Milices Bourgeoiſes qui commence le 15. M. Muller, Capitaine d'Artillerie, arrivé à Drie-Fonteyn le 5, pour aſſiſter à mes obſervations, vint me rendre viſite ſur Riebek-Caſtel, & s'en retourna un peu après.

13.

Beau tems tout le jour; le ſoir un peu avant l'heure des feux, Riebek-Caſtel ſe couvre de nuages; je deſcendis ce ſoir de la montagne, après y avoir reſté neuf jours & neuf nuits de ſuite. Comme le tems de la moiſſon des orges approchoit, j'avois réſolu de remettre à faire les feux à Picquet-Berg, après avoir meſuré

la baſe, pour laquelle opération j'avois beſoin de beaucoup de monde. Pendant toute la nuit il a plu ſur la montagne.

17.

Nous couchâmes dans la plaine, ayant appuyé quatre bâtons ſur le chariot, & mis deſſus une toile pour nous garantir du ſerein; nos matelats étoient à terre deſſous la toile, notre tente n'étoit cloſe, ni par les côtés, ni à l'endroit du chariot; c'eſt ainſi que nous paſsâmes les trois nuits ſuivantes.

26.

J'ai été au Rond-Boſch, invité par M. le Gouverneur: il m'a mené voir le Jardin du Nieuland, avec la Maiſon de plaiſance qu'il y a fait bâtir l'an paſſé. J'y ſuis retourné le 3 Décembre: j'ai vû un grand nombre d'Aloës de différentes eſpeces qu'on cul-

tive dans le Jardin du Rond-Bosch, par curiosité. Le Nieuland est un grand Jardin d'où on tire les légumes pour les rafraîchissemens des Vaisseaux de la Compagnie. Il étoit assez en désordre quand je l'ai vu ; mais on va travailler à le rendre un des plus beaux des environs.

6 NOVEMBRE.

J'ai remis à M. le Gouverneur du Cap, un Mémoire contenant le détail de ce que j'ai fait pour la mesure d'un degré.

Commencement du Discours adressé à M. le Gouverneur du Cap sur la mesure du 34e degré de latitude australe ; le reste de ce Discours est distribué dans les Mémoires de l'Académie, années 1751 & 1754.

Les Sçavans qui s'intéressent particuliérement au progrès de

la Géographie & de la Navigation, doivent à l'Académie Royale des Sciences de Paris, la connoiſſance de la vraie figure & des dimenſions exactes de la terre. Dans les tems les plus reculés, on avoit fait différentes tentatives pour y parvenir ; mais faute d'une bonne méthode, d'inſtrumens exacts, & d'habitude aux opérations délicates, les Anciens, tant Grecs que Latins & Arabes, ne nous ont rien laiſſé d'approchant ſur la véritable grandeur de la terre.

Willebord Snell, Profeſſeur de Mathématiques à Leyde, fut le premier qui y appliqua la vraie méthode : malheureuſement il donna trop de confiance à la certitude générale que cette méthode a dans la théorie, & il ne ſe précautionna pas aſſez contre les cas où cette certitude s'échappe dans la pratique. M. Muſſchen-

brock, zélé pour l'honneur de ſa Nation, réforma dans la ſuite ce qu'il y avoit de défectueux dans l'ouvrage de Snell; & la meſure du degré qu'il nous a donnée, tient rang aujourd'hui entre les plus exactes.

Plus de cinquante ans avant Snell, un Médecin célébre nommé Fernel, avoit trouvé, à très-peu de choſe près, la véritable grandeur des degrés du Méridien; mais ce fut plutôt par un heureux hazard, que par la préciſion de ſes meſures. Fernel étoit trop éclairé pour les donner comme parfaitement exactes; & ſi on ne les avoit pas trouvées conformes à celles qui ont été priſes depuis avec tout le ſoin poſſible, elles ſeroient encore avec raiſon au rang des moins ſûres. On en peut dire preſque autant d'une autre meſure faite en Angleterre par Norwood, environ dans le

même tems que celle de Snell. Norwood apporta plus de précision à ses mesures que n'avoit fait Fernell, & dut à son exactitude une partie de son succès : mais avant l'application des Lunettes & des Micrometres aux instrumens, il étoit impossible de mesurer la terre avec l'exactitude nécessaire pour connoître ses véritables dimensions.

L'Académie Royale des Sciences a travaillé à la mesure de la terre, depuis son établissement jusqu'à présent. Toute l'Europe a été informée des opérations que ses Astronomes ont faites sous le Cercle Polaire boréal, en France & dans le Pérou, pour s'assurer de l'inégalité des degrés du Méridien : & l'on peut dire qu'il ne manquoit plus, pour terminer la question de la figure de la terre, que de voir, si dans l'hémisphere austral, l'inégalité avoit

lieu, & ſuivoit la même loi qu'on a obſervée dans l'hémiſphere boréal.

Placé dans le lieu de l'Afrique le plus près du Pôle auſtral, comptant ſur la protection de la Nation Hollandoiſe, dont j'ai été aſſuré par une infinité de preuves, & ſur-tout par l'empreſſement avec lequel M. le Gouverneur de cette Colonie m'a procuré tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ma miſſion, je n'ai pû me diſpenſer, ſuivant l'intention de l'Académie, de rechercher les moyens d'exécuter cette derniere meſure. J'ai dû profiter du bonheur de me trouver dans des circonſtances ſi favorables, d'autant plus qu'il ſemble d'ailleurs que les lieux ayent été diſpoſés exprès pour y faire les opérations les plus ſimples, & par conſéquent les plus ſuſceptibles de préciſion......

M. Tulbagh ayant approuvé le projet que j'eus l'honneur de lui présenter sur ce sujet, & ayant nommé M. Muller, Capitaine d'Artillerie, & Ingénieur de la Forteresse, pour être témoin de mes opérations, M. Bestbier, chez qui je demeure, m'offrit généreusement, non-seulement l'usage de ses chariots pour le transport de mes instrumens, & de ses Esclaves pour m'aider, mais il voulut encore me conduire lui-même par-tout, pour me servir d'interprête, & pourvoir à tous les besoins que j'aurois, dans les différens endroits où il me falloit séjourner.

1 JANVIER 1753.

J'ai vu jouer d'un instrument en usage chez les Caffres, il est composé de 12 planches rectangles, longues chacune de 18 à 20 pouces. Leur largeur va en diminuant depuis

depuis la premiere, qui a environ six pouces, jusques à la derniere, qui n'en a guéres que deux & demi. Ces planches sont assemblées les unes à côté des autres sur deux triangles de bois, auxquels elles sont attachées par des courroyes; de sorte que tout l'instrument forme une espece de Table longue de quatre pieds, & large de vingt pouces : au-dessous de chaque planche, il y a un morceau de callebasse, qui y est attaché, pour contribuer à la faire résonner : un homme porte cet instrument devant lui, à peu près comme nos femmes à Paris portent leur inventaire; il joue en battant dessus avec deux maillets de bois, dont la figure & la grosseur approchent de celles des fers de Plombiers : cet instrument est passablement sonore, & avec ses douze tons, on peut y jouer un grand nombre d'airs.

29.

J'ai été à Conſtance : ce fameux vignoble eſt compoſé de deux habitations ; l'une ancienne & conſtruite par un des Vonderſtel, Gouverneur du Cap ; l'autre eſt plus moderne, & dans le goût des habitations ordinaires : elles ſont toutes deux dans un fond ; mais la premiere eſt plus élevée que l'autre ; elle a un peu de vûe qui donne ſur une partie de la fauſſe-baye, l'autre n'en a point du tout : elles ſont bien arroſées, & les Jardins & Vergers très-fertiles. Elles appartiennent chacune à un particulier.

4 MARS.

Le Vaiſſeau François *le Duc de Parme*, commandé par M. de la Crochay, eſt venu mouiller au Cap ; on m'a remis une Lettre de M. Trudaine, du 18 Mars 1752,

une de M. Duhamel, & une de M. Daprès. La Lettre de M. Trudaine me permet, de la part de M. le Garde des Sceaux, de faire toutes les dépenſes que je jugerai convenables à l'avancement des Sciences.

8.

A ſix heures du matin, je ſuis parti du Cap ſur le canot de M. de Ruyter, pour m'embarquer ſur le Puiſieux, pour aller aux Iſles de France & de Bourbon, n'ayant pas eu de contre-ordre depuis les Lettres que j'ai reçûes le 23 Octobre : aucun de mes amis, ou de ceux qui m'ont écrit de France, ne paroît informé des ordres que j'ai reçus.

A midi on a tiré du Château, des Batteries & de tous les Vaiſſeaux qui étoient en rade, une ſalve de coups de canon pour le jour de la naiſſance du jeune Prince Statoudher. A midi & de-

mi nous avons appareillé & salué de sept coups de canon, auxquels on n'a répondu que par trois. Le mal de mer me prend à trois heures du soir.

5 AVRIL.

Gros grains & coups de vent; dans la matinée la mer fort grosse pendant long tems : après-midi nous voyons un grand nombre d'oiseaux qui voltigent autour de notre Vaisseau. Nous prenons les uns à la main sur les cordages & agrès; nous en précipitons d'autres à coups de bâton dans la mer : on appelle ces oiseaux des Goilettes, ou Querets. Le soir on n'en voit plus.

16.

Au matin nous découvrons l'Isle Rodrigue.

18.

Nous découvrons le matin l'Isle Ronde, puis l'Isle de France, & nous mouillons à 4 heures du soir à l'entrée du Port,

DÉBARQUEMENT
A L'ISLE DE FRANCE.
Opérations exécutées dans cette Isle.

19 AVRIL 1753.

JE descendis à terre à huit heures & demie ; je me présentai à M. Bouvet, Gouverneur, qui me dit que M. David étoit parti le 10 Février pour la France, & qu'il devoit toucher au Cap, pour m'y prendre. Il me fait loger au Gouvernement, & donne ordre qu'on m'arrange une place pour poser mes instrumens ; je la prends dans la maison de M. Mabile, où M. Daprès a observé l'an passé. On y a travaillé le reste du mois, & la premiere semaine de l'autre.

13 JUILLET.

Nous ſommes partis pour faire toutes nos opérations, nous avions un détachement de cinq Soldats & deux Caporaux; de neuf Noirs; ſçavoir, cinq Malabares & quatre de Guinée: nous avions une tente, & une Pirogue pour porter nos effets, & pour nous faire traverſer les bras de mer ou Bayes profondes qui ſont fort communes dans cette Iſle. Nous allâmes coucher le ſoir chez M. de Roſtaing.

19.

Nous avons employé preſque tout le jour à aller camper à la Poudre d'or: le chemin eſt très-embarraſſé, & coupé de trois bras de mer, dont nous avons traverſé un en Pirogue, & deux à pied, ayant de l'eau juſques à la ceinture, pendant l'eſpace d'un demi-quart de lieue.

22.

Nous avons été en Pirogue au Poste à Fayette, où j'ai observé. Ensuite nous avons été camper une demi-lieue plus loin: après midi on a travaillé à traîner à terre la Pirogue pour la faire passer par terre en dedans des Récifs (*a*), qui sont contigus à la terre dans l'espace d'une demi-lieue.

23.

Le matin grosse pluie qui mouille tous nos équipages jusques dans notre tente: après-midi on met la Pirogue à la mer.

24.

Nous allons en Pirogue observer en pointe de Flacq, de-là au Puits des Hollandois où nous campons.

(*a*) Ces récifs sont des écueils ou bancs de sable qui se trouvent sur les côtes.

25.

Nous allons par-terre obſerver à la Baraque à farine, & de-là à la pointe des quatre Cocos, où nous campons.

26.

Nous laiſſons notre camp aux quatre Cocos, & nous allons en Pirogue au grand Port pour reconnoître les montagnes qui en ſont voiſines : nous y arrivons à onze heures & demie du matin.

27.

Nous allons ſur un Canot à l'Iſle des Egrettes pour découvrir les montagnes : nous y laiſſons un ſignal.

28.

M. Deſny va défricher le ſommet de la montagne des Créoles, & y laiſſer un ſignal : M. Godin & moi, nous allons en Canot à

l'Isle Marianne, & à la pointe du Diable : nous envoyons chercher nos équipages aux quatre Cocos.

30.

Nous sommes partis du grand Port sur un grand Canot : nous avons débarqué un peu au-delà des deux Isles des Cocos : j'ai été observer à la pointe des Vaques, & de-là nous avons été camper au-delà du bras de mer du Bouchon : nous laissons notre Pirogue au grand Port.

31.

Nous sommes venus camper à la Baraque au Gouverneur : j'ai été observer à la pointe du Souffleur.

1 AOUST.

Nous sommes venus camper entre la riviere du Poste & le ruisseau qui est au delà : l'après-midi nous parcourons la Savanne pour chercher une base.

2.

Nous allons camper ſur la riviere Dragan; nous parcourons le reſte de la Savanne pour chercher une baſe.

3.

J'ai été placer deux ſignaux pour joindre nos opérations à la baſe que nous devions meſurer.

4.

Nous allons camper ſur le ruiſſeau appellé le Bain des Négreſſes. M. Deſny, qui ſe trouve incommodé, va ſe rétablir au grand Port : après-midi nous cherchons un alignement à la baſe.

5.

Nous alignons la baſe ; mais la trouvant courte, nous remettons à demain à faire un autre alignement.

6.

Nous changeons l'alignement le matin, & l'après-midi nous mesurons environ 670 toises par un terrein assez inégal.

7.

Nous mesurons environ 1250 toises d'un terrein assez inégal, & même coupé par un bras de mer de 250 toises de large.

8.

Nous finissons la mesure, & la vérifions au cordeau. M. Desny revient du grand Port.

9.

Nous allons faire un signal, & observer sur la montagne de la Savanne. Nous y arrivons à six heures vingt minutes de marche, dans des bois fort touffus, & en suivant la crête des monta-

gnes plus baſſes, qui forment une chaîne preſque ſans interruption : nous ſommes obligés de faire un grand abbatis de bois pour un ſignal ; ce qui n'a pû être fini que le lendemain à dix heures du matin. Pendant la nuit, & preſque toute la matinée, il a plu ; nous ne pûmes preſque pas faire de feu, à cauſe de l'humidité de la terre & du bois.

10.

Nous obſervons ſur le midi, & nous retournons au Bain des Négreſſes en cinq heures de tems.

11.

La pluie eſt continuelle tout le jour : nous ne pûmes ſortir de la tente.

12.

Nous partons pour retourner au grand Port : nous eſſayons en vain d'obſerver à deux ſignaux ;

le tems couvert & la pluie cachent les montagnes : nous allons coucher près de la riviere du Poſte.

13.

Nous plaçons un ſignal ſur la montagne Chaour ; le tems couvert empêche d'y obſerver. Nous trouvons à onze heures & demie, un Canot qui vient nous prendre au bras de mer du Chalan. Nous arrivons au grand Port à deux heures & demie.

14.

Nous allons obſerver ſur la montagne des Créoles ; M. Godin, Ingénieur de la Compagnie, va pour affaire au petit Port.

15.

Après Vêpres nous allons en Pirogue au pied du Bambou, à l'habitation de la Victoire.

16.

Nous allons obſerver ſur le Bambou : nous envoyons notre Pirogue mettre un Drapeau aux quatre Cocos : le tems eſt fort variable tout le jour ; mais nous eumes le tems de finir, & d'aller coucher à l'habitation de la Victoire.

17.

Nous retournons à pied au Port du Sud-Eſt. La Pirogue revient après-midi.

18.

Nous allons obſerver au Cocotier de la pointe des deux Cocos. Le ſoir M. Godin revient du petit Port.

19.

Nous partons en Canot du Port du Sud-Eſt : le vent nous eſt contraire, & nous arrivons

aſſez tard au Chalan : nous allons cependant obſerver à la montagne Chaour, & de-là coucher à la Baraque au Gouverneur.

20.

Nous allons obſerver à la pointe de l'Arcade, & au terme oriental de la baſe, de-là coucher au Bain des Négreſſes.

21.

Nous allons obſerver au terme occidental de la baſe, à la pointe d'Arienbel, à celle de la Mare aux joncs, & de-là coucher au poſte Jacotet, où étoit la tente, & un Canot pour notre uſage.

22.

Nous allons camper à la Prairie, qui eſt au-delà du Cap Brabant, après avoir paſſé ce Cap avec beaucoup de difficulté : c'eſt un banc de roches fort élevées &

eſcarpées, qui s'avance en mer, & qu'il faut néceſſairement eſcalader.

23.

Nous allons camper au pied du Morne Brabant : je vais viſiter les plaines voiſines où je trouve un aſſez bel eſpace à meſurer.

24.

Nous alignons une baſe au pied du Morne Brabant. M. Deſny va poſer un ſignal ſur la montagne de la petite riviere noire, & ſur le morne de la riviere noire.

25.

Nous meſurons la baſe, que nous trouvons de 1956 toiſes

26.

Nous obſervons les angles aux extrêmités de la baſe.

27.

Je pars pour aller au terme occidental de la base de la Savanne; le Canot me mene au-delà du Cap Brabant, où je vais poser un signal ; de-là je vais dîner au poste Jacotet , & coucher au signal occidental de cette base.

28.

Pluie tout le jour & toute la nuit suivante : dans un moment d'intervalle je vois un signal que M. Desny étoit allé faire sur le Piton de Fouge. Je vais coucher au poste Jacotet.

29.

Je vais observer à la pointe du bras de mer des Citroniers , à celle de Saint Martin , à la pointe du Corail, & j'arrive au camp sous le Morne Brabant , après avoir passé le Cap en Pirogue ,

& une partie du reste du chemin en Canot.

30.

Je vais observer au côteau de Fouge, & reviens coucher au même camp, sous le même Brabant.

31.

Nous allons camper au bras de mer du Tamarin : on nous fit passer sous une arcade de pierres où les Soldats font une espece de Baptême à ceux qui n'ont pas encore passé par-là ; nous n'arrivâmes au camp qu'après sept heures & un quart de marche par de très-mauvais chemins.

1 SEPTEMBRE.

Nous parcourons la plaine de Flique en Flaque, & nous y trouvons de quoi mesurer une base.

2.

Messieurs Godin & Desny ali-

gnent la baſe. Je retourne en Pirogue au ſignal Nord de la baſe du morne Brabant, d'où je ne puis voir l'extrêmité de celle de Flique en Flaque : je vais coucher au pied de la montagne de la petite riviere noire.

3.

Meſſieurs Godin & Deſny meſurent la baſe. Je vais ſur la montagne de la petite riviere noire, où j'eſſuye une pluie de plus de quatre heures de ſuite : le tems s'étant un peu éclairci, j'obſerve mes angles principaux, & je deſcends : je n'arrive hors du bois qu'à huit heures du ſoir, à l'endroit où j'avois couché la nuit précédente.

4.

Je retourne en Canot au camp du Tamarin. Après-midi je vais obſerver aux deux bouts de la baſe de Flique en Flaque.

5.

Je vais obſerver au morne de la riviere noire, d'où j'eus bien de la peine à deſcendre, à cauſe que les herbes dont cette montagne eſt couverte, étoient fort féches & gliſſantes, & les pierres petites & roulantes : je deſcens à la pointe de Corail pour y obſerver, & de-là je me rends au camp du Tamarin ; le ſoir je vais obſerver au terme auſtral de la baſe.

6.

Nous allons en Canot camper à la petite riviere. Les montagnes reſtent couvertes de nuages tout le jour.

7.

Nous allons obſerver à la pointe des Caves, & à celle de la plaine aux ſables. Après-midi à

celle de l'entrée Sud de l'anſe de la petite riviere.

8.

Au matin nous allons obſerver à deux pointes du côté de la riviere Belle-Iſle. Après-midi nous allons coucher au pied de la montagne du Corps-de garde.

9.

Nous allons obſerver le matin ſur la montagne : en deſcendant nous trouvons des Chevaux avec leſquels nous retournons au Port.

17.

Nous avons été obſerver au Pouce.

19.

Nous ſommes partis pour aller achever nos opérations interrompues au coin de Mire. Nous avons été coucher chez M. de Roſtaing à pied.

20.

Nous avons été à cheval jusques au Trou aux Biches, de-là à pied au Cap malheureux, où nous avons trouvé notre tente & un fort Canot.

21.

Nous avons été obſerver ſur le coin de Mire ; quoiqu'il fît beau tems & belle mer, j'eus le mal de mer : nous reſtâmes quatre ou cinq heures ſur cet Iſlot, & de-là nous allâmes à notre camp : le ſoir j'obſervai au Cap malheureux.

22.

J'allai obſerver le lever du Soleil au ſignal de la Butte aux Sables ; de là nous nous embarquâmes tous, & vînmes à la Baye du Tombeau : nous allâmes obſerver au terme occidental de

notre premiere baſe, & coucher chez M. de Roſtaing.

23.

J'ai été obſerver au Piton de la découverte, à cauſe du nouveau mât de Pavillon qu'on y a mis; je ſuis revenu à dix heures & demie à la Meſſe aux Pamplemons, & de-là chez M. de Roſtaing: je ſuis pris d'une dyſſenterie.

24.

Je vais à cheval à la montagne longue: après y avoir obſervé, je me rends au Port, fort foible; mais la diette me rétablit en deux jours.

28.

Nous allons obſerver au Pavillon de la découverte du Port. C'eſt la derniere de nos ſtations. (*a*).

(*a*) Le réſultat de toutes ces obſervations ſe trouve dans les Mémoires de l'Académie 1754, page 118, rédigé & calculé.

Nous interrompons ici la ſuite de notre Journal pour donner la deſcription de ce qui nous a paru remarquable à l'Iſle de France.

Deſcription abrégée de l'Iſle de France.

L'ISLE de France, découverte d'abord par les Portugais, qui y ont vraiſemblablement porté les Cerfs, les Cabrits & les Singes, qui ne ſont pas pour eux un gibier indifférent, a depuis été poſſédée par les Hollandois, ſous le nom de l'Iſle Maurice. Le grand nombre d'établiſſemens que cette Nation avoit à entretenir dans les Indes, leur fit abandonner celui-ci en 1712; & les François, qui depuis long-tems occupoient l'Iſle de Bourbon, qui n'en eſt qu'à 35 ou 40 lieues, ne manquerent pas de s'en emparer.

Selon

Selon mon calcul, fondé ſur les meſures géométriques que j'ai faites dans cette Iſle, ſon contour eſt de 90668 toiſes. Je l'ai déterminé par la ſomme des côtés d'un poligone circonſcrit à cette Iſle, de façon que le terrein qui ſe trouvoit hors de ce poligone, fût, à très-peu de choſe près, compenſé par l'étendue des petites bayes ou anſes qui rentroient en dedans de ce même poligone. Son plus grand diametre eſt à-peu-près, Nord & Sud, de 31890 toiſes, & ſa plus grande largeur, priſe à peu près Eſt & Oueſt, eſt de 22124 toiſes. Sa figure eſt ovale, ayant le ſommet du Nord plus alongé, & celui du Sud plus applati. Sa ſurface eſt de 432680 arpens, à 100 perches de 20 pieds de longueur: c'eſt l'aire du poligone dont je viens de parler.

Cette Iſle a deux très-beaux

Ports, l'un plus petit, & ſitué vers le milieu de la côte de l'Oueſt de l'Iſle. C'eſt-là qu'eſt le principal établiſſement de la Compagnie des Indes, ſous le nom du Port *Louis*. On n'entre dans le Port qu'en ſe touant ; mais on en ſort toujours vent arriere. L'autre Port, appellé le Port Bourbon, eſt vers le milieu de la côte Eſt de l'Iſle ; il eſt très-vaſte, & fort ſûr. On y entre vent arriere ou vent largue ; mais la ſortie en eſt difficile, à cauſe des vents qui ſoufflant preſque toujours de la partie du Sud-Eſt, donnent preſque directement dans les deux paſſes, qui forment les débouchés du Port. C'étoit-là que les Hollandois s'étoient établis, & qu'ils avoient conſtruit une eſpece de Fort, nommé le Fort *Frédéric-Henry* : les fondemens, & une partie des murailles ſubſiſtoient encore en 1753 ; mais on les dé-

molissoit pour y élever un fort beau Bâtiment, destiné à loger le Commandant du Port avec la Garnison, & à contenir les Magasins nécessaires.

Le contour de l'Isle est en général tout de roche. Le fond de la mer aux environs de la côte, est couvert de Coraux, de Madrepores & de Coquillages. Il y a peu de sable véritable; ce qu'on en trouve sur le bord de la mer, n'est guéres que des débris de Coquillages. La côte est bordée de récifs, sur lesquels les vagues viennent se briser; les récifs s'étendent quelquefois à plus d'une lieue de la terre, en sorte qu'on peut faire en sûreté une bonne partie du tour de l'Isle dans une simple Pirogue. Il n'y a que la partie du Sud de l'Isle, où la mer brise presque par-tout sur la côte même: ce qui la rend inabordable, excepté dans quelques

endroits, où un Canot peut se mettre à l'abri de la grosse mer.

La plus grande partie de l'Isle est couverte de montagnes, dont les plus élevées ne surpassent guéres 400 toises. Le Port Louis en est entouré à demi, & du lieu du mouillage des Vaisseaux, on voit les Bâtimens de terre comme dans un amphithéâtre. Parmi les montagnes qui le forment, on en remarque deux connues sous le nom Hollandois de *Pieterboth*, & de sa femme. La premiere est élevée de 420 toises au-dessus du niveau de la mer. Elle est terminée par un Obélisque de roche nue, surmonté d'un gros rocher cubique à peu près, mais plus gros que la pointe sur laquelle il porte; ce qui fait un effet singulier à la vûe: aussi a-t-on donné à ce Rocher le nom de *Chapeau de Pieterboth* L'autre montagne est plus

à l'Oueſt. Elle eſt élevée de 416 toiſes, & terminée par un gros rocher, qui a la figure d'un pouce élevé ſur une main fermée. Auſſi pour cette raiſon l'appelle-t-on le *Pouce*. Le Port Bourbon eſt de même au pied d'une chaîne de montagnes, dont la plus remarquable, appellée le Bambou, a 322 toiſes de hauteur. La partie du Nord-Oueſt de l'Iſle eſt ſenſiblement unie, & celle du Sud-Oueſt, toute couverte de chaînes de montagnes de 300 à 350 toiſes de hauteur : la plus haute de toute en a 424. Elle eſt à l'embouchure d'un ruiſſeau appellé *petite Riviere noire*.

Le terrein de l'Iſle eſt en général aſſez bon, mais il eſt recouvert d'une quantité prodigieuſe de pierres de toute ſorte de groſſeurs, dont la couleur eſt cendrée noire. Une grande partie eſt criblée de trous. Elles contiennent

la plûpart beaucoup de fer, & la surface de la terre est couverte de mines de ce métal. On y trouve aussi beaucoup de pierres ponces, sur-tout sur la côte Nord de l'Isle, des laves ou espece de laitier, de fer, des grottes profondes, & d'autres vestiges manifestes de Volcan éteint.

L'Isle de France est presque toute couverte de bois. Ces bois sont assez beaux, sur-tout du côté du Sud-Est de l'Isle. Ils sont fort embarrassés de Fouges & de Lianes.

« Ces plantes, dont les branches » sont traînantes, comme notre » Lierre, la Vrille, &c. se joignant » aux Arbrisseaux & au Mort- » bois, rendent la plûpart des » forêts impraticables On ne » peut y entrer que par des dé- » tours & des circuits que peu de » personnes connoissent.

» Ces épaisses forêts sont le re-

» fuge des Négres qui désertent
» la maison de leurs Maîtres : on
» donne sur les lieux le nom de
» *Marons* à ces Esclaves fugitifs.
» Ils s'attroupent dans les forêts,
» & vivent de brigandages. Les
» patrouilles de l'Isle pénétrent
» quelquefois dans ces bois ; mais
» avec beaucoup de précaution.
» Les routes y sont à peine frayées,
» & sont plutôt des labyrinthes
» que des chemins. Les *Marons*
» que les patrouilles peuvent joindre,
» sont punis selon les circonstances.
On brûle ou l'on
» coupe les deux gros nerfs
» du jarret à ceux qui sont seulement
coupables de trahison.

» A l'égard des Négres *Marons*
» qui s'attroupent, & qui se répandent
dans l'Isle pour voler,
» on leur donne la chasse comme
à des animaux. On leur
» tend des piéges pour les prendre
vivans, & l'on tire sur

» ceux qu'on ne peut joindre.

» Ces Brigands ont dans leurs » retraites un certain nombre de » femmes, dont les unes les sont » venu joindre volontairement, » par un esprit de débauche. Les » autres ont été enlevées. Ces » Chasseurs tirent sur les femmes » comme sur les hommes, & les » Soldats de l'Isle ont ordre de » ramener mort ou vif l'homme » ou la femme qu'ils peuvent » joindre. Les femmes que le li- » bertinage a conduites dans ces » retraites, subissent des supplices » rigoureux, pareils à ceux des » hommes, lorsqu'on les peut » joindre.

» Il arrive souvent aux Chas- » seurs & aux Soldats de n'être » pas les maîtres de faire la dis- » tinction des femmes coupables » d'avec celles qui sont retenues » dans les bois contre leur gré. » M. l'Abbé de la Caille sauva la

» vie à une de ces dernieres avec
» beaucoup de peine.

» Il ſuivoit le cours de ſes opé-
» rations, accompagné de quatre
» Soldats, lorſque ceux-ci apper-
» çurent une de ces malheureu-
» ſes qui longeoit une portion du
» bois. Ils alloient tirer ſur la
» femme comme ſur une bête ;
» ce ne fut qu'à prix d'argent que
» l'Abbé de la Caille vînt à bout
» de retenir les Soldats. On prit
» cette femme, & l'on connut
» par l'événement, qu'elle avoit
» été enlevée par les *Marons*, qui
» la retenoient contre ſon gré.

» C'eſt ainſi que l'innocent
» porte ſouvent la peine du cou-
» pable dans des rencontres où
» l'on ne peut pas le diſtinguer.
» L'uſage d'aller à la chaſſe des
» Négres fugitifs & brigans, com-
» me à celle des animaux ſauva-
» ges, n'a rien qui puiſſe choquer
» la délicateſſe Européenne. Du

» moment où des hommes utiles » dans la société renoncent à leur » état par un esprit de libertinage & de cupidité, ils se dégradent au-dessous des bêtes, & » méritent les plus rigoureux traitemens ».

Les principaux Arbres que j'aye connus, sous les noms que les Habitans leur donnent, sont le *Palmiste*, le *Latanier*, le *Vacoa*, le *Maport*, le bois *de Natte* à grandes & à petites feuilles; ces deux especes sont les deux plus beaux bois rouges de l'Isle. Le bois de *Canelle*. Ce nom ne signifie pas une espece de Cannelier, ou approchant ; c'est un grand arbre d'un bois assez liant & léger, le plus propre & le plus employé à la Ménuiserie. Le bois d'*Olive*. Ce n'est pas une espece d'Olivier ; mais la feuille a quelque rapport de figure avec celle de l'Olivier. Le bois *de Lait*,

ainſi appellé d'une liqueur blanche & gluante qui en ſort quand on le caſſe ſur pied; le *Colophone*, d'une raiſine qui en diſtille, mais qui n'eſt pas celle qu'on appelle proprement *Colophone*. C'eſt au reſte un des plus gros & des plus hauts arbres de l'Iſle. Le *Benjoin*, gros arbre qui n'a aucun rapport avec le Benjoin des Iſles de la Sonde & des Moluques, mais ainſi appellé, au lieu de Bienjoin, parce que c'eſt le bois le plus liant du pays. Il ne s'éclate jamais, il eſt excellent pour le Charronnage. Le faux *Tacamaca*, le bois de *Ronde*, l'*Ebene*, qui eſt de trois ſortes; ſçavoir, l'Ebene blanc, l'Ebene noir, & l'Ebene veiné de noir & de blanc. Le *Bois puant*, qui eſt très-propre pour la Charpente; le *Citronier aigre*, l'Arbre de *Fougere*, le *Manglier* & le *Veloutier*.

L'Iſle de France eſt arroſée de

plus de ſoixante ruiſſeaux. Ils ſont fort près les uns des autres dans la partie méridionale de l'Iſle. Il y en a même de fort conſidérables, que leur largeur & leur profondeur rendent difficiles à paſſer. Le milieu de l'Iſle eſt rempli d'étangs d'eau douce, qui ſont la ſource de la plûpart de ces ruiſſeaux. La côte du Nord-Eſt & du Nord-Oueſt de l'Iſle, eſt ſans eau; on n'y rencontre guéres que des mares d'eau ſalée. Dans les ruiſſeaux de l'Iſle de France, on pêche des *Chevrettes* toutes ſemblables à celles qui nous viennent des côtes de Normandie, des *Anguilles*, des *Cabots*, des Poiſſons qu'on appelle *Carpes de riviere*, quoiqu'elles ne reſſemblent guéres à nos Carpes que par le goût, & des Mulets d'eau douce.

Dans les mares & dans les grands trous remplis d'eau, qui ſe

trouvent dans les lits des rivieres, on pêche des *Lubines* & des *Anguilles*, qui ont quelquefois cinq à six pouces d'épaisseur, & quatre à cinq pieds de long. Elles sont fort voraces. Elles entraînent même assez souvent au fond de l'eau ceux qui ont l'imprudence de se baigner dans ces trous ou dans ces mares.

Je ne puis entrer dans quelque détail sur les Poissons de mer que l'on prend sur la côte, parce que la plûpart ne sont connus des habitans que sous des noms qu'ils leur ont donnés. Je dirai seulement que le *Requin*, la grosse Raye, le Diable de mer, sont ceux des Poissons connus qui fréquentent le plus la côte. On y trouve souvent de grosses Tortues de mer & du Lamentin, poisson qui se prend ordinairement de la même maniere que la Baleine, en le harponnant. Il y

a beaucoup d'Huîtres à l'Iſle de France ; mais les Coquilles en ſont ſi baroques, qu'on ne peut les ouvrir qu'à coups de marteau. Le Poiſſon le plus délicat que j'y aye mangé, eſt une eſpece de Turbotin appellé *Poule d'eau* ; il a du moins la figure & le goût du Turbotin ; mais la couleur de ſa chair eſt verte, ſa graiſſe eſt auſſi verte, légere, & d'une délicateſſe admirable.

Les animaux qu'on trouve dans l'Iſle de France, ſont des Cerfs, ſemblables en tout aux nôtres, mais dont la chair eſt excellente pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août ; des Cabrits & des Cochons ſauvages ; ces derniers ſont rarement bons à manger. On y trouve des Liévres, une grande quantité de Singes, qui ſont beaucoup de dégât dans les champs de Maïs, & dans les autres plantations ; des

Rats & des Souris, qui ſont tant de ravage dans les bleds, qu'il faut quelquefois renoncer à les moiſſonner ; auſſi dans la plûpart des habitations bien tenues, les champs de bleds ſont entourés de piéges de ſix pas en ſix pas ; le ſoin de les viſiter & de les redreſſer tous les jours, donne aſſez d'occupation pour la journée d'un Noir.

Les oiſeaux les plus ordinaires ſont les *Frégates*, les *Foux* ou *Fouquets*, les *Corbigeaux*, les *Goilans*, les *Flamans*, les *Allouettes de mer*, les *Pailles en cul* de deux ſortes ; l'une dont le bec, les pattes & les pailles ſont rouges, & l'autre dont le bec, les pattes & les pailles ſont blanches : des Perroquets de quatre ſortes ; ſçavoir, les Amazones, qui ſont la plus groſſe & la plus belle eſpece : les Perroquets gris & les Perruches vertes, grandes & pe-

tites. On mange de toutes ces eſpeces de Perroquets. On trouve dans les bois des Pintades, une eſpece de Merle, des Ramiers de deux ſortes, dont l'une eſt un manger très-délicat, mais fort pernicieux. Une eſpece d'Epervier, qu'on appelle *Mangeur de Poule*, après lequel les petits oiſeaux s'attroupent. Il y a peu de ces petits oiſeaux. Ils ſont ſemblables à nos Linottes & à nos Meſanges. On y trouve encore quelques *Bengalis*, qui ſont des petits oiſeaux qui ont des plumes d'un rouge vif à la tête & aux environs du cou, & les aîles, le ventre & la queue couvertes de plumes d'un beau gris de perle un peu foncé & moucheté. Dans les plaines on trouve trois ſortes de Perdrix, dont le goût eſt aſſez ſemblable à celui des Perdrix griſes d'Europe, mais le chant n'y a aucun rapport. Le cri du mâle

d'une eſpece, reſſemble à celui d'un Coq un peu enroué. On trouve enfin deux eſpeces de Chauve-Souris: l'une plus petite, & la même que celle qu'on a en France, & l'autre beaucoup plus groſſe, & de la taille d'un Chat de deux mois, fort graſſes dans les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, & qu'on met au pot comme y met une volaille pour donner de la graiſſe & du goût au bouillon. Les inſectes les plus incommodes & les plus communs ſont des nuées de Sauterelles, les Chenilles; les Carias, qui détruiſent les plus gros arbres dans les bois, les poutres & les ſolives des bâtimens; les Fourmis, dont les maiſons ſont pleines, les Cancrelas de trois eſpeces, les Grillons, les Couſins ou Maringouins, qui ſont un peu plus gros que les nôtres, & dont les jambes ſont nuancées de gris

& de blanc. Ils ſont extrêmement incommodes, ſur-tout pendant la nuit; les Scorpions & les Millepieds; les maiſons en ſont remplies, ſur-tout dans les bas qui ſont maçonnés & un peu humides; les Mouches communes, les groſſes Guêpes, dont la piquure eſt très-douloureuſe, & plus difficile à guérir que celle du Scorpion, des Araignées, &c. On trouve auſſi beaucoup de Formicaléons dans les bois. J'ai vu dans les Jardins l'eſpece de Demoiſelle connue au Cap ſous le nom du *Dieu des Hottentots*, ſur le compte duquel les Voyageurs ont débité bien des fables.

Il n'y a pas de Serpens dans l'Iſle de France; on prétend qu'ils ne peuvent y vivre, & que dans les Iſlots voiſins, appellés l'*Iſle ronde*, l'Iſle longue, le Coin de Mire, on trouve beaucoup de Couleuvres & de Serpens. Je

n'aſſurerai pas le fait ; ce que je ſçais, c'eſt que ſur l'Iſlot, appellé le *Coin de Mire*, j'ai vu des Lézards longs d'un pied, & gros d'un bon pouce, & qu'à l'Iſle de France je n'en ai vu que de très-petits courir ſur les murailles & ſur les pierres, de même qu'on les voit en France.

Je ne dirai rien des plantes de l'Iſle de France, n'ayant pas aſſez de connoiſſance dans la Botaniques. Je ferai remarquer ſeulement qu'on y a apporté pour former des pâturages dans les défrichés, une plante qu'on appelle dans le pays la *Squine*. Elle croît d'elle-même auſſi dru & auſſi haut que nos plus beaux ſeigles. Elle vient dans les bois un peu éclaircis, & dans les défrichés incultes. Elle étouffe toutes les autres plantes, qu'elle ſurpaſſe par ſa hauteur. Elle ſéche ſur la fin d'Août, & dans le mois de Sep-

tembre. Alors les Noirs y mettent le feu, qui ſe répand en un inſtant fort loin à la ronde, enſorte que les montagnes ſont de jour couvertes de fumée, & la nuit tout en feu; ce qui fait périr les arbres qui ont été chauffés deux ou trois fois de la ſorte. Auſſi les bois ſont-ils tout dégradés dans la partie du Sud-Oueſt de cette Iſle, où cette plante ſe trouve établie. Elle gagne tous les jours du terrein, & elle menace de ruiner entiérement les bois de cette Iſle avant la fin de ce ſiécle.

La dixiéme partie de l'Iſle, ou à-peu-près, eſt défrichée & cultivée; on y ſeme du froment, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs & du millet. Une partie des terres eſt en manioc pour nourrir les Noirs. On fait en quelques endroits du ſucre & du fort beau coton. On ne peut labourer les

terres à cauſe des pierres. On les façonne à coups de pioches, & l'on jette quelques grains dans chaque trou formé par la pioche. Dès qu'un champ eſt moiſſonné, on y plante ſouvent un autre grain. Les nouveaux défrichés ſont aſſez fertiles; mais on les fait trop travailler. Les grands abattis de bois qu'on a faits pour établir certains quartiers, les ont rendus ſujets à des ſéchereſſes qui changent les terres en pouſſiere, entretiennent les inſectes & les fourmis

On cultive dans les Jardins avec aſſez de ſuccès la plûpart de nos légumes d'Europe, dont on fait venir les graines de France, du Cap & de l'Iſle de Bourbon. On y a peu de fruits; les plus communs ſont les Pêches, qui ne ſont pas fondantes, les Bananes, les Ananas, les Papayes, les Athes, les Gouyaves. Il n'y a

presque pas d'Oranges douces, ni de Citrons doux, ni de Magnes, ni de Cocos. Les Pommiers, Poiriers, Noyers, Pruniers, n'y peuvent réussir. On y mange peu de bons Melons, mais beaucoup de Melons d'eau.

Peu d'habitans ont des troupeaux. Il n'y a guéres que le Cabrit & le Cochon d'Europe & de l'Inde qu'on nourrisse facilement. Les Moutons y sont fort rares, & d'une mauvaise venue. On y trouve quelques troupeaux de Bœufs & de Vaches venus de Madagascar. Les Vaches amenées ou originaires de Madagascar, rendent très-peu de lait. Celles qui viennent de France s'y vendent trois fois plus cher, parce qu'elles en rendent plus abondamment.

Cette disette de bestiaux est cause qu'il n'y a pas de Boucherie dans l'Isle. On envoye tous

les ans deux ou trois Bateaux à l'Isle Rodrigue, qui est à cent lieues à l'Est de l'Isle de France, pour en rapporter sept ou huit milliers de Tortues de terre, & cinq ou six cens Tortues de mer. La chair & la graisse de la Tortue de terre sont excellentes & très-saines. Celles des Tortues de mer sont bien moins délicates. Toutes ces provisions sont destinées à suppléer à la Boucherie pour le Gouvernement & pour l'Hôpital. Les habitans vivent de chair de Cabrit, de Volailles, de Gibier, de Poissons. En général, la vie y est fort chere; mais ce n'est pas tant la faute du pays, que celle de l'usage & de la nature de l'établissement formé dans cette Isle : car à l'Isle de Bourbon, les vivres sont beaucoup plus abondantes & à meilleur marché. Tous les Vaisseaux de la Compagnie vont s'y approvision-

ner. L'air de l'Isle de France est sain, il est tempéré & même froid, sur-tout le soir & le matin, dans les habitations un peu élevées. Les chaleurs sont plus grandes au Port-Louis que partout ailleurs, parce que les montagnes voisines le mettent souvent à l'abri du vent de Sud-Est qui régne ordinairement toute l'année. Le Ciel n'est pas également serein par toute l'Isle. Il pleut presque tous les jours de l'année vers le milieu de l'Isle, & c'est ce qui entretient les étangs & les ruisseaux, dont peu tarissent dans la saison séche. Aux environs du Port Louis, & dans la partie du Nord-Ouest de l'Isle, il ne pleut que dans les mois de Janvier, Février, Mars & Avril. Les pluies sont cependant fréquentes dans les mois de Mai & de Juin, & quelquefois de Juillet. La sécheresse dure pendant

pendant le reste de l'année ; elle rend la vûe des environs de ce Port désagréable, à cause des herbes desséchées & brûlées, & des montagnes voisines, nues, dépouillées d'arbres, & hérissées de pierres ; malgré la sécheresse, le Ciel est rarement bien clair. On y voit presque continuellement rouler de petits pelotons de nuages qui viennent du milieu de l'Isle, où il pleut presque tous les jours, comme je l'ai dit.

Les vents viennent ordinairement de la partie du Sud-Est ; ils sont bien moins violens qu'au Cap de Bonne-Espérance. On trouve cependant des vents variables, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril. Le baromètre a varié de six lignes pendant mon séjour dans cette Isle : dans mon Observatoire, qui n'étoit élevé que de 4 ou 5 toises au-dessus du niveau de la mer,

je l'ai vu au plus haut le 13 Juillet 1753, à 28 pouces 5 lignes un tiers, & au plus bas à 27 pouces 11 lignes & demi, les 10 & 12 Janvier 1754, jours d'une grosse pluie & d'un ouragan qui s'est fait sentir à l'Isle de Bourbon. Dans le courant de l'année, le mouvement du Mercure est presque insensible, si ce n'est qu'il est un peu plus haut à midi que le soir.

SUITE DU JOURNAL.

JANVIER 1754.

16.

JE me ſuis embarqué à l'Iſle de France, ſur le Vaiſſeau *le Bourbon*, commandé par M. Leſquelen, pour aller à l'Iſle de Bourbon. Nous appareillâmes le matin à 8 heures, & le lendemain 17 nous mouillâmes à la rade Saint Denis, à une heure après midi. M. Brenier, qui commande dans cette Iſle, me donne une Caſe, voiſine du Gouvernement, avec un Noir pour me ſervir.

» L'Auteur ne donne pas ici la
» deſcription de cette Iſle, parce

» qu'il n'y a séjourné que 5 jours.
» Nous y suppléerons en rappor-
» tant d'après la Martiniere, ce
» qui suit. On peut consulter les
» Mémoires de l'Académie 1754,
» page 119, touchant les oura-
» gans arrivés dans cette Isle,
» depuis 1733 jusqu'en 1754,
» que M. l'Abbé de la Caille y
» arriva. »

» L'Isle de Bourbon située
» dans l'Océan Ethiopique, à l'O-
» rient de la grande Isle de Ma-
» dagascar, est presque de figure
» ovale, & peut avoir 15 lieues
» de longueur sur 10 de largeur.
» On l'a d'abord appellée *Mas-*
» *careigne*, du nom d'un Portu-
» gais à qui la découverte en est
» dûe. Le nom de Bourbon lui
» a été donné en 1654. Cepen-
» dant les François ne s'y sont
» établis qu'en 1672, après avoir
» abandonné l'Isle de Madagas-
» car.

» L'île de Bourbon contient
» trois Bourgades assez considé-
» rables. Il y a plusieurs bonnes
» rades, mais il n'y a pas de ports
» assurés contre les violens oura-
» gans qui s'y font sentir fré-
» quemment. La Bourgade de
» Saint Paul est le premier éta-
» blissement qu'on y ait fait. On
» nomme Saint Denis de Sainte
» Suzane, les deux autres Bour-
» gades. Le Gouverneur de l'Isle
» réside à Saint Denis. Ce lieu
» est aussi l'entrepôt des vaisseaux
» de la Compagnie des Indes, &
» le seul relâche commode pour
» les rafraîchissemens

» Le territoire de l'Isle est fer-
» tile en plantes : il y croît de
» l'Aloës & de l'excellent Tabac,
» du poivre blanc & de l'Ebène,
» des arbres fruitiers, des Pal-
» miers, & autres arbres qui pro-
» duisent des gommes odorifé-
» rantes, comme le Benjoin, &c.

» L'air naturellement chaud de
» cette Isle, est tempéré & ra-
» fraîchi par des vents qui souf-
» flent presque continuellement.
» Des rivieres, des ruisseaux,
» des fontaines dont les eaux
» sont fort saines, contribuent
» beaucoup à sa fertilité. On y
» trouve une quantité prodigieuse
» de Tortues de terre & de mer.
» On y a transporté d'Europe des
» bêtes à cornes & des Porcs qui
» y ont beaucoup multiplié. Les
» Cabrits & les Sangliers y sont
» communs. La chair de ces der-
» niers est d'un goût exquis, par-
» ce qu'ils se nourrissent de Tor-
» tues. Les Perroquets, les Ra-
» miers, les Tourterelles y sont
» en grand nombre.

» On ne voit dans cette Isle
» ni reptiles, ni insectes venimeux.
» L'Ambre-gris & le Corail se re-
» cueillent abondamment sur les
» rivages, où l'on trouve aussi de

» ſuperbes coquillages de toutes
» eſpeces. »

FÉVRIER. 26.

Au ſoir je me ſuis embarqué ſur l'*Achille*, commandé par M. de Baubriand. Nous avons appareillé le 27 à dix heures du matin.

AVRIL. 15.

Au matin nous voyons l'Iſle de l'Aſcenſion où nous mouillons à onze heures du matin. Le ſoir nous deſcendons à terre, & nous campons un peu au Sud de l'Anſe aux François, & dans la partie Nord-Oueſt de l'Iſle où eſt le mouillage ordinaire.

OBSERVATIONS

FAITES

A L'ISLE DE L'ASCENSION.

L'Iſle de l'Aſcenſion eſt une relâche ordinaire aux vaiſſeaux François qui reviennent de l'Inde. Cette Iſle eſt petite, & n'a gueres plus de trois lieues du Nord au Sud, ni plus de deux de l'Eſt à l'Oueſt : elle eſt viſiblement formée ou brûlée par un Volcan : elle eſt couverte d'une terre rouge, ſemblable à de la brique pilée, ou à de la glaiſe brûlée. Il y a dans quelques endroits une terre jaune, comme de l'ochre, & dans quelques autres, & ſurtout dans les fonds, une terre noire & fine. L'Iſle eſt compoſée de pluſieurs montagnes d'éléva-

tion moyenne, comme de 100 à 150 toiſes. Il y en a une plus groſſe, qui eſt au Sud-Eſt de l'Iſle, haute d'environ 400 toiſes. On l'appelle la *Montagne-Verte*. Son ſommet eſt double & allongé : mais toutes les autres ſont terminées en cone aſſez parfait, & couvertes de terre rouge. La terre & une partie des montagnes ſont jonchées d'une quantité prodigieuſe de roches criblées d'une infinité de trous, de pierres calcinées & fort légeres, dont un grand nombre reſſemble à du laitier. Quelques-unes ſont recouvertes d'un vernis blanc-ſale, tirant ſur le verd. Il y a auſſi beaucoup de pierres-ponce. Les roches ſont poſées les unes ſur les autres fort irréguliérement, & la plupart ſur le penchant des montagnes ; de ſorte qu'elles laiſſent d'aſſez grands vuides dans leurs intervalles ; & comme elles

sont très-légeres & de peu de consistance, elles manquent souvent sous les pieds, & mettent les voyageurs peu attentifs dans le danger d'être entraînés, & même ensevelis dans leurs écroulemens. La vue de ces montagnes, & en général de toute l'Isle, présente aux yeux un spectacle affreux & capable d'inspirer de l'horreur.

Vers le milieu de l'Isle & entre les montagnes, il y a de petites plaines qui sont divisées en petits espaces, & si singuliérement distribués, qu'on diroit que c'étoit autrefois de petits champs couverts de pierres ; qu'on auroit ensuite accumulé les pierres par tas pyramidaux, & par longues rangées en façon de murailles séches, pour avoir de petits terreins séparés les uns des autres, & nétoyés de toutes pierres.

Il n'y a aucune riviere ni sour-

ce coulante dans cette Isle. On y voit des lits de torrens & des ravins formés par les pluies. On trouve cependant au pied de la Montagne Verte, de l'eau amassée dans quelques fonds ; mais elle s'évapore ou se perd en peu de mois.

La surface de l'Isle paroît absolument nue & inculte. Je n'y ai vu aucuns vestiges d'arbres ni d'arbrisseaux. J'y ai trouvé quatre sortes de plantes qui sont clair semées çà & là. La premiere est un pourpier d'une fort bonne espece ; la seconde est un tithymale, dont la tige en séchant devient assez dure ; la troisiéme est une espece de gramen, dont la feuille est fort étroite, longue & un peu crénelée comme la prêle. La quatriéme qui ne croît que sur les sables du bord de la mer, est une espece de *Convolvulus*, connue aux Isles de France & de

Bourbon, ſous le nom de *Patate à Durand.*

On ne voit gueres ſur cette Iſle que trois eſpéces d'oiſeaux, mais qui y ſont en grand nombre; ce ſont les *Fregates*, les *Fous*, qui ſe laiſſent prendre à la main ou tuer à coups de bâton, & les *Pailles-en-cul*: il y a quelques Cabrits ſauvages, des Rats & des Souris, quelques mouches, ſçavoir les communes, & celles qu'on trouve en France ſous la queue des chevaux dont le ventre eſt gros & rond, & le corps jaune & écailleux; ici elles ſont de couleur noire, mais du reſte de la même nature que celles d'Europe. Il y a peu d'autres inſectes. On y voit de petites fourmis noires, & quelques ſcarabées.

Le bord de la mer eſt formé par des roches noires & fort dures, qui ne paroiſſent pas avoir été calcinées, ou par des plages

de ſable qui n'eſt qu'un débris de coquillages ; ce ſont des petits grains arrondis & de différentes couleurs, ſelon qu'étoit celle du coquillage, dont le grain faiſoit partie. Les couleurs principales ſont le blanc, le jaune & le cramoiſi. Ces grains ſont plus ou moins fins dans les différens endroits de la côte. On trouve des anſes où ils reſſemblent à des anis de Verdun, & d'autres où ils reſſemblent aux plus fines nompareilles de cette Ville. Il y a quelques endroits de la côte, où les gros grains de coquillage forment des lits de pierres extrêmement dures, de cinq à ſix pouces d'épaiſſeur.

L'Iſle de l'Aſcenſion, déſerte, ſans bois ni eau, n'eſt fréquentée que pour la pêche de la tortue de mer. Nous y en prîmes plus de 130 en quatre nuits. La pêche ſe fait de la ſorte. Quatre

ou ſix hommes vont enſemble pendant la nuit, le long de la mer, ſur les plages de ſable. Lorſqu'ils rencontrent une tortue qui pond dans un trou qu'elle a fait dans le ſable, à cinq ou ſix pas du terme où la mer vient battre la plage, ils ſe jettent deſſus & la tournent ſur le dos ; ſituation qu'elle ne peut plus changer, & qui donne le loiſir d'en aller retourner d'autres, afin de revenir pendant le jour les embarquer dans une chaloupe pour les mener à bord.

On pêche encore à l'Aſcenſion une grande quantité de poiſſons. On y voit des *Carangues*, des Vieilles, des Requins, des Murennes, qui ſont une eſpéce de ſerpens de mer ou d'hydre, des Bourſes, des Huitres, & des poiſſons volans.

Le lieu du mouillage ordinaire eſt vis-à-vis d'une anſe dans le

Nord-Oueſt de l'Iſle; le fonds en eſt de ſable, coquillage briſé & corail. La tenue eſt bonne, & il n'y a aucun danger, parce que le vent pouſſe toujours au large. D'ailleurs il n'y a pas de coup de vent à craindre. Il ne s'y en fait jamais ſentir, non plus qu'à l'Iſle de Sainte Hélene, qui eſt à 225 ou 230 lieues dans le Sud-Eſt. La mer briſe beaucoup ſur la côte. Il eſt difficile de s'embarquer & de ſe débarquer.

L'Iſle de l'Aſcenſion, quoique fort petite & déſerte, pourroit occuper long-tems un Naturaliſte, & fournir de longues réflexions à un Philoſophe. Le peu de tems que j'avois à y paſſer ne m'a permis de la conſidérer que comme un point important pour la Géographie & la Navigation. Je me contentai d'en déterminer la latitude.

AVRIL. 19

Je me rembarquai à dix heures du ſoir, & nous appareillâmes le lendemain à ſix heures du matin.

9 JUIN.

Nous avons connoiſſance des roches de Penmark à cinq heures du ſoir, & nous venons mouiller ſous l'Iſle de Groix, à deux heures après minuit.

4.

Nous entrons dans le Port de l'Orient à deux heures & demie du ſoir.

14.

On deſcend mes caiſſes à terre.

28.

Couché à Paris, où j'arrivai à quatre heures du ſoir. Ainſi mon Voyage a duré trois ans huit mois & une ſemaine.

Fin du Journal Hiſtorique.

COUTUMES

DES HOTTENTOTS

ET

DES HABITANS

DU CAP

DE BONNE - ESPERANCE.

Obſervations préliminaires ſur les Coutumes des Hottentots.

LA vie des Hottentots eſt à peu près la même que celle des Gaulois ſauvages, dont Céſar fait mention dans ſes Commentaires. Ils ſe réuniſſent auprès des rivieres & des forêts, en différentes hordes ou peupla-

des, qui forment comme autant de Villages & de Républiques indépendantes. Les rivieres répandent dans les cantons qu'elles parcourent, une humidité féconde qui entretient la production des racines & des fruits ſauvages, dont les Hottentots ſe nourriſſent : les forêts procurent le même avantage, à la faveur de l'ombre des arbres ; le climat eſt fort chaud. Ces forêts reſſemblent à nos bas vergers ; leurs arbres n'ont pas plus de ſix à ſept pieds de hauteur communément.

Les habitations qui forment les Villages des Hottentots ſont diſtribuées ſur une ligne circulaire ; des cabanes couvertes de peaux regnent autour de ce cercle. Chaque cabane eſt une eſpece de hûte fort baſſe, dans laquelle on ne peut entrer que courbé ou à genoux. Elles ſervent à ſerrer les proviſions de la vie & les uſ-

tensiles de ménage. L'Hottentot ne les occupe que pendant les tems de pluie. Il passe les momens qu'il n'emploie pas au travail, à dormir à sa porte couché sur le ventre, & le dos exposé au soleil en plein air. Il interrompt de tems en tems son sommeil pour fumer avec une herbe forte, qui fait le même effet que notre tabac.

L'Hottentot est berger de profession. Il fait sa principale & presque unique occupation du soin de ses troupeaux de moutons & de bœufs. Il n'y a qu'un troupeau commun pour chaque Village. Chaque Habitant préside à tour de rôle à la garde du troupeau. Cette garde demande des précautions bien différentes des soins qu'on en prend parmi nous. Les bêtes sauvages sont beaucoup plus nombreuses & plus à craindre à cette extrémité de

l'Afrique que dans nos contrées. Les Lions n'y ſont pas communs ; mais le Léopard, le Tigre, pluſieurs eſpéces de Loups plus dangereux qu'en Europe, & d'autres animaux mal-faiſans qui régnent habituellement dans des forêts reculées, font de tems en tems des excurſions du côté du Cap, & détruiſent les troupeaux.

Afin de prévenir de tels malheurs, l'Hottentot, gardien du troupeau commun, a ſoin d'aller ou d'envoyer tous les jours à la découverte, pour ſçavoir ſi aucun animal féroce ne rode dans le canton. Comme la ſoif eſt le principal beſoin qui tire ces bêtes de leurs repaires, on eſt preſque ſûr de trouver ſur les bords des rivieres, les premieres qui arrivent.

Dès que le Berger de garde s'eſt aſſuré ou par lui-même, ou par le

ministere de ceux qui l'accompagnent, de la présence d'une bête dangereuse, il assemble la Peuplade à son retour, pour annoncer à ses Concitoyens l'arrivée de la bête. Les animaux qui viennent ainsi se désaltérer, retournent rarement dans leurs repaires. Ils cherchent des antres aux environs du fleuve, & s'y établissent. On se dispose alors à une chasse qui s'exécute ainsi.

L'on rassemble les plus vigoureux hommes de la Colonie, on les arme d'épieux aiguisés durcis au feu, & empoisonnés. Ils prennent aussi chacun un arc, & plusieurs fléches pareillement empoisonnées. Le Berger du jour où la bête a été apperçue, va reconnoître, aux heures convenables, l'antre où l'animal féroce s'est réfugié. Il revient au Village, & se met à la tête de la Troupe, armé de même que

ceux qu'il conduit. Arrivés à l'antre, les combattans ſe rangent ſur deux lignes. Le Berger pénètre dans l'intérieur de la caverne, autant qu'il eſt néceſſaire, pour agacer la bête & pour l'exciter à le pourſuivre.

L'animal au ſortir de l'antre, ou eſt accablé ſous les coups redoublés des épieux & des fléches, ou s'il échappe, le poiſon des armes fait de tels progrès en peu d'heures, qu'une prompte mort en eſt l'effet ordinaire.

Unis entre eux par les liens d'une concorde fraternelle, les Habitans d'un même Village vivent en paix. Mais ils ſe vengent cruellement des Peuplades voiſines, au premier ſujet de mécontentement qu'ils en reçoivent. Les ſujets de plaintes viennent ordinairement d'une diſpute de Bergers, d'un mouton volé; quelquefois d'un fort ſoup-

çon inſpiré par l'imprudence du Berger de garde.

Sur le rapport de celui-ci, la Colonie s'aſſemble ; on délibere ſi on prendra les armes, ou s'il eſt plus convenable de diſſimuler. Si la guerre eſt réſolue, on tâche d'inſpirer par la patience, de la ſécurité au Peuple qu'on veut combattre. On prend ſon tems pour fondre inopinément ſur lui. Rien n'eſt épargné alors, ni l'âge, ni le ſexe. Toute la Colonie eſt détruite ; les uns périſſent ſur le champ de bataille, les autres meurent de leurs bleſſures empoiſonnées, le lendemain, & quelquefois le jour même du combat. C'eſt ainſi qu'on fait la guerre dans ces Contrées. Je reviens à ce qui regarde le Gouvernement.

Les ſoins du ménage ſont départis aux femmes. Les Hottentots vivent de légumes & de la

chair de leurs troupeaux de Moutons & de Bœufs. Les hommes préparent les viandes, les dépêçent & les livrent aux femmes. Le ſoin de ramaſſer les légumes ne les regarde pas.

La journée d'une ménagere eſt ainſi partagée. Elle ſort le matin du village, accompagnée de ceux de ſes enfans qui peuvent la ſuivre: elle porte les autres à bras ou ſur le dos. Elle s'avance dans les bois, parcourt les bords des rivieres, pour y prendre les légumes, les racines ou les fruits ſauvages qui lui conviennent. Le légume dont les Hottentots font plus de cas, eſt une eſpéce de Navet de la figure d'un oignon plat, excepté que ces Navets ſont beaucoup plus larges. La femme, après avoir fait ſa proviſion, revient au Village, & dépoſe dans ſa cabane ce qu'elle a rapporté.

Elle

Elle allume le feu de la maniere qu'on trouvera décrite ci-après. Il y a devant chaque Cabane une large pierre qui ſert de foyer. On la couvre de bois, & l'on y porte le feu auquel on fait cuire la viande ou les légumes. Lorſque le repas a été préparé, la Ménagere aſſemble ſa petite famille & va éveiller ſon Mari, s'il n'eſt pas en tour de garder les troupeaux. On s'aſſied à terre, & chacun prend ſa réfection.

On voit auſſi quelque Gibier dans les forêts & dans les plaines. Les Hottentots en tuent lorſqu'il eſt abondant, & vivent de cette chaſſe.

Dans ces pays barbares, le ſexe a ſes appas, qu'il tâche de relever par le ſecret d'un art qui lui eſt propre, & qui ſûrement ne réuſſiroit point parmi nous. Les femmes ſont vêtues de peaux de Moutons, ainſi que les hom-

mes, la laine en dehors pendant l'été, & en dedans pendant la ſaiſon de l'hiver. Les Moutons du Cap ſont de deux ſortes : les uns ſont couverts d'un poil ras comme nos chiens ; les autres portent des toiſons & une queue fort groſſe, large & applatie, du poids de huit à dix livres, qui n'eſt qu'un amas de pluſieurs pelotons de graiſſe.

Les femmes ſe couvrent les épaules d'une premiere peau en forme de mantelet ; de façon que ſes deux extrémités ſe réuniſſent ſur la poitrine, & laiſſent la gorge à découvert. Elles ſe couvrent le reſte du dos & le bas ventre avec une ſeconde peau qui deſcend juſqu'aux genoux. C'eſt ainſi qu'elles ſe garantiſſent des injures de l'air.

Celles qui ont l'ambition de plaire, ſe font des colliers de coquillages qu'elles portent autour

du col. Elles rendent luiſans leurs viſages, leurs poitrines, & toutes les parties nues de leurs corps, en frottant ces parties avec la graiſſe d'une queue de Mouton, qui leur tient lieu de la plus précieuſe eſſence. Elles ſe nouent les cheveux. Une Dame Hottentote ainſi ajuſtée, a épuiſé tous les ſecrets de l'art, & pour peu que la nature l'ait favoriſé du côté de la figure & de la taille, ſon amour-propre eſt flatté, & la ſatisfaction qu'elle en conçoit, eſt portée à ſon comble.

Les mœurs des Sauvages du fond de l'Afrique différent peu de celles des Hottentots. Un riche Particulier de Hollande, avec qui feu M. de la Caille avoit eu quelques liaiſons au Cap, lui raconta qu'ayant eu la curioſité de pénétrer de fleuves en fleuves, plus de 500 lieues avant dans l'intérieur de l'Afrique, il avoit

reconnu dans toutes les Peuplades qui l'habitent, une uniformité parfaite d'usages & de conduite. Il voyageoit dans un Canot bien approvisionné, accompagné de quatre Soldats & de deux Domestiques.

Le pays ne laisse pas d'être garni d'Habitans, suivant son rapport; il faisoit peu de lieues sans appercevoir des cabanes. Il mit pied à terre en quelques endroits avec les précautions que la prudence exigeoit. D'abord il témoigna par ses gestes qu'il ne vouloit que du bien à ceux qu'il venoit visiter; & pour leur en donner des marques sensibles, il tira de sa poche plusieurs de ces Images, dont on donne à Paris trois pour un liard. Les plus distingués des Sauvages reçurent ce présent comme des merveilles qu'ils avoient peine à comprendre. On s'empressa d'ap-

porter aux pieds de l'Européen, en signe de reconnoissance, toutes les espéces de provisions que le Sol produisoit. Ce Hollandois se retira enfin sur son bord, conduit par une foule de Sauvages qui s'empressoient de lui témoigner la satisfaction qu'ils avoient eue de le voir.

L'Auteur de ce récit ajoûtoit, qu'il avoit remarqué parmi tous ces Peuples que nous nommons *Sauvages* & *Barbares*, une façon de penser uniforme, touchant l'hospitalité qu'on doit aux Etrangers, la compassion pour les malheureux, l'assistance des malades, & une pratique soutenue de toutes les maximes fondamentales du Droit Naturel.

Sur l'objection qu'on lui fit, que plusieurs Européens ayant abordé chez quelques-uns de ces Peuples, y avoient été cruellement mis en piéce, il exposa

deux circonſtances qui pouvoient donner lieu à ce traitement.

La premiere eſt, lorſqu'on entreprend de les chaſſer de leurs poſſeſſions, de leurs cabanes & de leurs villages ; ce qui eſt arrivé pluſieurs fois du côté du Cap. Un tel traitement excite naturellement l'eſprit d'indignation & de vengeance ; ils cédent à la force, mais malheur à l'Européen qu'ils peuvent trouver ſeul ou ſans armes, après ces ſortes de transplantations forcées ; ils uſent de repréſailles ſur ſa perſonne. C'eſt ce qui fait qu'en général les Hottentots qui compoſent les Villages voiſins des poſſeſſions des Hollandois du Cap, reçoivent quelquefois aſſez mal les Européens qui les viſitent.

A l'égard des Sauvages de l'intérieur de l'Afrique, qui n'ont rien à craindre pour leurs poſſeſ-

ſions, ils demeurent conſtamment attachés à ce principe de la Loi Naturelle, *de ne faire à autrui que ce qu'ils déſirent leur être fait à eux-mêmes*. Ceux qui trouvent la mort parmi ces Peuples, ou qui ſe plaignent de leurs mauvais traitemens, ſont des gens qui ſe préſentant avec un air menaçant, préviennent mal en leur faveur ceux qu'ils viſitent. Les Sauvages raſſemblés par un ſoupçon légitime, tâchent de l'entourer, & pour peu qu'il veuille ſe faire jour à travers la multitude à la faveur de ſes armes, il eſt accablé de mauvais traitemens.

Ces traits hiſtoriques fourniſſoient à M. l'Abbé de la Caille des réflexions bien judicieuſes ſur le contraſte, ſur le Gouvernement des Sauvages, comparé avec les mœurs des Peuples policés de l'Europe, chez qui la Loi

Naturelle eſt violée à chaque inſtant, par les diſpoſitions des Loix mêmes. Le droit de Varech qui prive ſouvent les Propriétaires de Vaiſſeaux de leurs effets naufragés ; les frais immenſes, & la longueur des procès qui aſſujettiſſent le pauvre à la cupidité du riche ; la faveur qui avance la fortune de l'intriguant, & ſouvent du méchant, tandis que l'homme utile ou le bon citoyen languit dans la miſere ; les diſſentions domeſtiques, les meurtres, les vols, les haines implacables & leurs ſuites, ne ſont-ils pas autant de diſpoſitions ou d'événemens contraires aux premiers principes?

Préjugés à part, lequel des deux Peuples eſt préférable à l'autre, de celui qui cultive les arts, & qui invente des exceptions contraires aux régles de la Loi naturelle ; ou de celui qui

content du premier néceſſaire ſe conduit ſuivant les maximes d'une équité ſtricte & ſcrupuleuſe ? La cauſe eſt à juger. La déciſion dépend des qualités & des diſpoſitions des Arbitres ?

L'extrémité de l'Afrique qui ſe termine au Cap de Bonne-Eſpérance, eſt entremêlée de plaines ſablonneuſes, de bois & de hautes montagnes, de vallées où coulent des ruiſſeaux & des rivieres. Les plaines de ſable ſont dangereuſes à parcourir. Ce ſable eſt mouvant, les vents l'amoncelent, & le diſſipent. Il couvre des buiſſons de ronces, d'épines, de morbois, qui déchirent les jambes de ceux qui s'y enfoncent, s'ils n'ont pas la précaution de les garantir par des bottes molles, ou par des guêtres de cuir. Le plus ſûr eſt de ne pas s'y engager.

Un autre inconvénient de ces

ſables, encore plus dangereux, eſt qu'ils ſont remplis de ſerpens & d'inſectes venimeux, dont les piquures ſont mortelles. Les Européens ſe préſervent de ces piquures en portant des bottes molles. Quant aux eſclaves & aux Hottentots dont la plupart marchent pieds nuds, leurs maîtres, lorſqu'ils les envoient au loin, les garniſſent d'une proviſion de petits oignons blancs, dont le jus appliqué ſur la bleſſure, en diſſipe le venin ſur le champ.

Les arbres des jardins & des bois ſont auſſi infectés de ſerpens de pluſieurs eſpéces, & il eſt dangereux de ſe promener dans les jardins à certaines heures.

Nous avons cru devoir placer ici ces Notions préliminaires, pour ſervir d'introduction, & pour préparer aux Remarques qui ſuivent.

REMARQUES

De M. l'Abbé de la Caille ſur les Coutumes & ſur les Mœurs des Habitans du Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur celles des Hottentots.

FAUTE de tems & d'occaſion d'amaſſer des Mémoires propres à faire une Hiſtoire complette du Cap; je mettrai ici les réflexions que j'ai faites, & les faits certains qui ſont parvenus à ma connoiſſance, ſans ſuivre d'ordre de matiere; mais ſeulement à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

Art. 1.

Le terrein du Cap, pris en

général, n'eſt pas excellent. On doit l'abondance qu'on trouve ici, * 1°. au choix qu'on a fait des meilleurs terreins. 2°. à la température du climat qui eſt telle qu'il n'y a rien à craindre de la gelée, de la grêle qui ne tombe guères que ſur les montagnes, &c. 3°. à l'engrais des terres que le nombre conſidérable de moutons qu'on éleve ici, rend très-facile. 4°. à la nouveauté de ces terres qui ne ſont pas encore fatiguées, & qu'on laiſſe néanmoins repoſer au moins auſſi ſouvent qu'en France.

Art. 2.

Les Montagnes de la Table & du Diable étant preſque à pic dans toute leur étendue, il arrive une choſe ſinguliere, c'eſt que les Maiſons qui étant placées au Sud de ces Montagnes ſemblent à couvert des vents de Sud-Eſt,

* Ceci a été écrit ſur les lieux.

ſont cependant celles qui en ſouffrent le plus, tandis que celles qui ſont au Nord de ces Montagnes, & qui par conſéquent ſemblent les plus expoſées au vent de Sud-Eſt, ne s'en reſſentent preſque pas. J'ai vu ſouvent que le vent de Sud-Eſt étoit terrible au Cap, tandis qu'on n'en ſentoit rien à Conſtance, & dans la partie du Rond-Boſch, qui eſt vers le Nord, & plus au pied de la Montagne, comme eſt le Newland & le Paradis. Au contraire, on aſſure que lorſque les vents de Nord-Oueſt ſont furieux, il eſt impoſſible de reſter au Newland & au Paradis : ce qui prouve que les vents violents étant arrêtés au pied de ces Montagnes, s'élevent vers leur ſommet, & qu'étant amoncelés là avec celui qui ſouffle en raſant la Montagne, ils trouvent à ſon défaut une eſpéce de précipice dans le-

quel ils s'engouffrent comme s'ils tomboient du haut de la Montagne. Ceci eſt encore confirmé par le mouvement du nuage qui couvre la Table pendant la fureur des vents de Sud-Eſt. On le voit ſe précipiter du ſommet de la Montagne, en tombant à plomb le long d'elle, mais en ſe diſſipant à meſure qu'il deſcend; enſorte qu'il eſt inviſible, dès qu'il eſt arrivé au tiers de la hauteur de la Montagne.

Art. 3.

Quoique les viandes fraîches & le poiſſon ſoient très-abondans au Cap, cependant les Habitans ne ſe régalent que de viandes ou de poiſſons ſalés & fumés : ou même de poiſſons ſéchés qu'ils mangent légerement grillés avec force poivre, & du pain trempé dans de l'eau chaude. Les Dames aiment extrême-

ment toutes les eſpéces d'achards qui ſont des légumes ou fruits ſalés, & confis au vinaigre, ſans épargner les épices. J'ai aſſiſté à pluſieurs repas de cérémonie, où les plats d'honneur étoient du Stocfich dur & jaune, & des Jambons d'Europe à demi pourris : le lard bien jaune & rance. On avoit garde de toucher aux viandes fraîches qui y étoient ſervies à la vérité avec profuſion, mais pour faire nombre. Une Dame (M[me] Lanu), qui demeuroit à la campagne au pied de la Montagne appellée *la Tour de Babylone*, étant venue paſſer quelques jours au Cap, logea chez M. Beſtbier ; elle s'en retourna un peu incommodée, & mourut même quelques jours après. Elle attribuoit ſa maladie à ce qu'elle n'avoit mangé que des viandes fraîches chez M. Beſtbier : enfin les plus beaux préſens

que les Capitaines des Vaiſſeaux qui relâchent au Cap, puiſſent faire, ce ſont des morceaux de bœuf ſalés en Europe, & deſtinés à la nourriture des équipages : plus ces viandes ſont noires, plus elles ſont du goût des Habitans.

Art. 4.

La plûpart des légumes au Cap ſont auſſi bons, que j'en aye mangé en France; il faut en excepter l'Aſperge, qui ne croît pas mieux que celui qu'on fait venir dans les caves pendant l'hiver à Paris; le Celeri qui y eſt petit & racorni. En récompenſe les Carottes y ſont excellentes, même crues; toutes les eſpéces de Choux y ſont très-bonnes. A l'égard des fruits, je ne trouve guères que la Pêche & l'Abricot qui ſont auſſi bons qu'on en puiſſe trouver en France : mais il

n'y a pas une bonne Prune, quelques Pommes paſſables, entre'autres la Reinette & le Calville, pas une bonne Poire, ſi ce n'eſt la Bergamote, qui eſt paſſable; les Figues médiocres; les Oranges ſont beaucoup moins bonnes que celles de Portugal, quoiqu'il y en ait de preſque toutes les eſpéces; je n'en ai pas goûté une qui me fît plaiſir. Les Fraîſes y ſont bonnes, & la plupart des Raiſins exquis. Il y a peu de Ceriſes qui ſont plus douces qu'en France, preſque pas de Groſeilles. Il y a des Noix en aſſez grande abondance; mais je n'ai pas mangé de cernaux: elles ſont rances en peu de tems: les Melons ne ſont bons que la premiere ou la ſeconde année que la graine eſt venue d'Europe; ils dégénerent trop dans la troiſiéme. A l'égard des fruits des Indes ou des Pays-chauds, on

y trouve le Melon d'eau qu'on dit paſſable; mais je n'ai pu m'y accoutumer ; la Gouyaſe, qui eſt la Grenade, y eſt bonne. Tous ces fruits & légumes ont été apportés au Cap, & l'on n'y trouve rien de particulier ou naturel au pays, que quelques bulbes de plantes qui ſont aſſez douces ; la Figue Hottentote, & le Raiſin Hottentot, & quelques autres bayes que les Noirs mangent lorſqu'ils en trouvent.

Quelque abondans que ſoient les fruits & les légumes au Cap, ils ſont cependant fort cher : le meilleur marché qu'on ait d'une botte des plus communs, & dans le tems où il y en a le plus, par exemple, des Carottes, des Navets, &c, c'eſt un double ſol du pays qui revient à quatre ſols de France : encore ces bottes ſont-elles aſſez petites, & ſuffiſent à peine pour faire un plat médiocre.

Art. 5.

L'on peut dire que l'hiver eſt la belle ſaiſon du Cap ; car outre qu'il n'y fait jamais aſſez froid pour avoir beſoin de ſe chauffer, c'eſt que l'on a ſouvent ſix, ſept ou huit beaux jours ſans vent ni chaleur incommode, tels que ſont les plus beaux jours du mois de Septembre en France. Il eſt vrai qu'il arrive auſſi que l'on a du vent, de la pluie, du brouillard, & du tems couvert pendant cinq ou ſix jours de ſuite ; mais ces ſortes de variations n'étant pas ſubites comme en France, c'eſt-à-dire, le tems ſe maintenant aſſez conſtant pendant pluſieurs jours de ſuite, ſoit en beau, ſoit en mauvais, on peut dire que le mauvais tems eſt bien racheté par le beau qui lui ſuccede : au lieu que dans l'été, ou il fait un vent furieux & froid qui vous

empêche de ſortir, qui vous oblige à fermer portes & fenêtres, & à vous tenir renfermé; ou bien il fait une chaleur incommode qui ne vous permet pas de vous expoſer à l'air avant le ſoir aſſez tard. L'hiver n'eſt incommode au Cap que pour les Voyageurs, à cauſe des rivieres.

Art. 6.

Le revenu des Habitans du Cap qui ſont établis à la campagne au loin, conſiſte dans la vente de leurs beſtiaux & dans le beurre. Ceux qui ſont à 60 ou 80 lieues y viennent deux ou trois fois par an; ils apportent une groſſe carotte pleine de beurre ſalé qu'ils vendent pour avoir de quoi acheter leurs proviſions. Le beurre ſalé vaut communément au Cap un eſcalin la livre: c'eſt à peu près 12 ſols de France;

mais le beurre frais y est bien plus cher, je l'ai vu acheter 32 sols de France dans le tems où la saison commençoit à être bonne pour les pâturages : l'on vend le beurre salé de Hollande pris dans les Magasins de la Compagnie, pour deux escalins : on auroit de la peine à croire que dans un pays où les principales richesses sont les bestiaux, le beurre & le lait y soient si cher : l'on y fait un peu de fromage de petit-lait ou de bas-beurre, encore est-il assez mauvais : les Habitans riches sont accoutumés à manger leur beurre salé couvert de fromage de Hollande, ce qui en ôte le goût un peu rance. Il faut avouer aussi que la difficulté qu'il y a de traire les Vaches qui sont bien moins traitables qu'en Europe, & l'usage de laisser ce soin aux esclaves, rendent le lait peu commun dans la maison de cam-

pagne la plus riche en beſtiaux : d'ailleurs les Vaches en ont moins qu'en Europe. J'ai demeuré quelques jours dans une habitation au Groene-Kloof où il y avoit plus de 200 bêtes à cornes, & d'où l'on envoyoit tous les matins à une demi-lieue de-là chercher du lait pour faire le caffé le matin. On nourrit au Cap les enfans avec de la ſoupe, & non pas de la bouillie.

Art. 7.

Les Habitans du Cap ne ſçavent pas encore tirer un bon parti des productions du pays; ils ont fait au commencement de leur établiſſement des expériences pour trouver les tems les plus propres à labourer, à fumer les terres & à les enſemencer; mais ils ſe contentent d'avoir réuſſi dans cette partie, & ils ont négligé la façon & la conſer-

vation des vins. Le vin qu'on recueille ordinairement ici ſeroit auſſi bon que notre meilleur vin Muſcat de Frontignan ou de Lunel, s'ils ne fumoient pas trop ſouvent leurs vignes, & s'ils ſçavoient le faire ou le bien traiter. Ils ſont obligés pour le conſerver de le ſouffrer au point qu'il en devient non-ſeulement piquant, mais déſagréable à boire. Le Général Imhof avoit fait venir de Francfort un nommé Serturier, qu'il croyoit fort propre à faire les recherches néceſſaires pour conſerver le vin, & même pour le faire; mais cet homme, qui ne connoiſſoit bien que les façons qu'on fait au vin du Rhin, après avoir été cinq ans aux gages de la caiſſe Bourgeoiſe, trouva une riche veuve qu'il épouſa, & ſe fit Marchand de vin, ſans chercher d'autre méthode que celle qui eſt en uſage dans le pays.

Art. 8.

L'uſage de ce pays eſt de porter tout ſur des charriots peu longs & peu larges ; il eſt vrai qu'on ne manque pas de Bœufs ni même de Chevaux pour les tirer ; mais le prix de ces charriots rend cette maniere de voiturer très-couteuſe : un charriot ne coûte guères moins que 120 écus de Hollande : pluſieurs paſſent 140, & lorſque ceux qui s'en ſervent demeurent loin du Cap, au delà des Groſſes Montagnes, un charriot ne leur fait guères de voyages tant à cauſe de la quantité de roches qui leur font faire des cahots très-rudes, qu'à cauſe de la viteſſe avec laquelle les Bœufs tirent ſouvent ces charriots.

Art. 9.

Il faut cependant faire un aſſez

grand

grand nombre de voyages au Cap, ſur-tout pour livrer les bleds; & de là vient qu'on tire ſi peu de profit des habitations à bled un peu éloignées, & qu'au de-là d'une certaine diſtance on ne peut faire que des habitations pour des beſtiaux ſeulement. Cependant on nourrit dans la plupart des habitations un grand nombre de Chevaux qui vont en groſſes troupes paître toute l'année, & n'ont d'autre fonction qu'à fouler le grain après la récolte, & quelques-uns à traîner la herſe après les ſemailles. Perſonne ne s'eſt aviſé ou n'a oſé commencer à les charger d'un ſac de bled pour les envoyer au Cap; ce qui ne ſeroit d'aucun frais, & ménageroit les charriots. Auſſi les ſacs dont on ſe ſert ici ne ſont-ils guéres propres à ſug-

gérer cette idée ; car ils ſont fort courts & fort larges.

Art. 10.

Avec les meilleurs fromens du monde la plupart des Habitans à la campagne font de très-mauvais pain : c'eſt en partie la faute de leurs moulins, ſoit à bras ou à vent ou à eau ; ils ne broyent le grain qu'à demi, pluſieurs l'écorcent à peine : on ne ſépare guères le ſon d'avec la farine ; avec cela à peine donnent ils à leur pain la façon néceſſaire, de ſorte qu'il eſt noir, lourd, gras, & dans pluſieurs endroits on compteroit les grains de bled dont il eſt compoſé. Les maîtres & les eſclaves mangent le même pain. Il y a cependant quelques Payſans qui font de bon pain pour leur table.

Art. 11.

Les bêtes farouches ſont à préſent fort éloignées du Cap. Dans tout l'eſpace renfermé entre la chaîne de Montagnes qui va de l'entrée Orientale de la fauſſe Baye juſques au-de-là de la Baye Sainte-Hélene, on ne trouve que quelque gibier. Il n'y a ni-Eléphans, ni Lions, ni Elans, ni Anes, ni Chevaux ſauvages. Quelquefois cependant dans les mois de Décembre & de Janvier, il vient quelques Eléphans juſques à Berg-Riviere, parce que la côte Occidentale du Cap eſt d'une ſéchereſſe extrême. Un Lion qui ſe trouveroit dans l'eſpace que j'ai nommé, y cauſeroit une allarme générale.

Les bêtes farouches qui ſont dans les cantons les plus reculés de la poſſeſſion des Hollandois, n'attaquent perſonne, & fuyent

même à la vue d'un homme, pourvu qu'elles ne se trouvent pas surprises : c'est pour éviter cet accident que les Voyageurs qui arrivent vers le bord d'une riviere, (retraite ordinaire de ces animaux, tant à cause de l'eau, que parce que ces bords sont plus couverts de bois & de hautes broussailles), s'arrêtent avant que d'approcher de l'eau, font claquer leurs longs fouets, ou tirent des coups de fusils. Alors s'il y a quelque Lyon, Tigre ou Eléphant dans le voisinage, il s'éveille & se retire. Il n'y a pas beaucoup de gros Tigres, mais un grand nombre de fort petits, qui la plupart ne sont que des Chats-Tigres. Les animaux qui font tort aux Habitans, sont les Loups, les Tigres, les Chiens sauvages, & les Renards appellés *Jacals*. Lorsqu'un Loup entre dans un parc à Moutons, ces animaux ont une

telle frayeur qu'ils ſe jettent dans un coin, ſe ſerrant les uns contre les autres, enſuite montant les uns ſur les autres ; de ſorte que pour une Brebis que le Loup aura tuée, il y en a quelquefois 30 ou 40 étouffées ; il en eſt de même des Tigres. Les Jacals n'attaquent guères que les Agneaux ; mais les Chiens ſauvages ne courent jamais que le jour. S'ils rencontrent un troupeau de Moutons, & ſi le Berger eſt endormi, ou ne les apperçoit pas pour les chaſſer, ils ſe jettent ſur ces pauvres bêtes, & en quelques minutes ils en étranglent un très-grand nombre. Le Loup attaque quelquefois les jeunes Bœufs & les jeunes Chevaux. Il arrive ſouvent qu'il emporte une bonne partie de la queue d'un Bœuf : mais à moins que le Bœuf ne ſoit jeune, malade, ou trop affoibli

par le peu de nourriture que la terre fournit dans les mois de Janvier & Février, le Loup en tue rarement. Pour le Lion il a coutume de ramper à terre entre les brouſſailles, & s'approchant doucement d'un Bœuf jusqu'à ce qu'il ſoit à ſa portée, il l'abat d'un coup de patte, puis l'emporte ſur ſon dos ſans que rien traîne par terre; quelquefois il ſaute dans les Kraats, & jette un Bœuf par deſſus les murs.

Art. 12.

Le gibier le plus commun dans le voiſinage du Cap, ſont, outre différentes eſpéces d'oiſeaux de mer & de Poules-d'eau, le Cerf, qui différe de ceux d'Europe en ce que ſes cornes ne ſont pas branchues; elles ſont peu hautes & recourbées vers le dos: un grand nombre d'eſpéces de

Boucs ou Chevreuils, parmi lesquels les plus communs sont les Steinbocks & les Rebocks, les Cochons de terre, les Porcs épics; les Liévres, dont il y a deux ou trois sortes. En oiseaux, ce sont les Autruches qui sont en très-grand nombre, les Corhans & les Phaisans, les Perdrix, les Cailles; mais tous ces animaux sont tout au plus propres à mettre au pot : les Pigeons sauvages qui sont meilleurs rôtis, les Paons, les Oyes & les Canards sauvages. On mange aussi les Marmotes dont les montagnes sont couvertes : mais en général, à la réserve du Steinbock, le gibier n'y est pas délicieux. Il en est de même du poisson dont il y a à peine quatre sortes de bons, parmi lesquelles la meilleure est le Steinbrass. D'ailleurs on en prend fort peu dans la Baye du Cap.

Art. 13.

Il n'y a aux environs du Cap aucune eſpéce de Perroquet ; il y a une eſpéce de Singes qu'on appelle *Bavians*, qui ſont fort communs & en grand nombre ſur ces montagnes ; ils ne ſe laiſſent approcher d'aucune maniere, & dès qu'ils apperçoivent quelqu'un en train de monter leurs montagnes, ils font un cri général qui dure une ou deux minutes ; après quoi on n'en voit plus, ou on ne les entend plus. Pendant les neuf jours de ſéjour que j'ai fait ſur Rieber - Caſtel, je n'en ai vu aucun ni entendu crier, excepté à mon arrivée. Cependant toute la montagne en eſt couverte : on n'en trouve jamais dans les plaines & hors de leurs rochers : par-là on peut

juger de ce qu'on doit penſer du Conte que Kolbe nous fait ſur les Bavians qui viennent ſubtilement dérober les proviſions des Voyageurs. J'ai bien oui dire auſſi qu'ils viennent quelquefois en troupes piller les jardins qui ſont au pied des montagnes, qu'ils mettent des ſentinelles, & qu'ils ſe jettent les uns aux autres les fruits qu'ils prennent; mais ſuppoſé que tout cela ſoit exactement vrai, les autres circonſtances merveilleuſes qu'on y ajoûte, ſont purement imaginaires : au reſte ils ſont ordinairement fort grands, & tels que dreſſés ſur leurs pieds de derriere ils peuvent atteindre un homme de taille médiocre au viſage. Quelques Habitans à la campagne en tiennent enchaînés à un poteau; mais ils ne leur donnent jamais la liberté : lorſqu'on leur

jette quelque chose à manger, comme du pain, des fruits ou des légumes propres à faire des salades, ils le saisissent avec une avidité extraordinaire, & l'ayant cassé avec leurs pattes de devant, & broyé grossiérement avec les dents, sans le mâcher, ils le font passer entre leurs dents mâchelieres & leurs joues, qui s'enflent alors, & leur servent de réservoir : aussi-tôt qu'ils ont ainsi amassé tout ce qu'ils ont pu prendre, ils se mettent à mâcher tranquillement, & par petites parties, ce qu'ils ont mis ainsi en réserve ; & pour faire sortir ce manger hors de leurs poches ou joues, ils le pressent avec la patte, ou bien ils appuyent leurs joues contre l'épaule voisine.

Art. 14.

Le vin de Constance qu'on

débite en si grande quantité en Europe, doit être un vin bien falsifié. Il n'y a que deux habitations contigues à Constance où le vrai vin croît, & dans les meilleures années ces deux habitations ne peuvent fournir ensemble plus de 60 lécres de vin rouge, & 80 ou 90 de blanc. La lécre tient environ 600 pintes de Paris; année commune on compte en tout 120 lécres.

Art. 15.

Une des grandes incommodités du Cap pour ceux qui voudroient chasser à cheval ou traverser les plaines hors des chemins, ce sont de longues galleries souterreines que font les Taupes dans le sable. Votre cheval fléchit à chaque instant, tantôt d'un pied, tantôt d'un autre, quelquefois des deux à la fois

jusques aux genoux ; si l'on est à pied, on tombe de même : ces Taupes sont fort grosses & de la taille d'un chat de quatre mois, au lieu qu'en France elles sont de la taille d'un chat naissant. Les Lévriers sont dans ce pays des animaux fort inutiles.

Art. 16.

Ce qu'on trouve dans Kolbe, ou dans les Extraits ou Traductions qu'on en a à ce sujet, de la maniere de prendre les Elans, est véritable. A l'égard des Steinbocks qui viennent souvent dans les vignes, cet animal n'est guères plus gros qu'un Renard ordinaire : mais l'Elan est ordinairement plus gros que les plus grands chevaux de Frise ; il pese 8 à 900 livres ; il est facile à tuer, parce qu'il ne se défend pas. Un Cavalier bien monté le poursuit

pendant un quart-d'heure ou une demi-heure ; alors il eſt ſi fatigué qu'il s'arrête & ſe laiſſe approcher ; on lui tire un coup de fuſil à la tête à bout portant. La balle doit être de deux ou trois onces, & moitié plomb & moitié étain. Le plus vigoureux homme ne le perceroit pas avec une excellente épée, tant ſa peau eſt dure.

Art. 17.

Pour voyager avec quelque agrément dans la partie qui eſt au Nord du Cap, & dans les endroits qui ſont au-de-là des grandes chaînes de Montagnes qui vont de la Fauſſe-Baye au Nord, il faut avoir une bonne proviſion de vin, ne point l'épargner dans les habitations où vous entrez pour diner ou pour coucher ; alors vous êtes toujours bien ve-

nu ; on vous prête volontiers Chevaux, Bœufs, Chariots, Guides, &c : ſans cela on vous fait maigre chere & pauvre mine : le vin, l'eau de vie ou l'arrach & le tabac, ſont ici le meilleur paſſeport qu'on puiſſe avoir.

Art. 18.

Les Européens du Cap naturellement pareſſeux, ne ſe donnent pas la peine de faire leur beurre comme en Europe : dès que le lait eſt tiré, ils le mettent dans une grande baratte ; ils attendent pendant deux ou trois jours que la baratte ſoit à-peu-près à moitié pleine ; enſuite ils battent le lait ſans autre façon : auſſi le meilleur beurre du Cap n'eſt pas ſi eſtimé que celui qui vient d'Europe.

Art. 19.

On fait au Cap de fort mauvaiſe bierre, ſoit ignorance, ſoit pareſſe, ſoit qu'on y emploie du houblon gâté; car on ne ſe ſert que de celui qu'on fait venir de Hollande. Les riches habitans achetent la bierre de Hollande à trente écus la barrique de 180 médiocres bouteilles : ce qui revient à ſeize ſols de France la bouteille.

C'eſt l'uſage ici & peut-être en Hollande, que dans les bons repas, on vous préſente de la bierre après les deux ou trois premiers coups de vin que vous avez bu.

Art. 20.

On plante ici les vignes dans les fonds, & les bleds ſur les

hauteurs, lorſque les habitations en ſont voiſines.

Art. 21.

Dans le commencement de l'établiſſement de cette Colonie, on a donné les habitations pour rien ; elles comprenoient environ un lieue de terrein en quarré. Les Gouverneurs s'étant mis enſuite ſur le pied de les vendre, & même bien cher, il a été réglé que ceux qui prendroient de nouvelles habitations, payeroient à la Compagnie un écu par mois; que celui qui voudroit établir quelque pâturage pour ſes beſtiaux, le terrein lui ſeroit cédé pour ſix mois à un écu par mois, ou pour un an à 12 écus. A préſent la régle eſt que celui qui veut établir une nouvelle habitation, ſe ſoumette à payer à la Compagnie, 24 écus par

an, qui ſont hypothéqués ſur l'habitation même ; & celui qui vend une habitation ou ſa maiſon, donne à la Compagnie le quarantiéme du prix convenu.

Art. 22.

Les fourmillieres ſont extrêmement communes au Cap, ſurtout dans le Swartland ; on ne peut faire dix pas ſans en trouver une : il y en a de fort groſſes : j'en ai vu qui avoient bien près de quatre pieds de baſe, & plus de deux de hauteur : leur forme eſt à-peu-près hémiſphérique ; aſſez ſouvent elle a la figure d'un hémiſphéroïde allongé. Quoiqu'elles ſoient faites dans du ſable très-mouvant, elles ſont ſi dures qu'on ne peut les briſer ſans de grands efforts, & qu'un charriot chargé ne peut les écraſer. On n'y voit aucune iſſue. A la fin

d'Octobre & au commencement de Novembre, les Fourmis y ajoutent une nouvelle couche, tantôt au sommet, tantôt sur un des côtés ; pour cela elles percent quelques trous, & les recouvrent d'une nouvelle couche faite en forme de galeries ; cette couche est long-tems sans durcir comme le reste : elle a environ un pouce d'épaisseur : ayant brisé plusieurs de ces fourmillieres au mois d'Octobre, j'y ai trouvé une quantité prodigieuse de Fourmis encore blanches, d'autres noires, & quelques-unes plus grandes, avec des aîles blanches & fort longues. Les Cochons de terre font dans ces fourmillieres sur un des côtés, un trou d'environ huit pouces de diametre, & de six pouces de profondeur : lorsqu'ils ont ainsi dépeuplé une fourmilliere, elle reste ordinaire-

ment abondonnée ; mais quelquefois aussi les Fourmis la réparent.

Art. 23.

La Colonie du Cap consiste présentement en trois Jurisdictions & six Paroisses ; la premiere Jurisdiction est celle de la Ville du Cap qui n'a qu'une Paroisse, mais où le Conseil de Justice décide & juge par appel : la deuxiéme est celle de Stellenbosch & Drakestein, où il y a un Landrost & des Conseillers qui s'assemblent au Village de Stellenbosch ; il y a quatre Paroisses de son ressort, celle de Stellenbosch, celle de Drakestein, celle du Swartland, & celle qui est au de-là des Montagnes du Sable Rouge. La troisiéme Jurisdiction s'étend sur tout le pays qui est au-de-là de

la grande chaîne de Montagnes qui s'étend du Sud au Nord. Elle s'appelle la Schwellendham, du nom de M. Schwellengrebet, Gouverneur, prédéceſſeur de M. Tulbagh, qui a établi une Paroiſſe & un Conſeil composé d'un Landroſt, & de pluſieurs Conſeillers.

Art. 24.

Les plaintes des habitans du Cap contre le Gouvernement ſont, 1°. de ce qu'on ne veut pas leur permettre de vendre leurs bleds aux étrangers. 2°. De ce qu'on ne veut pas leur laiſſer armer quelques Vaiſſeaux de côte, pour trafiquer dans le voiſinage, & ſur-tout pour aller chercher des bois de charpente & de menuiſerie. 3°. De ce que l'intérêt de l'argent qu'on emprunte pour ſes beſoins eſt à ſix pour cent

avec deux bonnes cautions : que les frais des emprunts étant considérables à cause du papier timbré & des droits du Conseil, les prêteurs sont néanmoins en droit de reprendre leur argent en avertissant trois mois auparavant. 4°. De ce que les deux tiers des habitans étant Luthériens, on ne veut pas leur permettre d'avoir des Ministres de cette Religion qu'ils s'offrent d'entretenir à leurs dépens. 5°. De ce que l'on souffre des Chinois bannis de Batavia, qui ne vivent que des vols que font les esclaves ; ils achetent les vols & les revendent.

Art. 25.

Les habitans du Cap ne prennent aucun soin de l'instruction de leurs esclaves qui sont un mélange de Payens, de Mahométans,

& de quelques Chrétiens. On ne leur parle jamais de religion ; & ceux qui ſont nés dans le pays n'en n'ont aucune idée, qu'autant qu'ils voyent leurs maîtres s'aſſembler dans les Egliſes : auſſi tous ces eſclaves ſont-ils extrêmement adonnés à toutes ſortes de vices : les filles ſur-tout ſont des plus effrontées, elles ne veulent pas ſe marier ; mais après avoir été le jouet des blancs dans leur premiere jeuneſſe, elles s'abandonnent à toutes ſortes de perſonnes qu'elles agacent publiquement dans les rues : ce déſordre occaſionne un grand nombre de batteries, & même des aſſaſſinats cauſés par les jalouſies ; ce qui joint à l'abondance du vin, de l'arrach & de l'eau-de-vie, fait qu'il y a peu de maiſons dans leſquelles il n'y ait preſque tous les jours tapage. Lorſque

quelque maître veut affranchir un esclave, on le baptise, puis on le reçoit Bourgeois; mais ce cas est assez rare, parce que le Maître est alors obligé de consigner 500 écus à l'Eglise pour l'entretien de ce Noir, en cas qu'il ne puisse gagner sa vie. La raison qu'ils rendent de ce qu'ils n'inspirent aucun sentiment de religion à leurs esclaves, c'est que ceux de la Compagnie sont instruits par des Catéchismes qu'on leur fait à certains tems & jours, & que cependant ils sont encore de plus grands scélérats que les esclaves des Bourgeois. Mais si l'on fait attention à la maniere dont ces instructions sont faites, & à ce que les enfans, au sortir de-là, sont envoyés à la loge avec leurs meres qui vivent dans le plus affreux désordre; tellement que les Soldats & Matelots, &

même les autres Noirs, y ſont continuellement en débauche, & que le prix de la plus belle n'eſt que de deux eſcalins ; on peut bien juger que les bonnes intentions de la Compagnie ſont bien mal ſuivies, & qu'il ſeroit à déſirer que l'on n'inſtruiſît pas plus les enfans des Noirs de la Compagnie, que l'on ne fait ceux des Bourgeois, à qui l'on n'inſpire que la crainte du fouet.

NOTES

ET

REFLÉXIONS CRITIQUES.

NOTES

ET

RÉFLÉXIONS CRITIQUES

SUR LA DESCRIPTION

DU CAP DE BONNE - ESPERANCE,

PAR PIERRE KOLBES.

Remarques préliminaires ſur l'Ouvrage & ſur la perſonne de Pierre Kolbes.

» LA deſcription du Cap de
» Bonne - Eſpérance par
» Pierre Kolbes, a rendu célébre
» le nom de cet Ecrivain, dans
» la République des Lettres.
» M. l'Abbé de la Caille ayant
» acheté, à ſon départ pour le

» Cap, l'Ouvrage de Kolbes, » comme un guide assuré, fut » très-surpris, en arrivant sur les » lieux, de voir que la Relation » de Kolbes portoit à faux dans » presque toutes ses parties, » & qu'au lieu d'une description » exacte, l'on n'avoit dans les » trois volumes de cet Auteur, » qu'un Roman tissu de fables.

» La franchise sévère, dont M. » de la Caille faisoit profession, » l'indisposa beaucoup contre le » procédé de Kolbes. Il fit des re- » cherches sur sa personne, & » sur les causes qui avoient don- » né lieu aux erreurs répandues » dans son Ouvrage. Il apprit les » particularités, qui sont se- » mées dans plusieurs endroits » de ce Recueil; & il a fait part » de ce qui suit, à plusieurs de » ses amis, en conversant avec » eux, quelques années avant » sa mort.

» Le terme de la miſſion de » Kolbes étant preſque expiré, » il ſe trouva que pendant ſon » ſéjour au Cap, il n'avoit fait » que boire & fumer. Ne ſçachant » que rapporter en Europe, & » que montrer pour fruit de ſon » voyage, il s'adreſſa à quelques » Habitans du Cap, qui profite- » rent de l'occaſion, pour leur » propre utilité, & pour la ſien- » ne. Ces Habitans avoient eſ- » ſayé pluſieurs fois ; toujours » ſans ſuccès, de faire parvenir » leurs plaintes en Hollande, » contre la mauvaiſe adminiſ- » tration de la Colonie du Cap. » Les Mémoires qu'ils avoient » envoyés aux Etats de Hollande, » à ce ſujet, avoient été tous in- » terceptés, & la Colonie conti- » nuoit de gémir ſous l'oppreſ- » ſion.

» Ils imaginerent de dicter à » Kolbes une deſcription du

» Cap; & afin de la rendre plus
» intéreſſante en apparence, ils
» raſſemblerent les opinions po-
» pulaires, & en imposerent à
» Kolbes lui-même, qui ne con-
» noiſſoit pas le pays, par une
» infinité de traits merveilleux
» qu'ils avoient imaginés à plai-
» ſir. Ces oracles de Kolbes pri-
» rent auſſi beaucoup de choſes
» dans la compilation de M.
» Grevenbroeck, dont il a déja
» été parlé; ils ne s'oublierent
» pas dans le cours de l'Ouvra-
» ge; ils y inſérerent des Mémoi-
» res ſur le Gouvernement du
» Cap, dans leſquels ils expo-
» ſoient toute l'iniquité de ce
» Gouvernement, & indiquoient
» les moyens d'y remédier. Ces
» choſes expoſées par un étran-
» ger, pouvoient devenir publi-
» ques ſans compromettre per-
» ſonne.

» Kolbes, enchanté du ſervice

» qu'on lui rendoit, partit du
» Cap avec cet Ouvrage. Il le fit
» imprimer en Hollande, com-
» me *traduit de l'Allemand*. L'Ou-
» vrage fut lu avec une avidité
» surprenante. L'édition fut épui-
» sée en peu de tems, & le Gou-
» vernement de Hollande frappé
» de ce qu'on y racontoit sur les
» affaires du Cap, fit des in-
» formations qui se trouverent
» conformes au rapport de Kol-
» bes. On rappella les principaux
» Officiers de la Colonie du Cap,
» & l'on sévit contr'eux à leur
» retour d'Afrique.

» Les Libraires d'Amsterdam,
» témoins du succès de l'Ouvra-
» ge de Kolbes, le firent traduire
» en François; mais ils en re-
» trancherent tout ce qui avoit
» rapport au Gouvernement &
» aux affaires publiques de la Hol-
» lande, & ne publierent que la
» description merveilleuse con-

» tenue dans le gros Ouvrage. La
» traduction excita d'abord la
» curiosité de tous ceux qui ai-
» ment à se repaître d'histoires
» extraordinaires. Mais on ne tar-
» da pas à reconnoître la fausseté
» des faits.

» M. de la Caille a achevé de
» décider du sort de cet Ouvra-
» ge, par ses Remarques criti-
» ques, & par ses Observations
» sur les mœurs des Habitans du
» Cap. »

Notes & Réflexions de M. l'Abbé de la Caille sur l'Ouvrage de Kolbes.

Tome 1; Préface, p. 2 & 3.

Les Notes suivantes feront voir combien il en faut rabattre des choses magnifiques que promet le Traducteur, qui compte sur la bonne-foi de son Auteur,

page 5. Kolbes n'a pas appris le langage Hottentot : il l'avoue lui-même : il n'a fait aucun voyage parmi les Hottentots hors des limites de la Colonie : il n'a pas même voyagé dans l'étendue de la Colonie : tous ses voyages se sont bornés à celui de la Ville du Cap, aux Paroisses de Stellenbosch & de Drakestein, & à un voyage aux Eaux-chaudes, qui sont un peu au de-là du Canton appellé *Hottentot-Holland.*

Chap. III, Art. IV.

Les Hollandois ne firent ni ne pouvoient faire un Traité en forme avec les Hottentots. Van-Riebeck leur donna quelques grains de verre, quelques morceaux de fer & de cuivre rouge ; il les enivra d'eau de vie, ou d'arrack, dans quelques assemblées qui se firent : le tout ne monta pas à 1000 florins ; mais

il en mit, selon l'usage, 4000 sur le compte de la Compagnie.

CHAP. IV.

Ce qui est dit ici de la longitude & de la latitude du Cap de Bonne-Espérance, doit faire sentir à ceux qui voient comme cet article est traité, que l'Auteur n'étoit guère capable de les bien déterminer. La latitude que l'Auteur a prise étoit celle qu'on sçavoit alors par tradition 34° 15′ : elle est réellement de 33° 55′ à la Ville : la longitude de Kolbes est celle des Jesuites : il la met de 37° 55′, à l'égard du Pic de Ténérif : la véritable est de 35° 2′.

CHAP. V

Tout ce que Kolbes va dire dans la suite de ce Livre, est tiré des Mémoires d'un certain Grevenbroeck, Secrétaire du Conseil

du Cap, lequel avoit mis par écrit ce que les Hottentots, qu'il avoit vus, avoient répondu à ses questions. On peut bien croire que cette sorte de connoissance sur les mœurs & usages de ces Peuples devient par-là fort équivoque. Ces Hottentots avoient appris à leurs dépens à se défier des nouveaux venus : leurs réponses ne doivent être guère sinceres. Kolbes, qui n'a pas fréquenté ces Peuples, étoit encore moins à portée que Grevenbroeck, de vérifier leurs réponses. Ces Remarques doivent nous guider dans la suite : en conséquence j'indiquerai de tems en tems les faits qui m'ont paru fort suspects, selon l'idée que j'ai pû me faire de ces Peuples. La tradition des Hottentots sur le péché originel, & même celle de leur origine de Noé, & de leur sortie de l'Arche, doivent paroître plus que suspectes.

Dans le même Chapitre, page 50 & 51, la langue des Hottentots n'eſt pas une eſpéce de monſtre entre les langues : elle m'a paru ſeulement avoir deux voyelles de plus que celles de l'Europe : ces deux voyelles ſont exprimées, l'une par un claquement de langue, & l'autre par un froiſſement d'air entre la langue & le palais : c'eſt tout ce que j'ai pû tirer d'un Hottentot que j'ai interrogé & fait parler pluſieurs fois.

CHAP. VI, ART. III.

Comment les Hottentots peuvent-ils entendre l'Agriculture mieux que les Européens ; puiſque c'eſt un art qu'ils n'ont jamais voulu pratiquer, ni même imaginé de pratiquer?

ART. IV.

Les Hottentots qui ſont répan-

dus dans la Colonie ne sont pas plus sages que les esclaves Négres : les filles Hottentotes s'échappent très-souvent de leurs maisons paternelles pour venir servir dans les habitations Européennes : elles aident à la cuisine, & servent d'amusement aux Noirs : ces filles ne sont pas naturellement voleuses ; cependant il faut bien enfermer le vin & l'eau-de-vie, dont elles sont extrêmement friandes.

CHAP. VII, ART. V, P. 108.

Il est certain qu'il y a à l'Est-Nord-Est du Cap, environ à 150 lieues, une nation qu'on peut appeller blanche en comparaison de tous les peuples voisins ; ils ont les cheveux longs, & ne sont pas plus basanés que les Chinois qu'on voit au Cap exilés de Batavia : c'est ce qui leur a fait donner le nom de petits Chi-

nois, par les Européens du Cap.

CHAP. VIII.

Les Hottentots qui ſont au ſervice des Européens, ne gardent les habillemens de leur pays que lorſque l'on ne leur en donne pas d'autres. Ils aiment autant à être couverts de haillons de toile bleue, que de leur peau de mouton : les femmes qui peuvent avoir un mouchoir pour s'en couvrir la tête, à la façon des eſclaves, ſont fort glorieuſes.

ART. II.

Les plus belles franges ſont des grains de verre enfilés à un fil attaché par un bout : il n'y a pas long-tems que nous avions pris cette mode Hottentote, & que nous étions en cela du goût des Hottentots.

Les ornemens des Hottentots, par exemple, leurs bracelets,

colliers, les courroies aux jambes des femmes, sont grossiérement fagotés & ajustés : il faut bien rayer des hyperboles dans ce Chapitre.

PAGE 122.

L'Auteur se contredit au sujet des pendans d'oreilles. J'en ai vu de réels, non pas faits de noire de Perle, qui n'est guère connue au Cap ; ce n'étoit autre chose que des petits korits.

CHAP. IX.

Les noms de diverses nations Hottentotes, qui sont rapportés ici, ont pu exister du tems de Grevenbroeck : la multiplication des Colons Européens en a fait retirer un grand nombre ; une furieuse maladie épidémique enleva en 1713 presque tous les Hottentots voisins du Cap, un grand nombre de Noirs esclaves,

& même beaucoup de Blancs. Depuis ce tems-là aucune nation Hottentote n'a fait Corps, ou n'a eu de Gouvernement régulier dans toute l'étendue de la Colonie : ceux qu'on y trouve ſont ou au ſervice des Européens, ou ce ſont quelques familles à qui des Européens permettent de reſter ſur leur terrein ; de ſorte que ces noms ſont à préſent inconnus au Cap, à la réſerve de quelques-uns. Il paroît, au reſte, qu'il y a dans ce Chapitre beaucoup d'exagération. Tout le pays depuis le Cap en allant au Nord, juſques bien loin au-delà de la Baye Sainte-Hélene, eſt ſec, ſablonneux & preſque inhabitable, à la réſerve d'un très-petit quartier appellé en Hollandois le *Groëne-Kloof* : comment donc neuf ou dix nations Hottentotes pouvoient-elles y faire leur ſéjour & y ſubſiſter ? Vu la connoiſſan-

ce que j'ai de ces lieux, cela me paroît impoſſible, à moins que chacune de ces nations ne fût réduite à un ſimple kraal ou village.

ART. XVII.

Les Buſchieſmans ſont la plupart ceux des Hottentots, à qui les Européens ont enlevé les beſtiaux. Les Hottentots, qui ſont au ſervice des Européens, s'entendent quelquefois avec eux pour les aider à voler les Blancs. Je n'ai pas eu d'éclairciſſement ſur le Chapitre 10.

CHAP. II, ART. I.

Les cauſes ordinaires des guerres ſont, ou pour s'emparer d'un meilleur terrein, ou pour pourſuivre un meurtrier, & aller piller ſes troupeaux. Leurs guerres ne ſont que de vraies irruptions.

CHAP. XII.

Il paroît conſtant par le rapport unanime de ceux qui connoiſſent bien les Hottentots, qu'ils ne reconnoiſſent pas un Dieu, à qui il faille rendre quelque culte. Ils n'ont aucune idée de prieres : ils craignent ſeulement quelques Puiſſances malfaiſantes auxquelles ils attribuent tous les malheurs qui leur arrivent, & qu'ils croyent d'intelligence avec les ſorciers. Il y a grande apparence que leur extrême indolence leur a fait oublier la tradition de leurs ancêtres ſur cet article. Car un Hottentot met ſon ſouverain bien à ne rien faire, même à ne penſer à rien.

PAGE 207.

Les danſes des Hottentots à la Pleine-Lune ne ſont pas un culte : c'eſt un uſage. Une grande

partie des nations d'Afrique, de Madagaſcar, & même d'Aſie, quoique Idolâtres ou Mahometanes, danſent au clair de la Lune, lorſqu'elle eſt pleine.

PAGE 209.

Ce que dit Kolbes de l'Inſecte qu'on appelle le *Dieu des Hottentots*, n'eſt fondé ſur aucune vraiſemblance. On ſçait ſeulement que cet inſecte eſt regardé par les Hottentots comme un animal de mauvais augure : il eſt aſſez rare dans les campagnes ; on le trouve plus ſouvent dans les jardins des Européens : il eſt fort commun à nos Iſles de France & de Bourbon.

PAGE 219.

Kolbes ſe vante ici d'une ruſe dont ſe ſervit autrefois un Gouverneur du Cap, nommé Adrien-Vander-Stel, pour ſe concilier

le respect des Hottentots dans une grande assemblée de ces Peuples : à quoi l'on peut ajouter, qu'on dit que ce même Vander-Stel faisoit allumer pendant la nuit devant sa tente un flambeau auquel étoient attachés de petits petards qui s'allumoient de tems en tems, & s'en alloient crever au loin à droite ou à gauche.

CHAP. XVI, PAGE 282.

Comme les Bavians ne quittent pas les montagnes qui leur servent de retraite, je doute fort qu'ils ayent appris aux Hottentots à distinguer les plantes & fruits salubres. Je crois que ceci est un simple bruit populaire.

PAGE 285.

Le Canna est tout-à-fait différent du Ginseng. J'ai vu l'un & l'autre : ils n'ont aucun rapport ensemble.

Page 293, Art. VII.

Les Hottentots font infuser dans de l'eau, puis fermenter une racine qu'ils cueillent aux mois de Novembre & de Décembre ; ils y mettent du miel qu'on ramasse aussi dans les rochers pendant ces mois : ils s'enyvrent de cette liqueur, & tant qu'elle dure, ils sont absolument incapables de quoi que ce soit au monde ; à peine reviennent-ils de l'assoupissement que la boisson leur a causé, qu'ils en boivent encore. Quand la provision est épuisée, ils restent long-tems malades. La diette forcée les rétablit.

Page 300.

On ne dit pas bien ici comment les Hottentots font du feu. Ils mettent un brin d'herbe séche dans un trou rond fait dans leur kirri ou bâton ; ils font ensuite

tourner dans ce trou un morceau de bois qu'ils font rouler entre leurs mains avec vîteſſe.

CHAP. XXII.

En général, il n'y a pas de métier particulier chez les Hottentots, chacun y fait ce qu'il a beſoin ; auſſi, quoiqu'en diſe notre Auteur, les chefs-d'œuvre qui ſortent de leurs mains ne ſont-ils rien moins qu'admirables. Leurs nattes, par exemple, ne ſont qu'une enfilade d'une eſpéce de jonc, dont chaque brin eſt placé parallelement, & traverſé dans ſon épaiſſeur par cinq ou ſix fils ou cordons de jonc. Il n'eſt pas vrai qu'ils fondent du fer ; & le procédé que l'Auteur rapporte, vient de Madagaſcar : ils ne fondent pas non plus le cuivre ni aucun autre métal.

Chap. xxiv, Page 405.

Ce que l'Auteur dit ici ſur l'application des ventouſes, n'eſt vrai qu'à l'égard des eſclaves Indiens qui les appliquent de cette ſorte : les Hottentots n'y avoient jamais ſongé.

Tome II.

Les Cartes qui ſont à la tête de ce Tome ſont très-peu exactes ; elles ſemblent faites par un homme qui ne connoîtroit le pays que par oui-dire, & ſur le rapport de gens peu inſtruits. On ne trouvera pas ceci exagéré en liſant les Notes ſuivantes, & en comparant ces Cartes à celle qui eſt dans les Mémoires de l'Académie de 1751, dont les principaux points ont été levés géométriquement,

PAGE 6.

Les maiſons de la Ville du Cap ſont couvertes d'un jonc fort & gros, à-peu-près comme celui qui croît dans nos marécages, ou bien elles ſont algamaſſées de deux couches de briques & de chaux.

PAGE 13.

La maiſon de Conſtantin eſt dans un fond, & n'a pas de vue; elle eſt au Sud & non au Nord-Oueſt.

PAGE 15.

Ce qu'on dit du nuage qui couvre les Montagnes du Tigre, eſt abſolument faux : ces montagnes méritent à peine ce nom; elles ſont fort baſſes, comme celles des environs de Paris: la Montagne-Bleue eſt à peine à quatre lieues du Cap ; ce ſont deux

deux petites montagnes éloignées l'une de l'autre de deux lieues, isolées d'ailleurs, & trop peu spacieuses pour servir de retraite aux Eléphans.

PAGE 16

La Fausse Baye est bornée au Nord d'une longue plage de sable, marécageuse, & sans montagne, quoïque l'Auteur dise le contraire ici & à la page 43, & même sur sa Carte.

PAGE 19.

La hauteur de la Table est de plus de 3350 pieds du Rein; j'en ai trouvé 3353 à la pente Occidentale qui n'est pas si élevée que le milieu de la montagne : dans l'ouverture de la montagne à peine trouve-t-on quelques chétifs arbres : ce creux n'est pas formé par la chûte des eaux, puisque la pente de la

montagne eſt vers le Sud, & que ce creux eſt couvert d'Arbuſtes : il n'y a qu'un ruiſſeau qui s'y précipite. Ce qu'on appelle le Paradis & l'Enfer, ce ne ſont pas deux Grottes, mais deux Vallons aſſez profonds au Sud de la Montagne de la Table couverts de bois, que la Compagnie s'eſt réſervés : la difficulté d'aller chercher ce bois dans l'un de ces Vallons l'a fait appeller l'Enfer, & la facilité de le prendre dans l'autre l'a fait appeller le Paradis. A l'entrée de celui-ci, la Compagnie a un jardin & une maiſon.

PAGE 21.

Le nuage qui s'éleve ſur la Table eſt un préſage du vent de Sud-Eſt qui, quoique violent, ne forme pas de tempête, & ne ſubmerge pas les Vaiſſeaux, comme l'Auteur le reconnoît aux pages 243 & 256 du même

Tome : ainſi il y a là une contradiction.

PAGE 22.

Le Monument de M. Goens n'a été élevé que ſur la croupe du Lion où la montagne eſt baſſe & facile à monter : la tête du Lion eſt comme inacceſſible.

PAGE 27.

La Montagne du Diable n'eſt ſéparée de la Table que par une cavée peu profonde ; elle n'eſt plus baſſe que le ſommet voiſin de la Table que de trente-une toiſes, & ſon pied eſt à plus d'un quart de lieue de la mer.

CHAP. II, PAGE 30.

Il y a tout au plus 9000 toiſes de diſtance entre la Baye de la Table & la Fauſſe-Baye ; ce qui fait à peine trois milles d'Allemagne.

PAGE 50.

Ce que l'Auteur dit de la figure du nuage & des vents par rapport aux Montagnes de Stellenbosch, eſt abſolument faux : tout s'y paſſe comme ſur la Montagne de la Table : mais les obſervations météorologiques que j'ai faites au Cap, & qui ſont rapportées dans les Mémoires de l'Académie, année 1751, contredisent tout cela.

CHAP. III, PAGE 61.

Le diſtrict du Drakeiſtein n'eſt pas ſi étendu que les dix-ſept Provinces des Pays-Bas, puiſqu'il y a à peine 30 lieues du Cap au Piquet-Berg où ſe termine ce diſtrict, & que la largeur de ce diſtrict entre la mer & les montagnes eſt tout au plus de douze lieues.

PAGE 64.

Ce que l'Auteur dit ici de la Riviere des Montagnes ou Berg-Riviere eſt abſolument faux : il y a quelques bonnes habitations vers le commencement de ſon cours aux environs de la Paroiſſe de Drakeiſtein ; mais enſuite elle traverſe une vaſte pleine de ſable preſque inhabitable, & va ſe décharger dans la partie Sud de la Baye Sainte-Hélene, & non pas au-delà & plus au Nord que cette Baye, comme l'auteur le met dans ſa Carte, & après un cours de 40 lieues tout au plus, & non de 100 lieues.

PAGE 69.

Ce que l'Auteur dit de la hauteur de la Tour de Babylone eſt faux ; c'eſt un très-bas monticule auprès duquel un Habitant

s'étant établi, a donné à ſon habitation, & au monticule qui y eſt renfermé, le nom de la Tour de Babylone.

PAGE 70.

Riebeck-Caſtel eſt une montagne ainſi appellée, parce qu'elle a été le terme des découvertes de Van-Riebeck, premier Gouverneur au Cap : on n'y a pas bâti de Fort ni placé de canon, comme l'Auteur le dit. Les habitations ſont au pied & non ſur cette montagne.

PAGE 74.

L'Auteur met la Montagne du Piquet à huit journées du Cap : il y en a trois ou quatre au plus : on y va facilement en deux.

Les deux aventures de l'Auteur, page 77 & 78, me ſont fort ſuſpectes, ſur-tout celle de la rencontre de onze Lions : il n'en

faudroit pas une troupe plus nombreuſe pour faire déſerter la Colonie : le bruit d'un Lion dans le voiſinage met tout le monde en alerte.

CHAP. V, PAGE 110.

Ce qu'on dit ici, de la queue des Moutons eſt exagéré : elles ſont ordinairement de figure triangulaire, plattes, la graiſſe s'étendant à droite & à gauche le long des vertebres de la queue : la peſanteur ordinaire eſt de trois à quatre livres, au plus cinq ou ſix : une queue qui peſeroit douze livres ſeroit fort extraordinaire, & l'on tient que la chair du mouton ne vaudroit rien.

CHAP. VIII.

Ce qu'on dit ici, page 129, que les graines d'Europe dégénerent eſt faux, à l'égard de la plûpart : au contraire, les graines

qu'on apporte du Cap à nos Isles y sont plus estimées que lès graines d'Europe.

PAGE 130.

Il n'y a au Cap que très-peu de fruits des Indes : le plus commun est la Gouyave ; les Bananes n'y valent rien, ni les Ananas : des fruits d'Europe il n'y a que la Pêche, l'Abricot, la Figue, le Coing & le Raisin qui soient excellens ; les autres, comme les Pommes, les Poires, les Prunes, les Noix, les Oranges, n'y valent pas grand'chose.

PAGE 132.

Je ne m'amuserai pas à réfuter en détail ce que Kolbes dit ici du Jardin de la Compagnie ; il paroît cependant qu'il a été autrefois plus beau qu'il n'est à présent : mais Kolbes ne doit pas l'avoir vu dans ce premier état ;

il n'y a aucune reſſemblance, tout y eſt exagéré à outrance. Ce qu'on en peut dire en général, c'eſt que c'eſt un aſſez beau potager, long de près de mille pas & large de 160, partagé en 44 quarrés, entourés d'une haute charmille de Chêne ou de Laurier. De ces quarrés, deux ſont deſtinés à ſervir de parterre au logement du Gouverneur, & un autre eſt rempli par trois berceaux de Châtaigniers ; le reſte contient des légumes & aſſez peu d'arbres fruitiers; ce jardin n'eſt arroſé que par quelques foſſés d'eau vive, & une ou deux rigoles pratiquées en dedans du jardin.

CHAP. IX, PAGE 163.

Ce que l'Auteur dit ici du mal d'yeux fort commun au Cap ne ſe trouve plus, s'il a jamais été. Il

est vrai qu'il en a été fort incommodé, à force de boire, dit-on.

PAGE 177.

La goutte est fort commune au Cap aussi bien que la pierre & la gravelle : l'Auteur dit ici le contraire.

PAGE 178.

Les Habitans de la Ville du Cap se donnent entr'eux fort peu ou point du tout de repas. Leur usage est de s'assembler tous les soirs depuis cinq heures jusques à neuf pour fumer, jouer & boire sans manger.

CHAP. XI.

On n'a pas encore reconnu de mines riches au Cap : on a fait beaucoup de dépenses pour en exploiter une qu'on croyoit d'or dans la Montagne appellée *Simonsberg*, qui sépare le Stellen-

bosch du Drakeiſtein ; mais tout s'eſt évanoui en fumée.

CHAP. XII, PAGE 206.

L'Auteur n'a été qu'une ſeule fois aux bains qui ſont derriere les Montagnes de la Hollande Hottentote.

CHAP. XIV.

Ce que l'Auteur dit de la couleur de l'eau de la mer eſt ridicule. Par-tout où la mer eſt fort profonde & ſans fond, comme diſent les Marins, elle a une couleur de bleu noir. Dès qu'elle ceſſe d'être profonde, comme ſur les bancs & près des côtes, & qu'elle prend une couleur de verdſale, c'eſt une marque infaillible pour connoître qu'on a fond.

PAGE 236.

Le phénomene rapporté ici paroît fort ſuſpect, & la préci-

ſion des calculs que l'Auteur ajoute pour en dater les circonſtances, eſt ridicule.

CHAP. XV.

Tout ce Chapitre eſt ſi plein de bévues que je ne puis les réfuter en détail ; je ſuis contraint de renvoyer le Lecteur à ce que j'ai dit dans l'Article des Obſervations diverſes que j'ai faites au Cap, inſérées dans les Mémoires de l'Académie, année 1751.

TOME 3, CHAP. I, PAGE 6.

Je n'ai jamais entendu parler au Cap du Léopard ni de la Panthere.

PAGE 20.

L'Auteur adopte ridiculement ce qu'on a dit autrefois ſur la corne du Rhinoceros.

CHAP. III, PAGE 23.

Les Chevaux dreſſés pour

monter ſe vendent fort cher : par exemple, 4, 5, ou 600 livres, à proportion de leur force & de leur hauteur : il n'y a que ceux qui ne ſervent qu'à fouler le grain qu'on vend fort bon marché.

Page 34.

La dent du plus grand Hyppopotame peſe à peine trois liv.

Chap. iv, Page 38.

Ce que l'Auteur dit ici de la maniere de prendre les Elans eſt d'autant plus ridicule, que cet animal peſe juſqu'à huit & neuf cens liv. & qu'il n'y a preſque pas d'arbres dans la Colonie : que ceux qu'on y trouve ſont fort tendres & fort poreux. On pratique à la vérité cette ſorte de chaſſe pour attraper une ſorte de Dain d'une grandeur fort mé-

diocre, & qui peſe 20 à 25 livres, qu'on appelle *Steinboch.*

CHAP. VI.

Ce que l'Auteur dit des vols des Babouins eſt un vieux conte uſé d'autant plus ridicule, que ceux du Cap ne s'écartent jamais des montagnes où ils ont leur retraite : il eſt vrai qu'ils pillent quelquefois les jardins en troupe ; mais les circonſtances qu'on en raconte ſont fort ſuſpectes : je n'ai connu perſonne qui m'ait dit les avoir vus.

PAGE 72.

Le Blaireau puant reſſemble plus à un Chien qu'à un Furet : il ne pue pas quand il eſt mort, à moins qu'il ne ſe corrompe.

PAGE 75.

On ne mange des Tortues de terre au Cap que dans la der-

niere néceſſité : elles peſent rarement plus de trois livres, au lieu que celles de l'Iſle Rodrigue qui ſont excellentes, peſent 30 à 40 ou même 50 livres. J'en ai vu une qui peſoit plus de 100 liv.

Chap. x, Page 110.

La propriété qu'on attribue ici au vent du Sud-Eſt, de chaſſer les puces, eſt ſinguliere : elle ne mérite pas d'être réfutée.

Chap. xii, Page 133.

Je n'ai jamais vu d'autres Harengs au Cap que ceux qu'on apporte d'Europe, ſalés, & qu'on y eſtime beaucoup.

Chap. xv.

Ce qu'on dit, page 158, des Squélettes nétoyés par les Aigles eſt exagéré. J'ai vu des carcaſſes rongées par des Aigles où elles

avoient laiſſé ſeulement une partie de la peau.

CHAP. XVI, PAGE 166.

La volaille n'eſt pas à ſi bon marché à proportion que la viande de boucherie. On donne quatre Poules ou Poulets pour une piaſtre qui vaut 102 ſols, & pour la même ſomme on a 27 livres de viande de boucherie, quelquefois 36 livres.

PAGE 170.

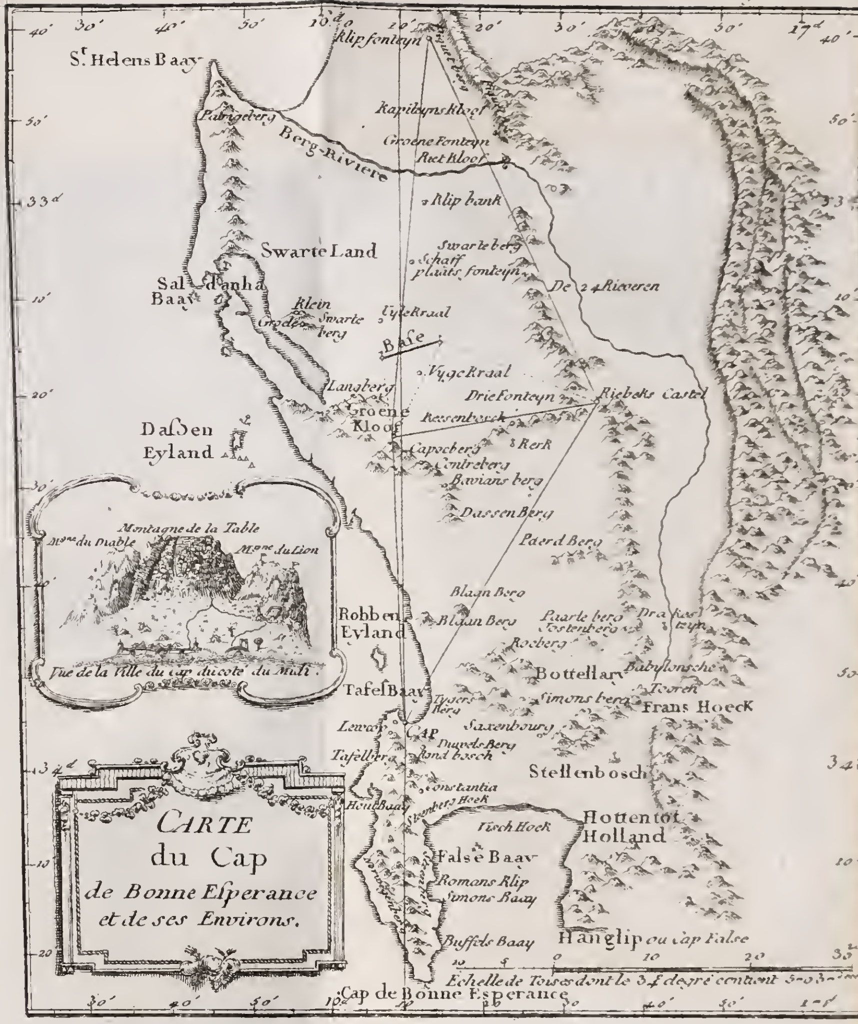
Les Autruches ne ſe laiſſent jamais approcher ; il eſt faux qu'on puiſſe aller toucher à leurs œufs ſans les effaroucher.

PAGE 171.

Je n'ai vu pendant les deux hivers que j'ai paſſés au Cap aucune eſpéce d'Hirondelle.

PAGE 188.

Les Allouettes du Cap ſont


CARTE
du Cap
de Bonne Esperance
et de ses Environs.
St. Helens Baay
Klip fonteyn
Kapiteyns Kloof
Groene Fonteyn
Riet Kloof
Berg-Riviere
Klip bank
Swarte Land
Swarte berg
Schaff plaats fonteyn
Sal d'anha Baay
De 24 Rivieren
Klein Swarte berg
Groote
Uyle Kraal
Base
Vyge Kraal
Langberg
Drie Fonteyn
Riebeks Castel
Groene Kloof
Dassen Eyland
Capocberg
Contreberg
Bavians berg
Dassen Berg
Paerd Berg
Montagne de la Table
Mgne du Diable
Mgne du Lion
Vue de la Ville du cap du coté du Midi.
Blaau Berg
Robben Eyland
Paarle berg
Tafel Baay
Babylonsche Toorek
Bottellary
Simons berg
Frans Hoeck
Tygers Berg
Saxenbourg
CAP
Duivels Berg
Rond bosch
Tafelberg
Stellenbosch
Constantia
Hout Baay
Hottentot Holland
Tisch Hoek
False Baay
Romans Klip
Simons Baay
Buffels Baay
Hanglip ou Cap False
Echelle de Toises dont le 34 degré contient
Cap de Bonne Esperance

d'une eſpéce différente des nôtres. Elles s'élevent perpendiculairement à dix ou douze pieds de hauteur, faiſant beaucoup de bruit avec leurs aîles ; puis elles retombent ſubitement en faiſant un petit cri. Elles ne reſtent jamais en l'air.

PAGE 193.

Le Cnorhan eſt une eſpèce de Gelinote qui a coutume de crier pendant le tems qu'il vole aſſez peſamment : ſon cri ne fait pas fuir le gibier ; ſa chair eſt aſſez bonne pour faire de la ſoupe.

PAGE 196.

Ce qu'on dit ici des Sentinelles des Grues ſeroit impoſſible à exécuter dans preſque tous les endroits que les Grues fréquentent au Cap. Les marécages ſont preſque tous dans des ſables où il faudroit faire plus d'une lieue de chemin pour y trouver la moindre pierre.

Fin des Notes Critiques.

Additions & Corrections.

MAlgré l'attention qu'on a apportée à l'impreſſion de ce Recueil, on a laiſſé échapper pluſieurs fautes, & l'on a fait quelques omiſſions.

Quoique la plûpart des fautes d'impreſſion ne ſoient pas conſidérables, on a cru devoir les réformer ici. Le premier Numero marque la page, le ſecond la ligne. 50. 17. après brillantes étoiles, *ajoutez*, dont une de la premiere grandeur. 52. 1. par leur figure, *ajoutez*, & un grand nombre de nébuleuſes. 68. 19. premier mot, liſez, *le*, au lieu de *les*. 81. 1. *liſez* Ptolémée. 88. 1. le mot de la derniere ligne doit être écrit *tutus*. 97. 27. *ces* au lieu de *ſes*. Supprimer les deux dernieres lignes, & marquer que *gris* eſt un terme Hottentot, qui ſignifie un chien. Le premier Hottentot que vit M. de la Caille appella ainſi ſon chien. 104. 1. *Devis* au lieu de *Bevis*. 159. 7. Il y a pluſieurs manieres de prendre les Eléphans, dans des parcs, par le moyen d'une femelle, par des chauſſe-trappes, des piéges, des foſſes couvertes, &c. Il n'eſt ici queſtion que

de la chaſſe. 171. 5. *liſez* Allemandes & Hollandoiſes. 177. 7. Supprimer les deux points. 224. 7. liſez *les* au lieu de *ces*. 235. 11. comme on y met. 239. 23. *liſez* abondans. 245. 1. L'Iſle Bourbon. ligne 10. Saint Denis & Sainte Suzanne. 271. 22. Contraſte du Gouvernement. 282. 3. *liſez* Gouyave. 316. 22. *mois* au lieu d'années.

L'on a été obligé d'ôter de l'Avant-Propos un article, où l'on faiſoit connoître la maniere obligeante avec laquelle MM. Maraldi & de Lalande ont procuré, pour la compoſition de ce Recueil, toutes les facilités qui ont dépendu d'eux.

On a fait graver, pour ſervir d'éclairciſſement au Diſcours Hiſtorique, une Carte de l'Hémiſphere Auſtral. Ce Planiſphere a déja paru dans les Mémoires de l'Académie. On le donne ici avec quelques changemens & quelques additions Cette figure de Planiſphere ſe vend ſéparément chez le Libraire où ſe trouve ce Recueil.

Ce Planiſphere ne contient pas les dix mille Etoiles que l'illuſtre Aſtronome a obſervées : on ne donne ici que les plus remarquables. Ce Catalogue

immenſe eſt la matiere d'un Planiſphere que M. de la Caille a fait deſſiner en grand par une main habile, & qui eſt actuellement dépoſé dans la ſalle de l'Académie des Sciences.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

D.

E.

F.

G.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Journal Hiſtorique du Voyage au Cap de Bonne-Eſpérance, par M. l'Abbé de la Caille, &c.* Ce Journal contient des faits qui peuvent intéreſſer l'Aſtronomie, l'Hiſtoire des Hottentots, & l'Hiſtoire Naturelle. Je crois par conſéquent qu'il eſt bon qu'il ſoit imprimé. A Paris ce 9 Décembre 1762. GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amés & Féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé PIERRE GUILLYN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire

imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Journal Historique du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance, par M. l'Abbé de la Caille.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele, sous

le contre-Scel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dud. Sr DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur FEYDEAU DE BROU ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier

ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cens ſoixante-trois, & de notre Regne le quarante-huitiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 856, fol. 381, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 19 Février 1763,

LE BRETON, *Syndic.*